

OU EN SONT LES SCIENCES DU LANGAGE

10 ANS APRES

LES ASSISES NATIONALES DE LA LINGUISTIQUE ?

JOURNEES BUSCILA 1991

SOMMAIRE

<i>Ouverture</i>	
Anne LEFEBVRE	5
Michel ARRIVE	6
<i>Introduction, Aziza BOUCHERIT</i>	7
 SESSION 1. - BILANS	
Fernand CARTON, Christian HUDELLOT, <i>Section 42 du Comité National du C.N.R.S. Sciences du langage. Bilan de la législature 1987-1991.</i>	11
Christiane MARCHELLO-NIZIA, <i>Evolution institutionnelle de la linguistique à l'université dans les cinq dernières années.</i>	26
Maryvonne MASSELOT-GIRARD, <i>Les sciences du langage et la formation des maîtres. Le chantier des I.U.F.M.</i>	33
Jean LE DU, <i>Tendances actuelles de la géolinguistique.</i>	37
Christiane MARCHELLO-NIZIA, <i>Où en est la linguistique historique en France en 1991.</i>	47
Françoise MADRAY-LESIGNE, <i>Quelques indications sur les tendances actuelles de la recherche en linguistique française.</i>	49
 SESSION 2. - REFLEXIONS EPISTEMOLOGIQUES	
Anne-Marie HOUDEBINE, <i>Rapport: Hétéroclite ou hétérogène</i>	53
Jacques WITTWER, <i>La fin des principales. De la non-cohérence de la notion de principale en analyse relationnelle.</i>	65
Claude GRUAZ, <i>Quelques aspects épistémologiques d'une linguistique de l'écrit. Cas de la grammaire homologique.</i>	77
Laurent DANON-BOILEAU, <i>Motiver sans diluer.</i>	83
Benoît HABERT, François-Xavier TESTARD-VAILLAND, <i>L'informatique doit-elle ou peut-elle être la technique de la science du langage?</i>	87
Anne DECROSSE, <i>Linguistique générale et cognitive. Questions.</i>	97
Christiane MORINET, <i>L'analyse textuelle dans le champ de la linguistique ou Comment penser la globalité?</i>	105
Jöelle RETHORE, Anthony JAPPY, JEAN-PIERRE KAMINKER, <i>Une linguistique informée par le sémiotique. Quelques indications sur le déplacement du statut du signe.</i>	109
Amr Helmy IBRAHIM, <i>Vers une épistémologie de l'hétérogène.</i>	119

Numéro ISSN 1147 - 1891

Copyright - A.S.L. 1992

Achévé d'imprimer le 30 mars 1992

Service de reprographie de la Maison des Sciences de l'Homme

Anne-Marie HOUDEBINE, <i>La dilution de l'objet</i>	129
Pierre ACHARD, <i>A propos de linguistique et de sciences du langage</i> .	141

SESSION 3. - LES PERSPECTIVES EN SOCIOLINGUISTIQUE

Louis-Jean CALVET, <i>Rapport</i>	145
François GAUDIN, <i>L'apparition de la socioterminologie. Une position épistémologique</i>	151
S. BONNAFOUS, P. FIALA, M. TOURNIER, <i>Pour une linguistique en contact</i>	161
Patrick CHARAUDEAU, <i>Une analyse du discours pour l'étude des phénomènes psycho-socio-langagiers</i>	167
Josiane BOUTET, Bernard GARDIN, <i>Un nouveau domaine d'études. Langage et travail</i>	173
François MADRAY-LESIGNE, <i>La sociolinguistique à l'épreuve des ti- tres d'une banque de données. Un praxème peut en cacher d'autres</i> .	179
Irène FENOGLIO, <i>Sociolinguistique et cultures en contacts. Éléments de réflexions</i>	187

SESSION 4. - ACQUISITION/APPRENTISSAGE DES LANGUES

Emilie SABEAU-JOUANNET, <i>Rapport : Quelques questions sur l'évolution, les tendances et les perspectives dans la recherche...</i>	199
Régine DELAMOTTE-LEGRAND, <i>Acquisition/Apprentissage de la langue maternelle . Un exemple de ce qui bouge dans la recherche</i> .	205
Christian HUDELLOT, <i>Evolution des recherches en acquisition du langage chez l'enfant</i>	213
Jean Marie Oderic DELEFOSSE, <i>L'acquisition du langage oral et écrit. Vers une linguistique de l'acquisition</i>	223
Jacques COULARDEAU, <i>Psychomécanique et didactique des langues vivantes étrangères</i>	231
Daniel VERONIQUE, <i>Travaux sur l'apprentissage d'une langue étrangère. Etat de la recherche (1982-1991)</i>	239
Françoise MANDELBAUM-REINER, <i>Quelle est aujourd'hui la spécificité du regard des linguistes sur le langage des enfants et adolescents scolarisés ?</i>	253

En choisissant de nous réunir en débattant de la question *Où en sont les sciences du langage 10 ans après. les Assises Nationales de la Linguistique ?* nous prenions le risque de donner de notre communauté - ou vaut-il mieux parler de famille unie ? - une image d'anciens combattants. Les multiples changements qui ont affecté les sciences du langage, tant sur le plan institutionnel que sur le plan scientifique, nous ont conduits à minimiser ce risque et à adopter ce titre qui indique notre origine et ce thème qui devrait permettre de cerner l'évolution des sciences du langage.

Mais d'abord un mot sur l'Association des Sciences du Langage et sur sa représentativité. Le nombre des adhérents ne cesse de croître. Les nouveaux viennent d'horizons variés, choix théoriques, et de domaines de recherche différents.

Si notre association vit bien, dans un climat plutôt morose, c'est - me semble-t-il - que les sciences du langage vivent bien.

- Floraison de nouvelles associations - de Conscila à AIAIA -, nouveaux pétales à notre marguerite, qui regroupent sur un domaine plutôt que sur un accord théorique et permettent ainsi une confrontation nécessaire de différents points de vue. Les anathèmes des années 70 semblent bien loin !

- Au niveau institutionnel, ces dix dernières années ont vu la création au CNRS de la 42^{ème} section, et après remaniement, de la 34^{ème}, la création d'un cursus universitaire complet avec un DEUG en 1984, la reconnaissance de la licence, pour la maîtrise FLE et, en 1991, pour les candidats aux CAPES. Si quelques nuages se profilent, notre force et notre détermination, attestées à l'automne 1991, devraient permettre de les éloigner.

- Votre présence aujourd'hui est encore un indice de cette vitalité. Vous êtes venus nombreux de toutes les régions de France, et je vous en remercie, débattre avec nous de notre identité. C'était bien à l'Association des Sciences du Langage de provoquer cette réunion puisque nous avons pour but, je le rappelle, "de poursuivre le travail entrepris lors des Assises Nationales de la Linguistique, notamment en favorisant le contact entre les différents domaines de recherche et de pratique des sciences du langage" (article 2 de nos statuts).

Je remercie également les membres du bureau et tout particulièrement Aziza Boucherit pour l'organisation de ces journées qui, rassemblant les chercheurs en sciences du langage, devront nous donner et permettre de présenter à l'extérieur l'image d'une communauté unie et active.

Chers collègues,

Je ne serai pas des vôtres lors des *Journées Buscila 1991*. Je le regrette profondément : à titre personnel d'abord, à titre institutionnel ensuite, en ma double qualité de président d'honneur de l'ASL et de président - pas encore honoraire, mais peu s'en faut - du moribond CNU.

La raison de mon absence ? Elle est au plus haut point avouable : je serai au Ministère, où je participerai à une réunion dont l'ordre du jour est de mettre une ultime main à la mise au point des grilles pour les nouveaux DEUG. Parmi ces nouveaux DEUG apparaît, vous le savez sans doute, le DEUG des sciences du langage : il n'est pas question d'être absent en une telle circonstance.

Où en sont aujourd'hui les sciences du langage ? De plus compétents que moi, parmi vous, en débattront avec autorité pendant ces deux journées. Si j'avais été présent, je me serais modestement contenté de quelques remarques sur la place des sciences du langage dans l'institution universitaire. A cet égard, un optimisme tempéré et raisonné me paraît s'imposer. La mise en place du DEUG sciences du langage - désormais à peu près certaine - permettra de donner à la discipline le cursus complet qui lui manquait jusqu'à présent, ou qu'elle était obligée d'aller chercher dans les alliances parfois aléatoires.

Il n'est pas jusqu'à la place des épreuves de grammaire à l'agrégation de lettres modernes qui ne soit propre à évoluer : des projets de remodelage des épreuves sont en cours, et elles n'ont pas reçu d'emblée le veto immédiat et définitif qu'on pouvait se laisser aller à redouter.

Quant aux enseignants de linguistique dans les universités, ils sont de plus en plus nombreux. En dépit de certains problèmes locaux, leur nombre s'accroît régulièrement, et - certains indices le montrent - plus rapidement que pour d'autres disciplines. Sur cet aspect du problème, Christiane Marchello-Nizia et moi avons collationné quelques chiffres : elle vous en donnera connaissance avec précision.

La vigilance, certes, reste nécessaire : l'existence même de ces journées, le nombre et la qualité des intervenants et des participants suffisent à montrer que vous serez nombreux à l'exercer.

Michel ARRIVE

INTRODUCTION

Mort et Vie sont dans la main de la langue,
et ceux qui l'aiment mangeront ses fruits.
(Proverbes XVIII/21)

Où en sont les sciences du langage 10 ans après les Assises nationales de la linguistique ? Livrer ici une réponse achevée, certes non ! Mais, au sortir de ces rencontres, il nous semble qu'à suivre ainsi, 10 ans après ..., la linguistique en France, nous pouvons, pour reprendre en partie le titre de l'intervention de Blanche-Nöelle Grünig qui ouvrait ces *Journées*, saisir les *stabilités et les changements* durant cette décennie sans pourtant prétendre à l'exhaustivité ni au monopole des réponses. L'atmosphère et les conditions ne sont plus les mêmes¹ ; alors que tous les courants, domaines, sous-domaines étaient représentés aux *Assises* - et le sont à l'A.S.L. - certains d'entre eux ne l'étaient pas lors des *Journées*.

Si ces *Journées* donc, et les *Comptes Rendus* qui les reflètent, ne prétendent ni à l'exhaustivité, ni au monopole des réponses cela ne signifie nullement qu'elles n'ont pas permis d'apprécier la position des sciences du langage. Grace aux communications (29 au total) et aux débats qui ont eu lieu, des indications essentielles nous ont été fournies sur l'état de la discipline tant en ce qui concerne son fonctionnement dans le cadre des institutions dans lesquelles elle est présente (Carton et Hudeiot pour le CNRS, Marchello-Nizia pour l'Université) qu'en situant, d'une manière plus englobante, les différents courants, domaines des sciences du langage les uns par rapport aux autres, mais aussi par rapport à un champ social plus vaste (Grünig) ou encore en se plaçant de l'intérieur, en consultant les chercheurs eux-mêmes, pour *savoir sous quels concepts ils se reconnaissent* (Madray-Lesigne).

¹ Pour un rappel, voir *BUSCILA*, 1984, n° 1 et 2 et Blanche-Nöelle GRUNIG, *Rapport sur la linguistique*, M.R.T., Mission sur les sciences de l'homme et de la société, juin 1982.

Ces *Journées* ont également livré les interrogations du milieu quant à ce qui est l'*objet* même de sa recherche. C'est en effet à une réflexion épistémologique qu'appelait le texte d'orientation proposé en mai 1991 (cf. *BUSCILA*, 1991, n° 29) et c'est autour de la question de la définition d'un "même" objet empirique, base de l'élaboration de "plusieurs objets" de connaissance qu'ont convergé bon nombre de communications même si elles n'avaient pas été placées explicitement dans le cadre de la session 2 (*Réflexions épistémologiques*.)

Pourquoi cette résurgence des interrogations - qui ne sont pas nouvelles dans l'histoire de la discipline - sur la définition de l'*objet* et par là-même sur les concepts qui la valident ? Elle trouve en partie son origine, cela a déjà été signalé en son temps, dans le mouvement qui, dans les années 70, met en cause une linguistique où la langue, isolée de ses conditions de production, est seule prise en compte. Cette réaction à ce qui est considéré comme une réduction de l'objet d'étude régénère le débat sur la nature et les fonctions de la langue et conduit à une diversification des approches qui tentent d'intégrer à l'analyse, dans le cadre d'un des grands courants théoriques existants (générativisme, structuralisme, fonctionnalisme, culiolisme, guillaumisme, ...) ou en s'en éloignant, des faits que ceux-ci ne prenaient pas ou peu en compte. Que ceux-ci soit du linguistique ou du langagier (énonciatique, pragmatique et aussi inter-actionnisme, conversationnisme, dialogisme, ...).

Inévitablement, ceci ne pouvait pas manquer de provoquer un déplacement sur la nature même des interrogations quant à l'objet d'étude, *la langue* : "objet linguistique" ou "objet psycho-socio-...". Les deux points de vue n'étant, comme le fait remarquer Pierre Achard, à considérer "ni comme équivalents ni comme totalement indépendants". Et de ce fait, les interrogations sur des concepts fondamentaux : *langage/langue/parole, signe/signification/communication* (Calvet, Charaudeau, Kaminker et al.) et sur les méthodologies ne pouvaient pas non plus ne pas resurgir.

Ré-orientations, redéploiements, investigations de nouveaux champs, la discipline, tout en continuant devrait dans les domaines qui sont originellement les siens : description des langues notamment, évolue - il n'y a là rien que de très régulier - et s'inter-disciplinarise.

Nous le voyons ici dans les travaux concernant l'écrit (Gruaz), l'analyse syntaxique (Wittwer) ou l'acquisition/apprentissage des langues (Delamotte-Legrand, Hudelot, Delefosse, Véronique, Coulardeau) ; par la place prise par les sciences cognitives (Decrosse) dans les recherches

actuelles où se trouvent corrélées, linguistique, psychologie cognitive, neurologie, ..., ou encore dans le développement des recherches en "linguistique informatique" (Habert et Testard-Vaillant).

Interdisciplinarité revendiquée (Morinet, Fénoglio, Charaudeau, Bonnafous-Fiala-Tournier), investigations de nouveaux domaines de recherche : langage et travail (Boutet-Gardin), socio-terminologie (Gaudin), éclatement disent certains.

Evolution, mutation, déplacement ... éclatement ! poussent alors - frileusement ? - à s'interroger sur ce qui fait lien parmi ceux qui se réclament de la discipline : la langue bien évidemment mais, tous ceux qui ont "de la langue" comme objet d'étude ou d'enseignement, ne se disent pas linguistes. S'agit-il de dilution (Houdebine, Danon-Boileau), d'hétérogénéité (Ibrahim) ou bien encore comme le dit Christiane Morinet d'"effet kaléidoscopique" ? Ou bien alors, l'un n'excluant pas l'autre, s'agit-il d'une interrogation sur la fonction sociale de notre discipline (cf. Calvet "cette interrogation sur la fonction de la linguistique ... est présente dans la majorité des contributions").

"Reste [dit Houdebine] une vraie question concernant l'état actuel de notre domaine, notre Objet, et son devenir, soit celle - éthique à mon sens - de notre responsabilité d'acteur et de transmetteur de ce champ" (cf. Session 2 *Hétéroclite ou hétérogène*).

Concrètement, l'ouvrage, suivant en cela l'organisation des *Journées*, comprend quatre sections. La première est consacrée aux *Bilans* et contient, outre les bilans dont il a été question ci-avant, trois textes faisant état, pour deux d'entre eux, du renouveau des recherches en géolinguistique (Le Dû) et en linguistique historique (Marcello-Nizia) et pour le troisième des perspectives nouvelles (!) qu'offrent à la discipline la réforme de la formation des enseignants dans les I.U.F.M. (Masselot-Girard). Les trois autres parties regroupent, outre les rapports et les communications présentées lors des *Journées*, deux réactions faites lors des discussions et que leurs auteurs nous ont fait parvenir.

Approcher, par le biais de ces *Journées*, le domaine que couvrent les sciences du langage, c'est tenter de parcourir, au risque de s'égarer, un réseau de vécu tout à la fois singulier et pluriel : singulier par l'originalité de chaque démarche et pluriel par la diversité des pratiques, des méthodes, des théories, des domaines, etc. que ce singulier sous-tend. Cela n'aurait pu aboutir sans l'appui de ceux qui ont accepté de se livrer au jeu des *Bilans* : Blanche-Nöelle Grünig², Fernand Carton et Christian Hudelot, Christiane Marchello-Nizia (Session 1) et sans l'apport des rapporteurs : Anne-Marie Houdebine (Session 2), Louis-Jean Calvet (Session 3), Emilie Sabeau-Jouannet (Session 4) qui ont permis, grâce à leur synthèse, que les débats entre les communicants et la salle soient plus fructueux. Si ce parcours, commencé en mai 1991 a abouti à ces Journées, et à la publication des Comptes Rendus, c'est aussi parce que nombreux sont ceux qui ont cru à leur utilité en nous livrant leurs réflexions sur ces questions. En effet, sans la participation active du milieu lui-même, ces rencontres n'auraient pas eu l'intérêt qu'elles ont eu. Que tous en soient remerciés.

Aziza Boucherit
Université de Grenoble III
URA 1066 CNRS/Paris III

SECTION 42 DU COMITE NATIONAL DU C.N.R.S. SCIENCES DU LANGAGE

Bilan de la législature 1987-1991

Fernand CARTON et Christian HUDELOT

Outre ses fonctions habituelles d'évaluation des formations et des personnels chercheurs, d'examen des demandes de subventions pour colloques, revues et ouvrages, du recrutement des chercheurs (en formation restreinte de jurys de concours), la section du comité national a participé activement aux divers rapports de conjoncture ou de prospective et a joué un rôle non négligeable lors du redécoupage du comité national.

ETAT DES LIEUX

Rappelons que la Section 42 *Sciences du Langage* était issue des anciennes section 35 *Linguistique générale - Langue et littérature étrangères* et 36 *Etudes linguistiques et littéraires françaises - Musicologie*.

Lors de sa mise en place elle devait regrouper les sous-disciplines ou domaines suivants : théorie linguistique et linguistique générale ;

² Nous regrettons de ne pouvoir publier l'exposé de Blanche-Nöelle Grünig *Stabilité et changements en une décennie de sciences du langage* qui n'a pu remettre à temps sa rédaction et nous a prié de l'en excuser.

épistémologie et histoire de la linguistique ; linguistique comparative (grammaire historique, contrastive, dialectologie, typologie) ; description et analyse des langues naturelles (vivantes et mortes) ; linguistique française ; langues et cultures à tradition orale ; ethnolinguistique et ethnomusicologie ; sociolinguistique ; psycholinguistique ; sémiotique, études textuelles et analyse du discours ; phonétique ; systèmes d'écriture ; linguistique et informatique ; application de la linguistique.

Composition

Dans sa seconde législature, la Section 42 répondait à la composition suivante :

Bureau : Fernand CARTON (Président), Jean-Louis LEBRAVE (Secrétaire scientifique), Jean-Pierre CAPRILE, Jean-Paul HATON, Robert MARTIN, Michel BARBOT, André BOTHOREL, Luc BOUQUIAUX, Michel FERLUS, Madeleine HENIN, Francis JOUANNET, Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, Pierre LAFON, Jean LAHNER, Régine LEGRAND-GELBER, Pierre LERAT, Georges MOLINIE, Marc PAPIN, Gilbert PUECH, Xavier RAVIER, Georges VIGNAUX et Richard ZUBER.

Deux changements sont intervenus. François RASTIER a été élu par la commission pour siéger à la place de notre collègue Francis JOUANNET, prématurément décédé dans un accident de la route ; Christian HUDELLOT devait plus tard être élu en remplacement de Jean Louis Lebrave, nommé Directeur Scientifique.

La section était représentée au Conseil de département des Sciences de l'Homme et de la Société par Robert MARTIN (élu par la section) et Michel BARBOT (nommé).

La section 42 dépendait exclusivement du Département S.H.S. dirigé successivement par Jacques LAUTMAN puis Alain D'IRIBARNE. Elle a été plus spécialement suivie par trois Directeurs scientifiques, Claire SALOMON-BAYET, M. TCHERNIA et Jean-Louis LEBRAVE.

Claire BLANCHE-BENVENISTE devait suivre les travaux de la commission comme représentante du Ministère de l'Education Nationale.

PERSONNELS

Effectifs

A l'automne 1990, 33 formations relevaient principalement de la Section 42 : 2 UPR¹, 21 URA et 10 GDR. Au printemps 90, on comptait 136

¹ Auxquelles il faudrait ajouter les 3 URL de l'INaLF qui relèvent de la section 42.

chercheurs (y compris 8 détachements dont 6 "ITA"). La pyramide des grades se présentait comme suit : 7 DR1², 35 DR2³, 82 CR1⁴ et 11 CR2. 11 chercheurs étaient par ailleurs affectés à des unités non rattachées à la section 42, dont 7 en SPI.

La Section a eu à gérer de front trois problèmes : les promotions, le recrutement et la question des ITA—chercheurs.

PROMOTIONS

Passage CR2 → CR1

année	promouvables	retenus	classés	promus
1987	4	3	2	2
1988	3	3	3	3
1989	8	8	8	-
1990	8	8	8	8
1991	1	1	1	1

Passage DR2 → DR1

année	promouvables ⁵	retenus	classés	promus
1987	18	9	2	0
1988	11	8	3	1
1989	14	9	3	0
1990	19	10	9	2
1991	17	10	3	1

RECRUTEMENTS

Concours DR2

année	candidatures	retenus ⁶	classés	nommés
1987	28	17	7	2
1988	22	-	-	-
1989	25	19	8	3
1990	29	12	9	6
1991	27	7	7	5

² Dont un Directeur de grade exceptionnel.

³ Dont un Maître de recherche contractuel.

⁴ Dont un Chargé de recherche contractuel.

⁵ Les promouvables ayant retiré leur candidature ne sont pas décomptés.

⁶ Classement d'excellence "A", vote positif ou résultat de la procédure de l'histogramme muet, selon les sessions.

Concours CR1				
1988	12			
1989	13	8	4	1
1990	24	6	4	1
1991	28	6	4	3
Concours CR2				
1987	57	11	4+3	2
1988	33	-	-	-
1989	33	13	8	4
1990	27	19	11+5	2
1991	28		3+3+2	3

DETACHEMENTS

A la fin de la législature précédente, la Section disposait, semble-t-il d'un volant de six postes. On distinguera dans le tableau ci-dessous les demandes de niveau CR ou DR.

année	renouvellement	nouvelles demandes	demandes classées	détachements effectifs
1987	-	18 CR, 2 DR	8	-
1988	2	15 CR, 9 DR	6 ⁸	4
1989	3	11	11	-
1990	3	11 CR, 3 DR	7	4
1991	-	7 CR, 4 DR	6	3

ITA — CHERCHEURS

En 1985, la Direction Générale et la D.P.A.S. mettaient en place un dispositif permettant, dans le cadre des nouveaux statuts, de régler le problème des ITA "faisant fonction de chercheur". Les postes des ITA sont gagés sur cinq ans. A l'issue de cette période pendant laquelle les personnels sont "détachés" dans le corps des chercheurs, il leur est possible de demander leur titularisation définitive dans ce corps. La procédure mise en oeuvre lors de la session de printemps 1986 a permis le passage de 7 ITA en 5 ans dans le corps des chercheurs.

⁷ En 1987 la direction, qui pendant l'interruption des travaux du CN, a géré seule les demandes de détachements, annonce qu'elle n'accepte pas de demandes de 3^{ème} année. Néanmoins, la Section décide de se prononcer scientifiquement sur la totalité des demandes.

⁸ En 1988, seules les nouvelles demandes seront classées.

1987 : 1 (UPR 6852) ; 1988 : 2 (UPR 113) ; 1989 : 1 (UPR 7) ; 1990 : 3 (UPR 6852, URA 819, URA 1031) ; 1991 : 1 (GDR 9).

CREATIONS D'EQUIPES

Ne seront prises en compte que les équipes qui relèvent de la 42 comme section principale.

En comptant non seulement les véritables créations, mais également les transformations, on peut considérer qu'il y a eut, entre 1987 et 1990, 8 créations d'équipes, soit deux associations (U.A.) et six Groupes De Recherche.

Rappelons qu'un GDR, créé pour quatre ans, constitue une fédération d'équipes existantes ou de morceaux d'équipes existantes. Il s'agit le plus souvent d'un réseau géographiquement éclaté, donnant une organisation commune à des pôles de recherche divers⁹.

L'absence de créations de laboratoires propres, et la raréfaction des associations avec des universités particulières au profit de formations "éclatées" regroupant les efforts conjoints de différentes individualités sur des thèmes fédérateurs apparaissent comme le résultat dominant de la législature.

1987

20 demandes de création (ou de transformation) : 7 U.A. et 13 G.D.R.

U.A. 1347 Kerbrat-Orecchioni Groupe de recherche sur les Interactions conversationnelles.

U.A. 1349 Pognan CERTAL - Centre d'études et de recherches en Traitement automatique des langues.

G.D.R 113 Zribi-Hertz Acquisition des langues.

G.D.R 120 Obenauer Syntaxe comparée : examen de quelques sous-systèmes dans les langues européennes.

G.D.R 888 Dell/Vergnaud Le Composant phonologique : son organisation et son articulation avec les autres composants de la grammaire.

⁹ Selon la mise au point de Mme Salomon-Bayet lors de la session d'automne 1988.

1988

14 demandes de créations (ou de transformation) : 1 Unité Mixte, 4 G.D.R. et 9 U.A.

En dépit de l'avis quasi unanime de la demande de transformation en Unité Mixte de l'URA 261, et de la prise en considération et du classement de quatre demandes d'Unités Associées, il n'y a eu aucune création en 1988.

1989

9 demandes de création : 2 G.D.R. et 7 U.R.A.

GDR 957	Desclés	SCP - Sciences cognitives de Paris.
GDR 958	Arom	L'étude des Musiques d'Afrique centrale comme révélateur de savoirs non verbalisés.

1990

5 demandes de créations : 1 GDR et 4 URA
Aucune demande n'est retenue.

Pour être complet, ce bilan aurait dû voir figurer les créations de SDI. Mais, dans l'état actuel du fonctionnement du Comité National, ces Structures d'Interventions Diverses (qui regroupent les équipes en voie de réorganisation et le soutien à de nouvelles équipes non totalement intégrées au CNRS) relèvent essentiellement des décisions de la direction scientifique ou de département.

Il serait souhaitable que la future Commission dispose de ces éléments qui lui seront précieux pour l'élaboration de sa politique scientifique.

AFFICHAGE

AFFICHAGES PROPOSES PAR LA SECTION

A l'automne 1987

1° Un linguiste capable de contribuer à la construction de représentations cognitives à partir d'observations sur l'interaction entre différents types de systèmes symboliques.

2° Un linguiste capable de contribuer à l'analyse de situations de continuum. Le candidat aura un rôle de valorisation et de coordination, y compris du point de vue documentaire, pour les recherches francophones avec des équipes françaises et étrangères.

3° Un linguiste capable de couvrir les problèmes d'acquisition du langage au sens large, que ce soit dans le milieu familial ou en contexte institutionnel.

4° ex aequo Un chercheur en sciences du langage pour l'analyse et la génération automatique d'énoncés en langage naturel.

4° ex aequo Un lexicologue ayant une expérience des travaux en terminologie et en néologie.

A l'automne 1990

La section exprimait des réticences sur le nombre des postes affichés (qui ne devraient pas excéder le 1/3 des postes à pourvoir) et sur le fléchage spécifique à un seul laboratoire. Suivant les recommandations de la direction scientifique, elle acceptait que soient reportés les deux affichages non pourvus l'année précédente : Sémantique et automatique et Génération de texte en langue romane.

AFFICHAGES EFFECTIFS

1987, CR2 Psycholinguistique.

1988, CR1 Construction des représentations cognitives ; interactions entre systèmes symboliques.

1989 pas d'affichage.

1990, CR2 Sémantique et automatique ; affecté à Caen ou à Toulouse.

CR2 Génération de texte en langue romane ; destiné à l'équipe de L. Danlos et affecté au LADL de M. Gross à Paris.

1991, CR2 Traitement automatique des langues naturelles.

CR2 Sémantique et formalisation du raisonnement (affichage cognisciences) ; affecté à Toulouse ou Nancy.

RECRUTEMENT ET RENFORCEMENT DES EQUIPES

Il est nécessaire ici de distinguer promotion et recrutement car si les Chargés de recherche sont, le plus souvent, effectivement recrutés hors C.N.R.S.¹⁰, il n'en va pas nécessairement de même pour les Directeurs de recherches pour qui le passage dans le corps des Directeurs de Recherche constitue une promotion. Le tableau des recrutements ne prend donc en compte que les Directeurs de recherche effectivement recrutés.

Par ailleurs, il rend compte du renforcement des équipes en terme d'une part de recrutement, mais aussi de poste de détachement. La section s'en est tenue, pendant toute la législature à la règle du détachement pour un an renouvelable. En général, tous les détachements ont eut une durée de deux ans.

¹⁰ Ils peuvent toutefois provenir du corps des personnels non C.N.R.S. détachés auprès de l'organisme.

Les années sont celles des "sessions", et non nécessairement celles du recrutement effectif. R = recrutement, D = Détachement.

	1987		1988		1989		1990		1991	
	R	D	R	D	R	D	R	D	R	D
UPR 07 Grésillon			1*							
UPR 35 Koechlin (33)					1					
UPR 113 Gruaz	2		11 ¹							
UPR 3121 Thomas	1									
UPR 3251 Mariani (SPI, SHS)	11 ²									
UPR 6852 INaLF Quémada	1						1*	1	1	
UMR 17 Barbut (SPI, SV, SHS)					1					
URM 107 Camau (38)							1			
GDR 09 Le Du									1	
URA 262 Finance (SPI)			1							
URA 381 Auroux			1						1	
URA 668 Tabouret-Keller							1			
URA 702 Marin (45)			1						1	
URA 819 Gross (SPI, SHS)							1*			
URA 820 Gueguen (SPI)					1					
URA 1025 Peyraube	1				1					
URA 1026 Launay			1				1			
URA 1027 Rialland									1	
URA 1028 Culioli			1							
URA 1029 Sauvageot									1	
URA 1031 François							1*1			
URA 1033 Borillo									1	
URA 1164 Marcellesi									1	
URA 1165 Vatin (38)			1							
URA 1234 Fuchs							1			
URA 1347 Kerbrat-Orecchioni					1				1	
TOTAL	33		44		50		53		73	

* Détachement ITA/Chercheurs.

¹¹ Le détachement a été renouvelé au printemps, et le candidat recruté à la session de jury de la même année.

¹² Il s'agit en fait de la "promotion" par concours d'un CR1 issu de la section 08.

Nombre de postes de détachement non compris les ITA :

1988 : 4 ; 1989 : 4 ; 1990 : 3 ; 1991 : 3.

Concours 1987-1991

	1987	1988	1989	1990	1991	
DR2	2	3	3	6	5	19
CR1	-	2	1	1	3	07
CR2	2	2	4	2	3	13
	4	7	8	9	11	39 "postes"

La section 42 a fait un effort d'ouverture en matière de recrutement. Ainsi 7 chercheurs ont été recrutés en 8 ans "pour" le Département SPI, par notre section.

En ce qui concerne les personnels CNRS de nationalité étrangère au Département SHS, 10 candidats ont été recrutés en 1990 : soit 4 CR2/44, 2 CR1/38, 4 DR2 internes/9, 0 DR2 externes : 13.

Notre département compte un pourcentage nettement plus faible que celui des Départements de "Sciences dures" et arrive au 5ème rang (sur 7).

On peut ainsi mieux situer les chiffres de la Section 42.

1987 :	0 sur 3	candidats N.E.
1988 :	0 sur 3	
1989 :	4 sur 6	(Algérie, Allemagne, G.B., Japon)
1990 :	1 sur 6	(G.B.)
1991 :	2 sur 14	(Etats-Unis, Maroc)

L'accroissement significatif de 1989 semble surtout dû à l'accroissement du nombre des postes offerts.

Le concours 90 a été, en DR2, très largement un concours de promotion interne dont l'ampleur ne se retrouve pas en 1991 ; même si le plan de transformation d'emplois s'étale sur 1990-1992, il y en avait 50 % en 1990 "pour permettre des accélérations de carrières et pour contribuer à rétablir [selon les termes de M. Kourilski] l'attrait menacé du métier de chercheur scientifique."

PUBLICATIONS

Dans le domaine des publications, en dépit du soutien de la section à la collection Sciences du langage, la situation s'est brusquement dégradée à la suite de l'annonce, en 1990, d'une réduction de 20 % des crédits alloués aux publications, et une diminution drastique du nombre des revues subventionnées.

Ouvrages :

Conformément aux vœux de la Commission de la législature précédente, une collection sciences du langage a été créée en janvier 1987. Elle fonctionne comme une équipe du CNRS, et vient donc à examen tous les deux ans et à renouvellement tous les quatre ans. Renouvelée en 1990, elle a, à ce jour, publié 15 ouvrages¹³ dont deux sont en réimpression.

Au printemps 1988, la Direction scientifique souhaite que la section classe les demandes en trois catégories : i) demandes non prises en considération, ii) demandes prises en considération prioritaires, iii) demandes prises en considération mais non prioritaires.

La mise en place progressive de Comités éditoriaux risque, dans les années à venir de désaisir la commission de sa responsabilité en matière éditoriale.

1987	27 demandes	10 propositions classées,
1988	14 demandes	11 propositions classées ou retenues, (7 subventionnées),
1989	10 demandes	7 votes positifs sans classement,
1990	13 demandes	12 votes positifs sans classement.

Périodiques :

A partir de 1989, les demandes de subvention pour périodiques sont en principe examinées tous les deux ans, la subvention étant automatiquement reconduite l'année suivant son attribution. Du fait de la politique éditoriale suivie par le CNRS à partir de 1990, 12 revues cessent d'être soutenues¹⁴.

¹³ Trois nouveaux volumes sont sous presse au 18/10/91.

¹⁴ *Amérindia, Cahiers de linguistique Asie orientale, Cahiers du Laclto, Cahiers du monde russe et soviétique, Etudes et documents berbères, Langage et société, Lexique, Lidil, Linguisticae investigationes, Linguistique africaine, Revue des études géorgiennes et caucasiennes, Verbum.*

1988	20 demandes	16 bénéficient d'un vote favorable,
1989	17 demandes	16 retenues,
1990	18 demandes	11-13 bénéficient d'un vote favorable (6 retenues).

La politique éditoriale du CNRS reste une question particulièrement préoccupante, et la nouvelle section devra, dans ce domaine, faire preuve de la plus grande vigilance.

PROSPECTIVE

En ce qui concerne la prospective, le travail s'est effectué selon deux modalités pas nécessairement convergentes. D'un côté, la commission a, dès l'automne 1987, mis en place un groupe de réflexion sur la prospective. Composé de quatre membres (L. Bouquiaux, P. Lafon, J.-L. Lebrave et G. Vignaux), ce groupe décidait d'accorder une attention toute particulière aux relations que les sciences du langage entretiennent avec les sections 08 (informatique), 30 (psychologie) et 33 (anthropologie).

Le 2 février 1989, la section réunie en assemblée plénière, consacrait une journée complète à l'analyse de la prospective.

Parallèlement, la direction du CNRS organisait une "réflexion autour de thèmes interdisciplinaires" qui devait aboutir au rapport de conjoncture 1989. 22 thèmes, définis par "des directeurs scientifiques et des présidents de commission" constituaient la trame intangible de ce rapport.

Au printemps 1988, la section 42 avait proposé sa participation à six thèmes : électronique, informatique, robotique, optique (7) ; thérapeutique et santé publique (17) ; sciences cognitives et communication (18) ; facteurs de transformation des sociétés (19) ; patrimoine culturel (20) ; construction des comportements individuels et collectifs (21).

Les propositions propres à la Section n'ont pas, loin s'en faut, donné lieu, de la part du CNRS à une publicité comparable à celle qu'il a accordée au rapport de conjoncture. On est même en droit de se demander quelle diffusion aurait eu les travaux de la section si les associations (ALES et ASL) n'en avaient pas assuré la diffusion.

Les Propositions de perspectives pour le schéma directeur (1989) ont été publiées dans le bulletin II/1989 de l'A.L.E.S. (pp. 7 à 13).

Le *Rapport de conjoncture 1989*, auquel ont participé au moins 44 contributeurs, est paru dans le n° 22 de BUSCILA (1989-2, pp. 1 à 45).

Il n'est pas question de les reprendre ici, ni même de prétendre les résumer. En revanche, il peut être instructif de noter, d'un rapport à l'autre, l'émergence de thèmes qui n'apparaissaient pas avec autant de clarté dans le rapport de 84.

Ne prenant en compte que les différences, on passera sur l'inversion qui fait passer théorie linguistique devant linguistique générale dans l'intitulé du premier thème, ou sur le fait qu'en 89, *Epistémologie* regroupe *Histoire et épistémologie des sciences du langage*. Inversement, *Phonétique* devient *Phonétique-phonologie*.

Que l'*Application de la linguistique* devienne *Sciences du langage et domaine d'application*, est sans doute moins significatif du champ concerné que de l'institutionnalisation de la nouvelle dénomination de la discipline.

Une seule disparition, celle de la *Linguistique française*. Certes, les travaux qui en relèvent ne sont pas rejetés vers d'autres sections, ni même minimisés, mais ils semblent, par le fait même, perdre de leur spécificité.

En contrepartie, le rapport 89 est riche en innovations, ou du moins en démultiplication.

C'est ainsi que l'*ethnomusicologie*, qui constituait précédemment un sous-chapitre de *Langues et cultures à tradition orale*, devient un thème à part entière, tout comme l'*ethnolinguistique* qui reçoit un traitement spécifique.

De même la *Linguistique comparée* semble se distribuer dans des sous-disciplines qui affirment leur unité : *Grammaire comparée*, *Typologie linguistique*, *Dialectologie*, *Linguistique contrastive*.

Les naissances sont sans doute plus intéressantes, et elles sont relativement nombreuses.

Outre celles qui ont été citées précédemment, on notera : *Description et analyse des langues naturelles*, *Stylistique*¹⁵, *Linguistique quantitative*, *lexicologie et terminographie*, *Industrie de la langue*, *traduction automatique*. Quatre chapitres distincts sont consacrés à Linguistique et informatique. Dans ce dernier cas, il s'agit plus, semble-t-il de rendre compte des débats et des éventuelles divergences voire de procéder à des tentatives de définitions du champ plutôt que de présenter des sous-thèmes

¹⁵ Qui s'individualise par rapport au thème Sémiotique, études textuelles et analyse du discours.

à l'intérieur d'un domaine unifié. Cela manifeste néanmoins un souci de développement et d'ouverture.

Deux annexes viennent attirer l'attention du CNRS sur deux familles de langue qui mériteraient sans doute un meilleur soutien : d'où un chapitre sur la *Linguistique sémitique*, et une note sur les *langues slaves du sud* en France.

Surtout, les rédacteurs insistent sur les rapports qu'entretient la section 42 avec d'autres sections du Comité national : la 08 (Informatique, automatique, signaux et systèmes) ; le Département S.P.I. (sciences physiques pour l'ingénieur) ; la 30 (Psychophysologie et psychologie) ; la 33 (Anthropologie, préhistoire, ethnologie).

Ce rapport rappelle donc que notre discipline développe des collaborations de travail avec d'autres disciplines, et explicite les pratiques interdisciplinaires d'une part non négligeable des travaux qu'elle génère.

REDECOUPAGE

Disons d'emblée que les discussions portant sur le redécoupage des sections du CNRS n'a pas bénéficié du temps, et corrélativement de la publicité et des développements que méritait un tel projet.

Fréquemment interrogée sur un éventuel remaniement des sections (que certaines avaient demandé en 86), la direction des SHS a longtemps répondu que le département n'était pratiquement pas concerné. Les changements devaient être être minimes, tout au plus parlait-on d'un projet concernant une éventuelle Section d'archéologie.

En février 1990, six groupes de travail s'étaient réunis à la demande de la direction pour réfléchir à l'articulation entre les départements scientifiques du CNRS. Les thèmes retenus étaient les suivants : temps, espace et société ; textes et symboles (J.-L. Lebrave) ; production de normes ; formalisation et modélisation (F. Rastier, G. Sabah) ; des techniques à la recherche ; documentation et bases documentaires.

En fait, la direction a présenté officiellement trois projets. Un premier projet d'une section LOGOS dans le cadre du département SHS élaboré par les directions scientifiques ; puis, après le refus massif des philosophes, une section 28 pilotée conjointement par les départements

Evolution du nombre des enseignants-chercheurs titulaires

EVOLUTION INSTITUTIONNELLE DE LA
LINGUISTIQUE A L'UNIVERSITE DANS LES
DERNIERES ANNEES

Christiane MARCHELLO-NIZIA

Le développement institutionnel d'une discipline à l'intérieur de l'université est révélateur de trois points de vue :

- par la place qu'elle y occupe par rapport aux autres disciplines, et spécialement par rapport aux disciplines connexes,
- par ce que cela révèle de l'extension de son champ propre et de la diversification de ses domaines ,
- par l'importance relative des différents corps de la hiérarchie à l'intérieur de la discipline.

EVOLUTION DU NOMBRE DES ENSEIGNANTS TITULAIRES
DE 7° SECTION ENTRE 1977 ET 1990

		1977	1979	1988	1989	1990
PR	PR CE	3	6	8	6	9
	PR1	21	20	39	42	46
	PR2	23	37	73	97	98
	Total	47	63	120	145	153
MdeC*	MCHC	-	-	-	-	8
	MC1	88	-	215**	204***	200
	MC2	58	-	28	45	44
	Total	146	-	243	249	252
TOTAL		193	63	363	394	405

* On range sous MdeC Maîtres de Conférences et Maîtres assistants.
En moyenne, plus d'un MC sur 5 est titulaire d'une Thèse de Doctorat d'Etat ou d'une Habilitation.

** Dont 61 au 6° échelon (plus du quart).

*** Dont 62 au 6° échelon.

En douze ans, le nombre de postes d'enseignants-chercheurs titulaires (MA puis MC et PR) a doublé, comme le montre le tableau ci-dessus : on est passé de 193 postes de titulaires en 1977 à 405 en 1990. Il faut certes prendre en compte le fait qu'un certain nombre des jeunes linguistes qui ont été au cours de cette période recrutés sur des emplois de MA ou MC étaient des "chargés de cours", parfois dits "historiques", qui de fait enseignaient déjà à l'université depuis plusieurs années avec un statut précaire.

En outre, il ne faut pas se limiter à ces chiffres. Beaucoup de linguistes sont classés dans des sections voisines du CNU : 8^e (Langues et littératures latines et grecques), 9^e (Langue et littérature françaises), 11^e à 15^e (les diverses langues étrangères), 24^e (Informatique), 71^e (Sciences de l'information et de la communication), 73^e (Langues et cultures régionales).

Michel Arrivé évalue à environ 800 le nombre des enseignants-chercheurs universitaires en sciences du langage.

Dans l'absolu, donc, l'évolution à moyen terme paraît plutôt favorable.

Evolution par rapport à d'autres sections du CNU

A court terme également, si l'on compare l'évolution en nombre de postes de la 7^e section avec celle de sections connexes, la situation est plutôt favorable.

En ce qui concerne les PR, l'évolution est clairement favorable :

7e Section	1989 : 145	1990 : 153	= + 5,20 %
8e Section	1989 : 143	1990 : 145	= + 1,50 %
9e Section	1989 : 338	1990 : 341	= + 1,00 %
11e Section	1989 : 365	1990 : 380	= + 3,95 %

Mais en ce qui concerne les MC, elle l'est nettement moins, et il faut peut-être se demander pourquoi et rectifier la situation - d'autant plus, il faut le rappeler, que plus d'un MC sur 5 possède une Thèse d'Etat ou une Habilitation :

7e Section	1989 : 249	1990 : 252	= + 1,20 %
8e Section	1989 : 216	1990 : 211	= - 2,30 %
9e Section	1989 : 488	1990 : 498	= + 2,00 %
11e Section	1989 : 806	1990 : 859	= + 6,10 %

Hommes-femmes

La proportion relative des femmes et des hommes en Sciences du langage n'est pas du tout favorable aux premières. Comme l'indique le tableau ci-dessous, ce n'est qu'au niveau des MC2 qu'elles sont plus nombreuses que les hommes.

PROPORTIONS HOMMES/FEMMES EN 7e SECTION

	PRCE H/F	PR1 H/F	PR2 H/F	MCHC H/F	MC1 H/F	MC2 H/F
1988	8/-	29/10	52/21	-/-	120/95	16/12
1989	6/-	30/12	71/26	-/-	111/93	19/27
1990	8/1	31/15	74/24	5/3	109/91	18/28

IMPORTANCE INSTITUTIONNELLE RELATIVE DES DIFFERENTS "PROFILS" A L'INTERIEUR DE LA SECTION "SCIENCES DU LANGAGE"

7e SECTION DU CNU "SCIENCES DU LANGAGE" PROFILS DES EMPLOIS PUBLIES (1987-1991)*

EMPLOIS 1987 (MdeC, décembre)*			
PROFILS	MdeC (15)	PR	Total (15)
Sans profil	7	-	7
Linguistique française	1	-	1
FLE	3	-	3
Didactique	3	-	3
Sémiologie	1	-	1

EMPLOIS 1988 (novembre)*			
PROFILS	MdeC (19)	PR (14)	Total (33)
Sans profil	8	3	11
Linguistique générale	3	2	5
Linguistique française	1	1	2
FLE	4	1	5
Phonétique-Phonologie	1	5	6
Diachronie	1	1	2
Linguistique africaine	-	1	1
Linguistique et informat.	1	-	1

EMPLOIS 1990 (janvier et oct.)*			
PROFILS	MdeC (37)	PR (19)	Total (56)
Sans profil	7	6	13
Linguistique générale	9	3	12
Linguistique française	4	2	6
FLE	6	3	9
Didactique	1	-	1
Phonétique-Phonologie	4	2	6
Lexicographie	1	-	1
Linguistique et informat.	1	3	4
Sciences cognitives	2	-	2

EMPLOIS 1991 (janvier)*			
PROFILS	MdeC (37)	PR (19)	Total (56)
Sans profil	3	5	8
Linguistique générale	2	7	9
Linguistique française	12	5	17
FLE	5	1	6
Didactique	1	4	5
Phonétique-Phonologie	2	-	2
Lexicographie-Sémantique	-	2	2
Diachronie-Synchronie	-	1	1
Pragmatique	1	-	1
Linguistique anglaise	1	-	1
Linguistique et informat.	4	1	5
Sciences cognitives	1	1	2

*Ces emplois publiés ont presque tous été pourvus, et très majoritairement en "recrutement" ; les "mutations" restent encore très minoritaires.

Les quatre tableaux ci-dessus, qui couvrent la période 1987-1991, montrent sur cinq ans quelques traits nettement définis.

1. Le nombre des emplois publiés "sans profil" a tendance à diminuer nettement : les universités définissent mieux leurs besoins spécifiques.
2. Les profils classiques "Linguistique générale" (et assimilables) et "Linguistique française" (et assimilables) restent fort représentés, ce qui est normal.
3. Le profil "Phonétique/Phonologie" (dans ses variétés) a été fortement favorisé dans les dernières années, ce qui prouve la vitalité et la vigueur des écoles françaises dans ces domaines.

4. Le profil "FLE" apparaît depuis 1987 en constante progression. Cette évolution reflète certainement les besoins réels des universités, et il faut en tenir compte dans les prévisions que l'on peut faire. Mais cette évolution ne semble pas, à quelques exceptions notables près, s'accompagner d'une réflexion méthodologique et épistémologique qui correspondrait à l'importance qu'acquiert ce sous-domaine dans l'institution.

5. Le profil "Linguistique et informatique, traitement automatique des langues" est lui aussi en progression, bien que moindre. Mais on a l'impression que sa croissance est freinée bien plus par le nombre restreint des candidats potentiels actuellement "sur le marché", que par les besoins ou les souhaits des institutions. Dans ce champ également semblent manquer actuellement en France une concertation nationale qui éviterait les méfaits de la dispersion, des doublons et des rivalités, et une réflexion épistémologique à la mesure de l'avenir de ce sous-domaine de la linguistique.

6. Quelques sous-domaines, et non des moindres, semblent actuellement sous-représentés dans l'institution universitaire française : il s'agit de l'"Histoire et épistémologie de la linguistique" (mais brillamment représentée au CNRS), de la "Linguistique historique" (l'école française ayant perdu bien du terrain par rapport aux écoles étrangères actuellement en plein regain), de la "Lexicologie/Lxicographie" (bien représentées au CNRS, mais à peine existantes et souvent absentes des cursus universitaires), de la "Sociolinguistique" en tant que telle (même si nombre de collègues travaillent en fait dans ce domaine), et du champ des "Interactions", encore jeune en France. Sans doute d'autres "manques" apparaîtront-ils encore, selon les lectures que l'on fera de ces tableaux.

E.N.S. Fontenay-Saint Cloud, CNU 7e Section

LES SCIENCES DU LANGAGE ET LA FORMATION DES MAITRES

Le chantier I.U.F.M.

Maryvonne MASSELOT-GIRARD

Voici une question qui ne se posait pas dans ces termes il y a dix ans, lors de nos premières Assises. La situation sensiblement nouvelle créée par la loi de Juillet 90 sur la création des Instituts universitaires de formation des maîtres conduit à faire une revue de questions d'où pourra et devrait naître un panorama prospectif : comment articuler la vie et le développement d'un champ scientifique, celui des Sciences du Langage avec la problématique d'une formation professionnelle, celle des métiers de l'enseignement en l'occurrence : enseignants du Primaire, du Secondaire, des lycées professionnels, du Supérieur aussi, puisque le nouveau dispositif de formation des allocataires et moniteurs nous amène à dépasser le secteur des I.U.F.M. pour celui du C.I.E.S.

L'expression "chantier I.U.F.M." marque cette dimension prospective pour poser dans sa globalité la question de notre place dans la formation à tous les métiers d'enseignants.

QUESTION 1 : LES CONCOURS

La situation actuelle se caractérise par une contradiction : alors qu'enfin, après de nombreuses interventions de nos associations, la licence de Sciences du Langage est reconnue pour l'inscription au CAPES, la majorité de nos étudiants se sont inscrits au professorat d'école. Même s'il s'agit là d'une conjoncture provisoire, la licence de Sciences du Langage se trouve *ipso facto* minorée dans les représentations de nos étudiants et dans celles de nos collègues littéraires.

D'où la première question de la revue annoncée : pouvons-nous nous contenter de voir la licence de Sciences du Langage reconnue pour la préparation au CAPES sans que soient aussi instaurées des épreuves de concours qui font place à la linguistique à parité avec les autres disciplines littéraires ?

La forme toute rhétorique de la question en suggère la réponse : la première urgence du chantier est de proposer à la DESUP des modalités différentes selon les différents recrutements, modalités qui fassent des concours des **certificats d'aptitude à l'enseignement du français : langue et littérature**.

Ce problème du concours est nodal : c'est à partir de lui que s'organisent

- en amont, la formation initiale,
- parallèlement à lui, l'initiation à la recherche par la maîtrise,
- en aval, le renforcement de la recherche et la formation au métier d'enseignant-chercheur.

Trois parties de chantier qui sont à leur tour trois nouvelles questions.

QUESTION 2 : L'ENSEIGNEMENT DE LA LINGUISTIQUE

Comment assumons-nous d'ores et déjà la formation de nos jeunes collègues, moniteurs, allocataires, AMN ? Comment structurons-nous la transmission des connaissances et comment assurons-nous le développement des savoirs linguistiques à l'Université ?

Cette question a toujours été une préoccupation importante pour notre association qui a consacré de nombreuses pages à la publication de cursus. Mais au-delà se pose la question de nos propres représentations sur notre place universitaire et dans les Sciences Humaines. La préparation des Deug à 700 H va nous mettre une fois de plus au pied du mur sans que nous ayons d'autre horizon de réflexion que celui de nos pratiques locales.

QUESTION 3 : LA MAÎTRISE

Dans les I.U.F.M. qui ont donné tant soit peu place à des concertations préalables, un certain nombre d'entre nous ont veillé à ce que des modules soient réservés à la préparation de la maîtrise. Cela peut se faire dans le cursus même (cas de Grenoble) ou dans celui du temps imparti à la formation personnelle. Dans un cas comme dans l'autre, le T.E.R. est rédigé en seconde année.

La réalisation d'une maîtrise est un point fondamental : elle conditionne la préparation de l'agrégation, la poursuite en D.E.A ou D.E.S.S., le maintien de notre potentiel de recherche.

Elle signale aussi la dimension proprement universitaire de la formation des maîtres. Il nous appartient d'y veiller et de faire pression pour que les étudiants aient droit à un cursus cohérent et scientifiquement identifiable.

QUESTION 4 : LA FORMATION INITIALE

La refonte des Deug déjà évoquée nous pose d'autres questions que celle de l'enseignement de notre discipline : elle pose celle du poids et du statut des Sciences du Langage dans tous les cursus et donc celle des connaissances linguistiques qu'auront les futurs maîtres :

- les Deug Sciences du Langage : leur nombre, leur composition,
- les Deug de Lettres modernes et classiques : quel est le statut des Sciences du Langage dans ces formations ainsi que dans celles des mêmes licences ?
- quel est le statut des Sciences du Langage dans les modules de préprofessionnalisation et les U.V. de didactique du français ?
- dans quelles conditions les Sciences du Langage sont-elles sciences contributives pour d'autres formations de Sciences humaines, donnant ainsi à d'autres étudiants que ceux de Lettres une pratique de notre discipline ?

Toutes ces questions supposent une enquête fine sur nos filières. Mais la balle est dans notre camp. Il nous appartient de structurer la recherche et la formation de façon à montrer que les Sciences du Langage ont la capacité de prendre en main la réflexion sur la formation des enseignants, Universitaires inclus, avec suffisamment de fermeté pour que nul n'ignore qu'un enseignant de français est aussi (d'aucuns diront : "surtout") un enseignant de langue.

Ce disant, je célèbre à ma manière la mémoire centenaire d'un de nos plus éminents prédécesseurs qui faisait de l'enseignement de la langue le noeud de la formation :

"Une fois que nos enfants auront l'habitude d'observer les mots, ils feront attention aux idées et aux usages"

Date 1887

Article "*Langue française*" du *Dictionnaire de Pédagogie* de Ferdinand Buisson

Auteur Michel Bréal.

Université de Franche-Comté, Besançon

TENDANCES ACTUELLES DE LA GEOLINGUISTIQUE

Jean LE DU

Conçu en 1939 par Albert Dauzat, le chantier des Atlas linguistiques de la France par régions s'est ouvert en 1946. En 1962 est créée au sein du CNRS une Commission des atlas linguistiques qui s'est maintenue jusqu'à nos jours sous diverses appellations : RCP, GRECO et actuellement GDR 9. Le chantier couvre l'ensemble du territoire (25 régions). En 1991, 64 atlas sont parus, et moins de vingt restent à publier.

Jusqu'ici, seul le volume II de l'Alsace, réalisé par Marthe Philipp et Arlette Bothorel, a été publié par des moyens informatiques. L'informatisation des derniers volumes de la collection est devenue depuis quelques années la mission prioritaire du GDR 9. C'est à cette tâche que je m'emploie depuis 1989. Au-delà du problème immédiat de la publication des derniers volumes, l'un des objectifs fondamentaux de la recherche au sein du GDR 9 va être désormais de tirer tout le profit scientifique possible de ce formidable ensemble de données que constitue la collection.

L'informatisation se réalise en deux étapes bien distinctes : la saisie des données et le tracé des cartes. Les logiciels sont conçus à l'université de Brest par Didier Hénaff, technicien et A. Cherblanc, ingénieur de recherche.

Le premier assume la responsabilité du logiciel de saisie sur micro-ordinateur, le second la mise au point sur l'IBM 9370 du centre de calcul du logiciel de traçage des cartes. Si la saisie est faite par les chercheurs eux-mêmes ou sous leur responsabilité, le traitement est centralisé au centre de calcul de Brest, car seul un gros système peut assurer le stockage et le traitement des millions d'informations recueillies par les divers chantiers dans la perspective d'une mise en commun ultérieure des données.

Jean-Claude Potte a été le premier expérimentateur du logiciel de saisie qui s'est depuis, pour une bonne part, adapté suivant ses critiques et ses remarques. Une liaison téléphonique par modem relie directement au centre de Brest son ordinateur situé à Thiers.

La nomination récente d'un informaticien et les crédits importants d'équipement et de fonctionnement dont est doté le GDR 9 par le CNRS permet, me semble-t-il, d'envisager l'avenir avec confiance.

Le logiciel de saisie se décompose en autant de modules qu'il y a de sortes de données à saisir :

- nom de la carte,
- données en caractères phonétiques et formes doubles,
- commentaire de marges.

Selon les besoins on peut y ajouter autant de fichiers que nécessaire : nom de l'enquêteur, nom du transcripateur, nom du ou des informateurs, date de l'enquête, date de la transcription, formes lemmatisées, étymons, morphologie, ethnotextes, etc.

La somme des caractères phonétiques utilisés par les divers atlas constitue un nombre impressionnant de symboles et de diacritiques. Comme il n'est pas question à ce stade d'uniformiser les transcriptions, on imagine la complexité extraordinaire de la tâche des informaticiens.

Pour faciliter l'établissement de passerelles entre les divers chantiers, le principe de codage est unique. Chaque signe graphique est programmé sur trois caractères ASCII. On distingue caractères phonétiques simples et diacritiques, les premiers réalisés au moyen d'une seule touche, les autres à l'aide d'une ou de plusieurs touches supplémentaires. Les caractères s'affichent sur l'écran au fur et à mesure de leur saisie au clavier.

Les cartes de contrôle et les cartes prêtes à cliquer destinées à l'imprimeur, réalisées à partir des fichiers que nous venons de décrire, sont tirées sur un traceur de marque Benson piloté par des programmes écrits en langage Fortran. Le logiciel comprend plusieurs fichiers rassemblant :

- les formes des contours géographiques,
- les emplacements des numéros identifiant les points d'enquête,
- les formes d'encadrement des cartes, des titres et des emplacements de marge,
- les formes des caractères phonétiques de base,
- les formes des signes diacritiques.

Les formes des dessins devant figurer sur les cartes sont créées sur micro-ordinateur. C'est à ce niveau que sont mis en concordance les codes de trace et ceux du programme de saisie.

Les fichiers de données proprement linguistiques occupant un espace mémoire très important, on les décompose en autant de fichiers que l'atlas comporte de cartes afin d'accroître la vitesse d'accès.

Chaque entrée phonétique peut occuper huit positions relativement au numéro de point. Sa position définitive n'est fixée qu'à la suite de l'examen des recouvrements possibles avec les entrées de points voisins et des débordements éventuels des limites de la carte.

Une procédure de gommage des contours géographiques permet d'améliorer la lisibilité des tirages de contrôle lorsque les numéros de points d'enquête ou les entrées phonétiques les chevauchent. Au stade final, les données variables seront tirées en noir sur des épreuves séparées, le fond de carte étant tiré à part afin de diminuer le prix de revient.

Le volume III de l'atlas Auvergne-Limousin de Jean-Claude Potte sera le premier volume de la nouvelle série. Le volume II de l'atlas de Picardie, dont la saisie est faite par Fernand Carton, le suivra vraisemblablement de près. Jacques Tourrel, à Aix-en-Provence saisit les prochains volumes des atlas de la Normandie, de l'Île-de-France et de Provence, Jean-Paul Chauveau à Angers celui de l'ALBRAM, Brigitte Horiot à Lyon celui de l'Ouest, Jacques Boisgontier à Toulouse celui du Languedoc oriental ; Arlette Bothorel commencera la saisie du prochain volume de l'atlas de l'Alsace pendant l'été 1992, et Guy Levieuge et Marthe Philippe celle de la Lorraine germanophone. Les atlas de la Corse et du Pays basque, aidés par leurs régions respectives,

font exception : Marie-José Dalbéra, qui dispose d'un logiciel fonctionnant sur Macintosh, prépare pour la Corse un premier volume de vocabulaire fondamental ; l'atlas du Pays basque, le seul qui débordé les frontières, qui dispose aussi d'un logiciel particulier, sera publié par l'Académie Basque ; enfin, j'assure personnellement la saisie des données de la basse Bretagne.

Au point de vue international, le GDR 9 coopère régulièrement avec les auteurs de l'atlas du Piémont occidental à Turin et de l'atlas du Portugal à Lisbonne, tandis que trois de ses membres font partie du Comité de direction de l'Atlas Linguarum Europae (Allières pour le basque, Le Dû pour le celtique et Tuailon pour les langues romanes).

Parallèlement, une commission dirigée par Gérard Taverdet établit les index généraux informatisés des atlas, qui prennent bien entendu en compte les volumes parus, ce qui devra déboucher sur la constitution d'une banque de données.

Le lien avec les ethnologues, qui devait être une des composantes fortes du projet initial, va être ravivé, en commençant par la création à Grenoble d'un index des données de type ethnologique contenues dans les atlas.

L'achèvement des atlas est donc prévisible dans un délai rapproché. Cela signifie-t-il la fin de la géolinguistique en France ?

Nul n'ignore que cette discipline subit de divers côtés des critiques que je vais essayer de résumer.

La société rurale où elle recueille ses données est aujourd'hui en voie de disparition. Le point de vue géographique perd chaque jour de sa pertinence au profit du point de vue social. En choisissant explicitement¹ comme figure de base de son travail le triangle immuable : un point, un informateur, un mot, le géolinguiste ignorerait volontairement la diversité linguistique de toute communauté sociale. Sans être diachronique, bien qu'elle intéresse l'histoire de la langue, la géolinguistique n'est pas non plus vraiment synchronique, puisqu'elle sélectionne délibérément un état désuet de cette langue.

La conception même de l'entreprise des atlas linguistiques de la France par régions induisait inévitablement un repli toujours plus grand des

¹ "... On n'en prélève [du parler]... comme nous l'avons fait en général, qu'un échantillon, en ne consultant qu'un de ses représentants..." (Gillieron, Introduction à l'Atlas linguistique de la France, p. 8).

chercheurs sur eux-mêmes. Cette autonomie a conduit à un éloignement progressif des conceptions : maintien ou élimination de cartes selon leur "rendement", c'est-à-dire selon la variété plus ou moins grande des réponses obtenues ; individuation des alphabets phonétiques ; conceptions divergentes dans la représentation cartographique des faits².

L'image dialectale finalement fournie par les cartes serait déformée par les conditions dans lesquelles les matériaux sont recueillis. La qualité de l'enquêteur, le choix plus ou moins aléatoire du point d'enquête, enfin l'orientation même du questionnaire confèreraient à la présentation du parler considéré une fausse réalité.

En outre, la fonction sociale de la géolinguistique serait dépassée. Née à l'époque de la formation des grands Etats nationaux, elle avait une utilité politique : faire connaître à la bourgeoisie dirigeante, citadine, la diversité de surface et l'unité profonde des groupes qui constituaient la nation en gestation et préparer ainsi le terrain au travail d'acculturation linguistique et culturelle de l'ensemble des citoyens. Cette étape étant dépassée, la géolinguistique aurait perdu sa fonction politique pour ne plus être qu'une activité de type muséographique.

Enfin, une dernière critique porte sur l'usage - ou l'absence d'usage - fait des données recueillies. En effet, les atlas linguistiques de tradition française présentent des données brutes, l'exploitation scientifique étant remise explicitement à plus tard. La priorité accordée au collectage et à la publication de nouvelles données en raison de l'urgence liée à la disparition des informateurs entraîne inévitablement l'accusation de factualisme à leur égard, ce qui n'est pas sans fondement.

A la limite, les atlas linguistiques seraient de grands artefacts flatteurs pour l'oeil, apparemment objectifs mais en fait bien peu sûrs. En tout cas incapables de soutenir la comparaison avec les cartes géologiques et géographiques qui furent leurs premiers modèles.

La géolinguistique est-elle donc une impasse ?

Ce qui est en question ici est plutôt la "dialectographie"³, qui n'est que la première des finalités attribuées par Gillieron à l'Atlas linguistique de la France⁴. En revanche, la dialectologie proprement dite, c'est-à-dire l'étape

² En particulier, les cartes à "aires dégagées" des disciples de Séguy.

³ Sur le modèle de l'opposition ethnographique/ethnologie.

⁴ "... recueil des matériaux fidèlement transcrits"

proprement théorique du projet, deuxième des finalités de l'A.L.F. (et des autres atlas), est à peine entamée⁵, et je partage sur ce point l'opinion de Labov⁶.

Les sociétés rurales sont certes en voie d'extinction. Mais d'une part les anciens dialectes conservent encore un espace de communication appréciable ; d'autre part le passage du rural à l'urbain n'est pas une substitution pure et simple, mais plutôt une recombinaison qui implique le réemploi partiel, dans un autre contexte, de bien des traits linguistiques hérités des anciens dialectes. Ce qui fait que le passé se prolonge à côté et dans une moindre mesure, à l'intérieur du présent.

Peut-on reprocher au géolinguiste de choisir le locuteur qui est, de son point de vue propre, le meilleur, c'est-à-dire la source d'information accessible la plus éloignée du pôle de la normalisation, celle qui offre la plus grande variété possible ?

Même s'il est certain que des intérêts politiques et sociaux ont dans le passé favorisé le développement de la géolinguistique⁷, il serait inexact de considérer cette relation comme univoque. Dans une certaine mesure, la conscription⁸ et l'obligation scolaire⁹, l'amélioration des réseaux de communication¹⁰ ont créé des conditions matérielles dont la géolinguistique a profité dès qu'elle a pu le faire, mais cela ne signifie pas qu'elle ait jamais dû subordonner son existence aux projets d'un quelconque pouvoir.

⁵ "... détailler les aires lexicologiques, phonétiques, morphologiques et syntaxiques, au point que le linguiste vienne avec confiance interroger leurs contours et le procès-verbal des conditions où ces aires meurent ou naissent, se dilatent ou se contractent..." A.L.F., Notice servant à l'intelligence des cartes, Paris, 1902, p. 3.

⁶ "Dans la seconde moitié du XIXème siècle, les diachronistes se montraient ouverts aux apports de la dialectologie... Mais, au cours de ce siècle, la dialectologie en tant que discipline paraît avoir perdu tout contact avec la linguistique théorique, et, désormais, les tenants de la géographie linguistique se contentent le plus souvent de recueillir leurs matériaux et de les publier", William Labov, *Sociolinguistique*, 1976, p. 362.

⁷ "Nous devons proclamer bien haut - dit Gilliéron - que sans lui (Gaston Paris) l'Atlas n'existerait pas. C'est lui qui a plaidé notre cause auprès du Gouvernement. Dans quels termes ? Nous ne le savons. Mais, au Ministère, on nous a accordé, sans la moindre hésitation, tout ce que nous avons demandé", (Cité par S. Pop : *La Dialectologie*, vol. 1, p. 116).

⁸ Pierre Le Roux, auteur de *l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, a utilisé comme Informateurs de nombreux soldats bretonnants cantonnés à Rennes.

⁹ Les instituteurs ont souvent été d'honnêtes et efficaces collecteurs d'informations dialectologiques.

¹⁰ Edmond Edmont se déplaçait en train à travers la France.

universitaire. L'abandon ou l'achèvement de tels projets politiques implique donc pas *ipso facto* sa disparition.

Les géolinguistes n'ont jamais prétendu présenter à travers leurs atlas des images exhaustives de parlars. Bien au contraire, tous ou presque soulignent dans leurs introductions les limites du corpus recueilli et la nécessité de poursuivre ultérieurement les enquêtes¹¹, présentant avec modestie leurs travaux comme un premier pas.

Ils n'ont pas plus prétendu à l'objectivité absolue. Simplement à une cohérence aussi grande que possible des données. Il semble improbable qu'une remise en cause radicale des méthodes de travail de la géolinguistique puisse aujourd'hui obtenir des résultats meilleurs ou très différents.

Enfin, toutes ces critiques ne sont - partiellement - recevables que si l'on ne considère la géolinguistique que comme épigone du positivisme scientifique. Les faits ne parlent pas spontanément. Il faut les replacer dans leur contexte historique et social. C'est tout le problème de l'interprétation des données dialectologiques.

Quel avenir aujourd'hui pour la géolinguistique ?

Les entrées réunies pour la publication des volumes informatisés permettront de réaliser automatiquement des cartes à symboles et de tracer des isoglosses qui ne sont pas, je le concède, des interprétations, mais des moyens de présentation commodes des faits. Ces procédés - parmi d'autres - permettront le développement des travaux interprétatifs sur la base des atlas existants. La dialectométrie, au développement de laquelle travaillent en particulier des chercheurs réunis autour de Fossat, mais aussi d'autres groupes en France et à l'étranger, ouvre des perspectives intéressantes.

Les substrats dialectaux sont aujourd'hui encore identifiables. La survie de telles marques est-elle seulement une dernière persistance affaiblie des anciennes particularités linguistiques provinciales ? Est-elle

¹¹ Notre *Atlas* "... n'est donc qu'une modeste ébauche et nous sommes les premiers à reconnaître que l'approximation à laquelle nous avons été condamnés par les circonstances doit impliquer bien des omissions de faits importants, bien des défectuosités dans le tracé que constituent les aires", Gilliéron, Introduction à l'A.L.F., p. 3.

un phénomène purement idéologique indiquant l'opposition consciemment rétrograde de quelques-uns à la disparition des "racines" locales ? Est-elle l'indice d'une incapacité congénitale des grands Etats à assumer jusqu'à son terme la construction d'une norme linguistique totalisante ? Ces questions apparemment naïves pourraient justifier le maintien d'une méthode dialectologique au sein de la sociolinguistique des marques, du moins au niveau de la collecte et de la représentation des faits. La question théorique serait alors : "Une langue sans dialectes est-elle concevable ?". Les sociolinguistes se penchent sur le problème - voir la réflexion menée sur la polynésie - mais ne semblent pas fournir de réponses sur ce point précis ; la dialectologie elle-même recueille des "français régionaux" et réfléchit à la "conscience linguistique" : ici encore, une recherche pluridisciplinaire doit se développer.

Il semble également intéressant d'étudier scientifiquement la façon dont certains traits se diffusent dans la population - par exemple la palatalisation des consonnes vélaires. Ainsi se dessinent les contours d'une géo-socio-linguistique sociale au sein de laquelle il s'agit de démêler le social du spatial : géolinguistique et sociolinguistique ne sont pas en situation d'opposition, mais bien de complémentarité, voire d'imbrication.

La variété, qui saute aux yeux à l'examen d'une carte d'atlas, concerne des parlers dits populaires ou dialectaux, dont la caractéristique principale est d'être en décalage diachronique par rapport à la langue des institutions. Avec Yves Le Berre, nous les nommons **badumes**, du breton parlé *ba du-mañ*, lit. "chez moi" : "chez moi on dit...".

Sur un autre plan, à divers moments de l'histoire se sont créées, par exemple en basse Bretagne au sein de l'Eglise, des structures linguistiques stables, que nous nommons **standards**. Vecteurs de diffusion du savoir, ces standards déterminent par leur existence même des transformations systématiques dans les badumes, avec lesquels ils forment des couples dialectiques. Ce qu'on appelle la littérature dialectale est en réalité la littérature des standards ; les badumes, par définition, ne s'écrivent pas. La limite d'évolution de ce schéma est atteinte lorsqu'une seule institution fédère et englobe l'ensemble des institutions préexistantes dans le cadre d'un Etat national unifié, centralisé, laïque. A son image, tous les appareils de l'Etat peuvent alors promouvoir une langue unifiée, centralisée et

laïque¹², axiologiquement prédéfinie comme "bonne, riche, antique, précise, créative, etc.". C'est à ce type de langue que nous proposons de réserver le nom de **norme**, système linguistique dans lequel le lexique et la grammaire sont formalisés dans des règles applicables à l'ensemble des usagers d'une langue donnée, quelle que soit la distance entre leurs *badumes*. Elle est constituée sur la base d'anciens *standards*, par proscription/préscription, et s'enrichit également de réalités et de formes nouvelles, tendant à constituer un système susceptible de couvrir la totalité de la vie sociale définie par l'Etat, et en même temps d'empêcher toute excursion hors des normes prescrites (grossièreté, archaïsmes, libre créativité). Il faudrait donc mettre l'accent sur les rôles respectifs de la géographie et de l'histoire économique, politique et sociale ; revenir sur le terrain quand c'est encore possible pour éclairer les points que les données disponibles laissent dans l'ombre ; mettre en chantier des travaux de géolinguistique tenant compte de la diversité des situations liées à l'évolution dans la pratique des badumes, des standards et des normes : ici encore, il nous semble que les méthodes de la géolinguistique peuvent jouer un rôle irremplaçable¹³ ; prendre en compte pour ces études les productions scripturales (textes dialectaux, littérature, lexiques, etc.) en leur appliquant les méthodes de la géographie linguistique. Une réflexion sur ce projet est d'ailleurs déjà entamée au sein du GDR.

L'échelon régional prend dans le cadre de la construction européenne une importance institutionnelle qu'il n'avait pas eue depuis les siècles de la féodalité. Ces régions ont besoin d'une légitimité. La géolinguistique concourt pour sa part à la leur donner, comme le montrent les nombreux atlas régionaux ou multirégionaux aujourd'hui en cours de réalisation (Corse, Pays basque, Piémont occidental, Galice, etc.). La recherche scientifique rencontre une fois encore un intérêt de pouvoir.

L'informatisation, induisant par la force des choses un retour vers la centralisation des données, ouvre la voie à une réflexion sur la comparabilité des divers atlas et leur interprétation qui doit rassembler leurs auteurs, hommes de terrain, mais aussi les utilisateurs effectifs ou potentiels de leurs travaux. Divers chantiers rassemblent des données internationales en vue de l'interprétation, soit, comme l'*Atlas Linguarum*

¹² Par *laïque*, nous voulons dire que la question des origines de la langue disparaît derrière celle de la fonctionnalité.

¹³ Il serait intéressant de débattre avec P. Trudgill à propos de ses propositions parues dans *Linguistic Change in Dialect Geography, Language in Society* 3, 2, 1974, p. 215-245.

Europae, sur le modèle de la comparaison entre langues d'origines diverses (cartes de motivation), soit, comme l'*Atlas Linguistique Roman*, sur le modèle de la comparaison entre langues génétiquement apparentées. Il faudrait que les données dont nous disposons aboutissent à un *Nouvel Atlas Linguistique de la France*, étendu aux zones alloglottes afin de couvrir l'ensemble du territoire, comme le fait pour sa part l'*Atlas des Côtes de France* dont les matériaux sont déjà rassemblés. En ces années de construction européenne, n'est-il pas scientifiquement concevable d'observer les courants qui ont circulé et circulent au sein de la République ?

Je suis convaincu que, si les problèmes sont bien posés, des solutions techniques seront toujours possibles, et qu'en tous les cas seul un débat entre utilisateurs et informaticiens permettra d'avancer.

Nous sommes ici dans une problématique qui dépasse de loin la France, comme en témoigne le débat qui se déroule actuellement dans les *Quaderni di Semantica* sur le problème *Où va la dialectologie ?*¹⁴

GDR 9 du CNRS
Université de Brest

¹⁴ Ce texte reprend certains passages d'une contribution à ce débat.

OU EN EST LA LINGUISTIQUE HISTORIQUE EN FRANCE EN 1991 ?

Christiane MARCHELLO-NIZIA

La grande tradition européenne, et spécifiquement française, en linguistique historique, est depuis deux ou trois décennies en régression presque complète - si l'on excepte quelques grands ouvrages qui se sont écrits dans la mouvance du guillaumisme. Mais les Meillet, les Cohen, n'ont pas eu véritablement de descendance.

Cette évolution est certainement, pour une part, liée au déclin - en France tout particulièrement - du romanisme : dans quelle université française, ou même dans quelle institution savante enseigne-t-on encore par exemple une linguistique comparée des langues romanes, ou une linguistique historique de telle ou telle langue romane ?

L'un des résultats de cette situation est que les rares linguistes actuels à se réclamer de la "linguistique historique", ou plus spécialement de la diachronie, sont, et se considèrent comme des "mutants" : presque tous sont venus à l'histoire au travers de l'étude synchronique d'états anciens de la langue, en un second temps. Et dans l'université française, y a-t-il, et

combien, d'emplois qui ont été profilés soit "Linguistique historique", soit "Histoire de la langue" ?

Et pourtant, il se trouve actuellement plusieurs facteurs que l'on pourrait interpréter comme les prémisses d'une renaissance de cette discipline.

En premier lieu, il apparaît que nombre de collègues se sentent non seulement concernés ou intéressés, mais partie prenante dans l'enseignement de cette discipline : 20% d'entre eux, si l'on en croit les chiffres tirés par Françoise Madray du sondage effectué récemment parmi les linguistes Français.

En second lieu, à l'étranger, on observe depuis près d'une décennie, non seulement une continuité, mais une renaissance des études en linguistique historique, dans la triple mouvance de la sociolinguistique labovienne, de la grammaire générative "Gouvernement et liage", et des études typologiques. C'est avec ces collègues étrangers qu'une collaboration est désormais entamée.

En troisième lieu, en France, et tout récemment, depuis deux ou trois ans, il s'est créé dans les cursus de lettres ou de linguistique des enseignements de DEUG ou de Licence consacrés à l'"Histoire de la langue française" ; on n'en est pas encore à parler de "linguistique historique" en soi, mais cela pourrait bien venir désormais..

Enfin, de jeunes doctorants choisissent désormais plus fréquemment des sujets de recherche dans ce domaine.

Dans un domaine qui est de première importance tant du point de vue théorique qu'épistémologique, on a l'impression de voir là un chantier qui renaît.

ENS Fontenay - Saint-Cloud

QUELQUES INDICATIONS SUR LES TENDANCES ACTUELLES DE LA RECHERCHE EN LINGUISTIQUE FRANÇAISE¹

Françoise MADRAY-LESIGNE

Je voudrais tout d'abord remercier la Délégation à la Langue française de nous avoir donné la primeur de quelques observations issues de l'enquête qu'elle nous a demandé d'effectuer. Avant d'entrer dans le détail de ces observations, il est indispensable de souligner le caractère fragmentaire des remarques qui vont suivre. Elles ne peuvent avoir qu'une valeur d'indice, et devront être confirmées par le dépouillement exhaustif des données abondantes et complexes fournies par les 300 questionnaires individuels qui nous ont été renvoyés. 300 réponses représentent un taux élevé de participation, si l'on tient compte du fait que le questionnaire s'adressait seulement aux chercheurs travaillant sur le français dans le cadre de l'hexagone. Ce chiffre est, en tout cas, suffisamment représentatif pour que l'on puisse déterminer des tendances et de grandes orientations. Le dépouillement quantitatif strict qui est en cours permettra de les dégager avec précision.

¹ Enquête de l'ASL sur le français. Le questionnaire a été publié dans *Buscila* n° 29.

Mon intention d'aujourd'hui est beaucoup plus modeste. Pour avoir quelques informations sur ces tendances, j'ai constitué, de façon aléatoire, un échantillon de cent questionnaires et j'ai croisé les réponses à 3 des questions posées, afin d'observer comment les chercheurs qui travaillent actuellement sur le français se définissent, à deux points de vue : domaines de recherche ; concepts dans lesquels ils se reconnaissent. Les questions retenues sont les questions 17, 27 et 28. La question 17 est une question fermée sur les domaines de recherche : on pouvait sélectionner un ou plusieurs des 16 domaines proposés. Les questions 27 et 28 sont des questions ouvertes : la première portait sur les théories de référence des chercheurs, la seconde invitait à citer les concepts-clé de leur travaux.

Dans le classement de fréquence des termes retenus la description du français contemporain arrive largement en tête, puisque 48 réponses sur cent l'ont retenu. Mais il est suivi d'assez près, première surprise, par la didactique (35 occurrences) et la sociolinguistique (33 occurrences). Les deux termes sont souvent conjoints dans les réponses, et cette importance du facteur social trouve un écho, au niveau des concepts proposés dans la question 28, avec 10 occurrences de termes comportant l'élément "socio" : sociopédagogie, socioterminologie, linguistique sociale etc). Viennent ensuite la sémiotique des textes et de la communication (22 occurrences), l'histoire de la langue et de la linguistique française (23 occurrences, 20 pour l'histoire de la langue, 3 pour l'histoire de la linguistique), la lexicographie (21 occurrences), la lexicologie (15 occurrences), la politique de la langue (18 occurrences), la francophonie (17 occurrences), linguistique et informatique (16 occurrences), souvent rapprochée de philosophie du langage et logique (11 occurrences), la psycholinguistique (15 occurrences) de laquelle on peut rapprocher la pathologie du langage (9 occurrences). Les autres domaines de recherche proposés au choix n'atteignent pas 10 occurrences. Comme on peut le constater, didactique et sociolinguistique se détachent très nettement du reste des options proposées tandis qu'un second paquet place à un niveau sensiblement égal sémiotique des textes et de la communication, lexicographie et histoire de la langue.

En ce qui concerne les concepts et les théories de référence, nouveau sujet d'étonnement. Trois faits semblent notables. D'abord, l'extrême dispersion théorique : fort peu de courants ou de concepts émergent d'un

éparpillement où la plupart des termes retenus par les enquêtés apparaissent une ou deux fois seulement dans l'index de fréquence.

Second fait, en ce qui concerne les courants, on peut constater une régression sensible de la GTT (7 occurrences), et du distributionnalisme (6 occurrences) contre 13 au fonctionnalisme et 9 à la pragmatique. De très nombreux auteurs sont cités comme référence, mais à ce niveau, la dispersion est maximale : la plupart d'entre eux n'apparaissent qu'une ou deux fois. C'est le cas de Chomsky (une occurrence). Seul Benvéniste dépasse la barre des 5% avec 6 occurrences, Ducrot la frôle avec 4 occurrences, partageant ce score avec Saussure et Todorov. Rien d'autre...

Quant aux concepts, seul émerge très fortement celui d'*énonciation* (27 occurrences), suivi de *discours* (20 occurrences) et de *syntagme/syntaxe* (17 occurrences).

L'écart se creuse ensuite et l'on trouve un second groupe qui avoisine les 10%. il comprend :

structure : 12 occurrences,
écrit/écriture : 12 occurrences,
apprentissage : 11 occurrences,
acquisition : 11 occurrences,
oral : 10 occurrences,
interaction : 10 occurrences,
grammaire : 9 occurrences,
compréhension : 8 occurrences.

Un dernier paquet avoisine les 5% : il comprend : *cognition*, *communication*, *dialogue*, *dialogisme*, *lexical*, *lexique*, *modalités*, *norme(s)*, *représentation*, *sujet*, *subjectif*, *typologie*, *variation*.

Il serait plus qu'hasardeux de tirer des conclusions de ces quelques informations qui suggèrent surtout des questions. Une chose, du moins, semble sûre. L'époque des certitudes linguistiques et des références obligées n'est plus à l'honneur.

HETEROCLITE OU HETEROGENE

Quelques réflexions sur la science du langage ou
sur les sciences du langage en cette fin de siècle

RAPPORT : Anne-Marie HOUDEBINE

"La plasticité caractérise le vivant"
B. Cyrulnik, *De la parole comme d'une molécule*,
Paris, ESHEL, 1991, 141 p. (p.123)

ETAT DES LIEUX (ou paysage linguistique)

Paysages d'aujourd'hui, de ce jour où toute la diversité des sciences du langage, de la linguistique même, n'est pas représentée.

Je traverserai donc rapidement ce paysage à travers les contributions reçues, cela sans oublier les préoccupations qui sont les miennes d'autant que j'ai présenté aussi une contribution "La dilution de l'objet" que je reprendrai ici en filigrane, du point de vue de la mémoire et plus techniquement un peu plus loin¹.

Quelques dates ou noms pourraient être donnés comme autant de jalons permettant de repérer ce qui rassemble ou disperse les linguistes ou scientifiques du langage actuellement. Vous remarquerez que la dérivation, sentie comme peu élégante (toujours nos imaginaires linguistiques !) fait que nous préférons nombre d'autres termes à celui-ci. D'où les noms de linguiste - encore dominant je crois, ou de sociolinguiste ou psycholinguiste - mais également

¹ Cf. p. 63.

de grammairien, dialectologue, sémanticien, conversationnaliste, sémiologue, cognitiviste, etc. Mes excuses aux oubliés !

Quelques dates donc²

- par exemple celle de 1866, que rappelle Ibrahim³, date de la décision de la Société Linguistique de Paris de ne pas accepter - pour se fonder comme société savante - de communications concernant les problèmes de philosophie ou la question (mythique) de l'origine du langage.

- celle de 1857, la naissance de Saussure pour rappeler qu'il fut ce jeune homme téméraire écrivant à la SLP à 17 ans afin de présenter ses réflexions sur les voyelles de l'indo-européen ; novateur et téméraire : à 21 ans (1878) il s'élève contre l'usage du terme indo-germanique dans la reconstruction linguistique⁴.

Les linguistes d'alors désignaient leur domaine comme la science du langage en la faisant linguistique, historique et comparative, et par là de plus en plus générale. A cela contribua particulièrement, essentiellement, le geste saussurien de séparation de La Langue des faits de Langage, domaine hétéroclite ; puis de La Langue et de La Parole, annonçant deux linguistiques comme l'on sait : celle de la Langue, que Saussure déclarait urgente en ce début du siècle et celle, à venir, une linguistique de la parole (cf. plus tard du discours avec Benveniste par exemple) ; domaines, notions qui se recoupent en partie avec ceux énoncés également dans le Cours de Linguistique Générale tels que linguistique interne et linguistique externe, mais en partie seulement ; d'où de toute évidence la nécessité de définir le point de vue pour toute constitution d'Objet ou de domaine comme le note le Cours.

On sait les controverses auxquelles ont donné lieu les aphorismes (ou axiomes ?) du CLG. Véritable rupture épistémologique très vite remise en cause, retravaillée et discutée pour son abstraction, son irréalisme, cela malgré son opérativité ; car c'est de ce geste et des caractères définitoires qu'il accorde à La langue - en particulier l'oralité primordiale et fondatrice du concept, ainsi que l'aspect social (vs individuel pour la parole) - que l'humanité se trouve d'un coup dotée d'environ 5000 langues. Ce qui change le regard sur le paysage non ? Comme après l'oeuvre d'un peintre novateur. S'en souvenir peut être utile. Sont-ils si nombreux ceux qui changent nos regards, nos visions, autrement dit les créateurs ?

Pourtant certains ignorent encore que ces parlars sont des langues, que leur caractère oral n'empêche pas de leur reconnaître une grammaire, comme d'accepter les innovations voire transformations orthographiques des langues dites de grande civilisation⁵.

Devant tant de méconnaissance, d'ignorance assurée nous pourrions - nous nous ne le devons je crois - nous interroger. Qu'avons-nous donc fait dans ce siècle, nous linguistes ? Qu'avons-nous transmis, nous enseignants et/ou chercheurs, dans nos paroles, nos articles, nos cours ?

² Pour plus de détails sur celles que j'aimerais là citer je renvoie à "la dilution de l'objet".

³ Voir ci-dessous p. 62.

⁴ Voir "La dilution de l'objet" et cette citation de Mounin que je fais mienne, parue dans Saussure, Seghers, 1968, relevant la pertinence de situer Saussure "dans un panorama de grands philosophes. S'il s'agit en effet de situer ceux dont la pensée (...) a marqué l'histoire de l'esprit, on doit y faire figurer en bonne place un homme qui a tardivement infléchi et sans doute enrichi la démarche de penseurs comme Merleau-Ponty, Levi-Strauss, Henri Lefebvre, Barthes, Lacan, Michel Foucault, et, à travers eux, toutes les sciences humaines d'aujourd'hui" (p. 9).

⁵ Je songe ici à l'innovation terminologique à laquelle j'ai travaillé, celle de la féminisation des noms de métiers (Cf. "La dilution...", art. cité note 3), ou à la réformette de notre orthographe qui en a fait crié plus d'un. Sur l'analyse de l'écrit de façon systémique, structurale, voir ici même la contribution de Gruaz, p. 58.

Qu'avons-nous fait en reprenant sans savoir, ou en le sachant, l'ancienne nomination de sciences du langage, délestant l'Université de la licence et maîtrise de Linguistique ?⁶ Ceci pour recouvrer le champ que d'aucuns trouvaient trop enclos du fait de l'accent mis sur le système doublement articulé (d'où la priorité aux niveaux d'analyse phonologique et syntaxique) ou sur la structure, fût-elle et superficielle et profonde (d'où la grammaire, les classes, la distribution (Bloomfield, Fries, Harris par exemple)) ou encore les transformations, les règles (Chomsky). Cela avec une recherche de scientificité - de formalisme scientiste ? - se manifestant avec de plus en plus d'arrogance.

Exigence de scientificité "normale" en science, même dite humaine (soit vs exacte, inexacte ?) qu'on retrouvera dans certaines contributions ; et en même temps ouverture de l'enclos.

Ces tendances s'affrontent ou se côtoient nonchalamment. S'affrontent quand il s'agit de recruter des collègues ou des disciples ; se côtoient, se frôlent, voire se frottent dans les colloques ou congrès pour le plus grand bien des discussions scientifiques, dit-on. Et il vrai qu'il vaut mieux discuter, controverser que s'ignorer ou se massacrer.

Cette exigence de scientificité est évidente chez les structuralistes praguois ou fonctionnalistes formalisant la phonologie. Elle est également repérable dans la glossématique de Hjelmslev. En linguistique fonctionnelle toutefois, le parti pris de réalisme de Martinet permet d'éviter certaines outrances mathématisantes qui si elles paraissent esthétiques à certains, écartent la plupart des lecteurs ; cette recherche de scientificité "dure" est particulièrement visible dans les formulations transformationnalistes, mais elle se repère également en sémantique structurale (greimassienne) ou en sémiotique (peircienne par exemple⁷). Aussi domine-t-elle toujours le paysage actuel, qu'il s'agisse des courants post-généralistes, ou cognitivistes voire connexionnistes qui se veulent tout aussi rénovateurs et incontournables que la GGT dans les années 60-70⁸.

Il conviendrait cependant de se demander d'une part, si la recherche de rigueur nécessaire voire de formalisations exigibles du point de vue de la scientificité, passe obligatoirement par l'utilisation de métalangages logiques ou mathématiques⁹ ; et d'autre part si cette exigence est revendiquée dans les différents sous-domaines des sciences du langage. En va-t-il ainsi par exemple pour les descriptions pragmatiques et les analyses de discours ou certaines études psychosocio-linguistiques concernant l'interaction dialogique ou conversationnelle, ou encore certaines recherches socio-linguistiques ou sémiologiques ?

Avec la sémantique ou les analyses de l'énonciation, du discours, le sens, et le sujet qui ont, semble-t-il, fait retour vers les années 60-65, insistent de nouveau (par exemple dans l'étude pragmatique des interactions). Encore qu'il conviendrait de s'interroger sur cette notion de sujet (y compris celui de l'énonciation : tient-il compte réellement de ce que d'autres, héritiers des réflexions et surgissements issus de la même époque que celle de Saussure, entendent par sujet parlant, sujet de l'inconscient car à l'évidence c'est Freud et la psychanalyse que j'évoquais)¹⁰.

Et quelle est l'exigence scientifique, linguistique, langagière de ces domaines nouveaux ? Quelles questions nous posent-ils, posent-ils au nôtre, à nos démarches, à nos méthodes ?

Autant voire plus de formalisme ? Ou moindre scientificité ou encore autre, propre aux tensions scientifiques contemporaines (cf. théorie du chaos ou logique hologique, etc.) ?

En effet le temps n'est-il pas venu d'autres modalités scientifiques, celles des Sciences de l'Imprecis¹¹ traitant d'une autre façon leur objet, en maintenant quelque chose de sa complexité, de son hétérogénéité plus qu'en l'homogénéisant de façon réductrice. Et, du côté du chercheur cette

⁶ Cf. la création de l'ASL en face de l'ALES, pour entre autres raisons, étendre le recrutement associatif à d'autres chercheurs du langage.

⁷ Cf. Contribution de l'équipe de Perpignan, p. 61.

⁸ Cf. contribution d'Anne Decrosette, p. 60.

⁹ Mêmes questions chez C. Morinet, Ibrahim.

¹⁰ Question reprise en p. 63.

¹¹ Cf. remarques de C. Morinet et Ibrahim, et note 16 dans "La dilution de l'objet".

fois, prenant en compte le savoir livré par Freud, celui de l'insu (unbewusst), qui nous informe du fait que l'objet apparemment externe est en grande partie le nôtre uniquement, interne donc, et que c'est à s'attaquer à cet interne justement que naissent les nouveaux domaines, quand l'objet de l'autre ne nous suffit plus, ne nous satisfait plus, et qu'alors le désir du chercheur intervient pour le faire devenir créateur ; les déterminations historiques, idéologiques contribuant également à ces refontes d'objet de connaissance. Possibilités ouvertes.

Mais revenons à l'émergence de la linguistique.

1890. La Science du langage est déjà une science importante, fondamentale dit Max Müller. Benveniste la déclarera "science pilote pour les sciences humaines" dans les années 60¹² et effectivement elle jouera ce rôle. Qu'on se souvienne de l'influence de la phonologie sur l'anthropologie de Lévi-Strauss, de Barthes, écrivant *Les Éléments de Sémiologie* (reprenant en hommage le titre du livre de Martinet, véritable best-seller de linguistique dans les années 1960-80 *Les Éléments de Linguistique Générale*¹³ et considérant ce domaine (la sémiologie) comme une des branches de la linguistique.

1891. Le travail de Meringer (que j'exploite dans "La dilution de l'objet") met au jour une notion déjà repérée (l'organisme ou mécanisme de langage) mais il l'utilise d'une façon qui permet d'y lire une méthode, synchronique et déjà structurale, même s'il ne la formule pas en ces termes. Il pratique en effet des relevés (synchroniques) de paroles quotidiennes d'où il constate que se dégagent des lois, moins dites psychiques que dues à "l'organisme de parole" autrement dit, structurelles ou, selon Saussure, systémiques, linguistiques.

Dans le même temps, 1891, Freud propose la notion d'appareil de langage, première appellation de l'appareil psychique (l'unbewusst ou insu, connu sous le terme d'inconscient). Cela dans l'ouvrage sur *les aphasies* où importance est donnée non aux localisations cérébrales mais à la structure langagière ; le fonctionnement de celle-ci comme instance langagière et psychique bientôt précisé dans la *Traumdeutung* (par les opérations du rêve : condensation et déplacement, que l'on peut rapprocher des deux axes saussuriens *associatif* et *syntagmatique* ou des deux axes linguistiques, *paradigmatiques* et *syntagmatiques* ; comme le firent Jakobson et Lacan à l'aide des notions telles que *métaphore* et *métonymie* posées par le premier comme équivalentes de *similarité* et *contiguïté*).

Appareil de langage, appareil psychique, inconscient.

Ni Meringer, ni Saussure, malgré les anagrammes, n'aboutiront là. Cependant avec la recherche des règles du mécanisme linguistique, la notion de *système*, etc. On entend dans leurs travaux la nécessité historique et scientifique à l'oeuvre : celle qui produit d'une part la mise au jour de La Langue avec l'exclusion de la parole et du sujet individuel et d'autre part la découverte de la singularité même de l'individu : le *Sujet de l'inconscient*. Contemporanéité historique. Leg du XIX^{ème} siècle ou du XX^{ème} car c'est à l'aube de celui-ci que cela se produit. Création qui interroge quiconque aujourd'hui s'intéresse aux langues, à La langue et au phénomène langage comme l'a montré Lacan dans "Radiophonie"¹⁴ en montrant l'anticipation de Saussure par Freud ; ceci en déclarant "Le langage condition de l'inconscient" et ce dernier, ou précisément le fait de n'en vouloir rien savoir, "condition de la linguistique". Bien qu'il n'y ait ici aucune contribution qui articule cette question des rapports de la linguistique et de la psychanalyse, hors les allusions que je fais ici et une brève mention dans la contribution de C. Morinet, il faut noter que des tentatives existent historiques, épistémiques ou plus descriptives¹⁵.

¹² Dans *Problèmes de Linguistique Générale*, Paris, Gallimard, 1964.

¹³ Ouvrage traduit dans plus de 70 langues, paru chez A. Colin. On consultera l'édition de 1980, revue et augmentée.

¹⁴ Emission de France Culture nov.-juin 1970, repris en partie dans *Scilicet*.

¹⁵ Cf. Travaux de Michel ARRIVE, en particulier *Linguistique et psychanalyse*, Paris, 1986 et récemment, la thèse de doctorat, soutenue par Marianne Giromini, à Paris V, *Langage et*

D'autres dates encore pourraient être citées : 1928-1930, La Haye, le phonème, 1933 *Langage*, etc. (cf. note 2) et d'autres encore, données dans certains articles ; chacun organisant son paysage scientifique, comme son passé biographique, au gré des besoins de la constitution de son objet. Ibrahim, par exemple, insiste sur celle de 1975, soit la rencontre de Roykaumont entre Plagel et Chomsky où s'énoncent de nouveau des enjeux des questions concernant les rapports langue/langage/pensée, ou encore langue/langage/réalité etc. qui relèvent également de la réflexion philosophique (métaphysique) et qui sont loin d'être éucidés s'ils le sont jamais.

C'est à eux que s'attaquent particulièrement les sciences cognitives dont parle Anne Decrosse en soulignant l'actualité des questions que pose ce domaine émergent - avec autant d'autoritarisme aujourd'hui que la GGT dans les années 70 - depuis la biologie, les neurosciences, la psychologie et peut être la linguistique. Outre ce qui relève des relations entre science et technique ; par exemple entre l'informatique et la science du langage comme il est déployé dans la contribution de B. Habert et F.-X. Testard-Vaillant¹⁶. Bref une pluralité d'approche relevant de la ou des sciences/s du langage, sinon de la linguistique, comme l'indiquent la majorité des papiers reçus. Je vais y revenir.

Ces brefs et insuffisants jalons, constitués par des dates, pourraient l'être par des noms propres, on vient de le voir ; à la façon dont s'égrènent certaines nominations pour baliser ici ou là des cours dits de Sciences du Langage : Cours de Linguistique Générale ou de Grammaire Générative ou de Sémantique générale ou de Sémiotique française ou littéraire, d'Analyses Textuelles ou encore de Sémio-linguistique, d'Analyses de l'Enonciation, d'Analyses de Discours, ou même de Communication quand ce n'est pas de Sociolinguistique ou de Dialectologie ou de Pragmatique¹⁷. Etc. Comme on le voit, le champ est vaste et un tant soit peu hétéroclite.

Ce dont témoignent la diversité des contributions proposées.

DES CONTRIBUTIONS : DIVERSITE DES APPROCHES : LANGAGE/LANGUE. QUEL OBJET POUR QUEL CHAMP ?

Huit papiers reçus ; neuf avec le mien ; difficiles à homogénéiser ; même pour simplement en rendre compte. Leur ordre de présentation pour vous en témoigner m'a déjà posé des difficultés. Un premier ordonnancement pourrait être donné : du descriptif d'un niveau (point A d'un axe descriptif fictif) à une ampleur de vue plus épistémologique (point Z de cet axe) retenant les enjeux actuels pour notre champ : linguistique en extension, interdisciplinarité, changement d'objet.

A l'une des extrémités de cet axe descriptif (la A) je pourrais donc situer la contribution de J. Wittwer ("La fin des principales. De la non cohérence de la notion de principale en analyse relationnelle"), critiquant l'analyse grammaticale traditionnelle et présentant son propre modèle d'analyse relationnelle, psychosyntagmatique et des graphes précis rendant compte de ses descriptions et modélisations. A ce dernier terme on entend que situer cette contribution sur l'axe descriptif (en A) n'est pas strictement en rendre compte. Reste à lui poser, et à nous poser à travers elle, quelques questions. N'est-il pas paradoxal de recevoir d'un universitaire situé comme psychologue cette description et modélisation grammaticale avec pour première référence, la grammaire traditionnelle ? La syntaxe structurale ou la grammaire générative et j'en passe quelques autres, de Tesnière à Pottier ou Lamb (à cause des graphes me renvoyant à l'analyse stratificationnelle) n'ont-elles donc été d'aucune valeur ? Ou bien la tension didactique de J. Wittwer a-t-elle exigé cette création ?

Inconscient. Description et enjeu de la théorie lacanienne pour la linguistique structurale (1991, non publiée).

¹⁶ Ci-dessous p. 59.

¹⁷ Les majuscules s'imposent puisqu'il pourrait s'agir d'intitulés de cours.

Sur cette partie de l'axe établi, je situerai également la contribution de C. Gruaz ("Quelques aspects épistémologiques d'une linguistique de l'écrit. Cas de la grammaire homologique") pour remarquer qu'au niveau de l'Objet travaillé il s'agit également de l'écrit et de la grammaire ; la légitimité scientifique de cet Objet étant posée dans le texte de Gruaz sans toutefois - à ce qu'il m'apparaît - que soient différenciés *écriture* (au sens où Derrida a travaillé ce concept dans *La grammatologie*) et *écrit*¹⁸. A l'insuffisance de la lettre comme unité de cet écrit sont substituées différentes catégorisations, telles le graphe, le morphe, le lexème. Une remarque en passant et une question. En quoi les deux dernières sont-elles spécifiques de cette théorisation ? Gruaz rappelle également les positions autonomistes ou phonétistes des différentes "écoles traitant des systèmes graphiques" et aborde par là des questions de méthodologie : analyse en strates et rappel du modèle hjelmslevien (substance/forme) avec ce qu'il implique d'immanence, de non-immédiateté ou de construction des unités ; celles-ci relevant, comme à l'oral, d'un continuum à discontinuïser. D'où la formalisation nécessaire et les exigences de scientificité inhérente à cette modélisation. Où se repèrent des réflexions épistémologiques et non plus descriptives concernant la stabilisation du modèle, son caractère faisable et prédictif qui auraient pu m'inciter à situer cette communication sur un autre point de l'axe éphémère et fictif que je me donne pour ce compte rendu.

A l'autre extrémité de cet axe (en Z donc), parce que dans la revendication d'une exigence tout autre, je situerai le papier de L. Danon-Boileau. Essentiellement parce qu'il signale que "les faits de langue ne l'intéressent pas en eux-mêmes" ; rien de descriptif là dedans au strict sens linguistique donc. Une autre théorisation est à l'oeuvre : la recherche de "la capacité de symbolisation". "Catégories de symbolisation" et "de représentation" étant à différencier comme "modus et dictum". Les concepts mobilisés sont aussi bien l'énonciation que la cognition, le terrain défini étant "l'étude de la dysphasie ... chez l'enfant". Autrement dit une clinique ou thérapeutique du langage, s'arrimant aux "productions textuelles", orales des enfants apprenant à parler et lire. L'objet du chercheur se situant à l'interface des neurosciences et de la linguistique - à ce qu'il me semble - puisque ce sont les atypies qu'il questionne ; à savoir "pourquoi tel enfant parvient dans telle condition à faire ou à dire ce dont les descriptions nosographiques le déclarent incapable ?" Un certain nombre de remarques et de questions précises sont alors présentées (stratégie de rééducation et agencement modulaire des facultés cognitives, linguistiques, saillance perceptive et son incidence dans la construction des représentations - à propos des saisies d'indices) qui invite la description linguistique à être précisée, telle celle sur la première deixis et l'objet absent (cf. relation de la deixis *in praesentia* et "am phantasma"). Ou sur la relation espace-temps (avant spatial et avant temporel) qui interroge également la sémantique cognitive voire la philosophie analytique. Domaines traversés également par cette recherche et expérience, plus proche alors de ce que je désignerai comme approches (sciences ?) du langage que de la linguistique ; d'où la position sur l'axe proposé (en Z) où domine alors le changement d'objet et où pourront également être classées les contributions d'A. Decosse, et d'une autre façon celles de C. Morinet et d'Ibrahim, plus strictement épistémologiques surtout la dernière s'interrogeant sur l'objet actuel des sciences du langage ; aussi l'ai-je lu avec grand intérêt puisque nos questions étaient proches ; ce qui n'est que truisme, l'identification participant essentiellement de la compréhension ou de la saisie d'indices en lecture, quelles que soient nos capacités cognitives. Je suppose que L. Danon-Boileau me suivra sur ce point.

La contribution non encore citée, celle de l'équipe de sémiotique de Perpignan ("Une linguistique informée par la sémiotique. Quelques indications sur le déplacement du statut du signe") se situerait plus en B par son titre qu'en Z, encore que ce pourrait être en Z en ce sens qu'y est déclarée la nécessité de "la diversité disciplinaire" - on retrouvera ce point de vue dans d'autres contributions - et souligné le fait que l'équipe "n'a pas spécifiquement vocation à conduire un projet de recherche situable dans le champ des sciences du langage". Y est également présentée une réflexion sur le *signe*, saussurien ou peircien et y sont reprises des méthodes inspirées de la linguistique appliquées à un objet autrement délimité.

¹⁸ Cf. "l'écrit (...) est celui de la communication écrite, de l'écriture".

Je situerai du même côté de l'axe fictif proposé, soit Z ou Y (!), le papier concernant l'informatique et la science du langage (de Habert et Testard-Vaillant), qui pose également des questions épistémologiques, concernant la "science fondamentale" ou la "science appliquée" (avec référence à J.-C. Milner), outre une réflexion sur les relations "privilegiées" (réf. à Chomsky) existant entre la linguistique et l'informatique, malgré leur apparente divergence depuis les années 60, avec une question posée aux langages de programmation et à la théorie linguistique : tous deux présentent une conception, représentation, modélisation de la langue ; quelles sont leurs points de contacts ? Ceux-ci existent-ils ? De quel ordre ?

Les auteurs présentent ensuite une discipline nouvelle, l'informatique linguistique, qui paraît s'autonomiser sans pouvoir être considérée comme une technique issue de la linguistique, ni une vérification de la théorie ; ceci en s'interrogeant sur ses potentialités d'apports à la science du langage, en particulier du fait du babélisme informatique existant, nécessité par l'exigence de produire des langages adaptés "à une classe de problèmes", autrement dit à une pertinence si l'entends bien. D'où leur remarque : "au sein d'un même langage, les dialectes sont le moyen d'expérimenter des solutions différentes à l'expression de certaines questions" ; remarque que j'aimerais glosier au plan humain, par la *nécessité de la différence des langues* ; cette diversité advenant comme autant de "visions du monde", "réponses" en quelque sorte à l'adaptation de l'humain au réel ; ceci, dans le fil même des auteurs, étant donné le titre de leur paragraphe "Vive babel !". Reste un certain nombre de questions concernant leur conception de "la vraie" machine¹⁹ langagière, et la recherche proposée aux linguistes de "langages adaptés" selon leurs besoins ; c'est-à-dire d'adopter comme outil de réflexion et de description non seulement une théorisation et des concepts ou opérateurs, tel le *système*, la *compétence*, la *commutation*, les *règles de réécriture*, etc. mais une connaissance des divers langages informatiques.

Faudrait-il donc devenir, dans l'avenir, informaticien pour être linguiste ? Ou resterions-nous des "artisans du langage" en face des "industriels de la langue" ? Bien sûr je radicalise le propos des auteurs pour faire apparaître la question de l'Objet, et par tant du domaine en constitution, en jouant avec un titre de paragraphe et une ambiguïté "industries de la langue et artisans du langage" ; ces derniers étant pour moi les sujets parlants et apparemment pour les auteurs, si j'ai bien compris, les linguistes dont la recherche est fort peu rémunérée au regard au coût, dispendieux diraient nos collègues québécois, des industries de la langue. Industries qui pèseront sur le champ de la linguistique pour en favoriser sa redéfinition ; avec le risque reconnaissent Habert et Testard-Vaillant, que le pas soit donné à l'applicatif et que par là se limite, je dirai, le champ *spéculatif* inhérent à toute science fondamentale, qu'il ne faut effectivement pas confondre avec "les technicités obtuses (...) ou les bavardages romanesques"²⁰, supposés devenir l'avenir de notre domaine.

Vraie remarque mais fausse prédiction, je crois. L'avenir n'est-il pas déjà là ? N'avons-nous pas connu quelque technicité obtuse depuis quelques 30 ans. Quand aux "bavardages romanesques" ; la formule me paraît à commenter, avec ce qu'elle comporte d'implicite évidemment. Il est des propos, taxés de *bavardage*²¹ non sans importance : s'il s'agit de femmes parlant de l'avenir de leurs enfants. J'aime autant cela qu'une obscure *discussion* sur les technicités d'une automobile, prise pour objet de désir quasi plus prégnant que celui de l'avenir d'une production humaine de chair (un enfant) ou de langage (un roman, une science). Et les romans ne portent-ils pas trace d'une des plus hautes élaborations dont sont capables les humains ? Il en existe de mauvais, romans et écrivains ? Certes, comme il existe de piètres questions et d'irascibles savants voire savantes (où vous entendez la connotation péjorative du féminin)²².

Reste une vraie question concernant l'état actuel de notre domaine, notre Objet, et son devenir, soit celle - éthique à mon sens - de notre responsabilité d'acteur et de transmetteur de ce champ.

¹⁹ Les guillemets sont des auteurs.

²⁰ J.-C. Milner cité par les auteurs.

²¹ On sait que quel que soit le contenu des propos en question, ce terme *bavardage* est essentiellement appliqué aux paroles des femmes ; *discussion* étant privilégié quant il s'agit des hommes. Verena Aebischer l'a bien montré (Cf. *Les femmes et le langage*) et d'autres également.

²² Comme l'avait courageusement signalée, étudiée, le linguiste-sémiologue, P. Guiraud.

chercheur aussi "organisé" que celui de Peirce. A ce titre j'aimerais rappeler, en cohérence je crois avec les remarques des auteurs, que l'objet du désir (insu) est en relation avec l'objet produit, de parole, ou de métalangage ; d'où l'interrogation à mener sur la place énonciative certes mais également sur le désir du sujet et son objet inatteignable puisque inconscient, hors les bribes, traces des objets partiels, repérables dans les discours. Mais quel sera le domaine (ou le champ) qui de cela se chargera ? Une sémiotique peircienne ? Ou une psycholinguistique²⁵ ? Ou encore une sémiologie psychanalytique ? Ou bien une analyse de l'énonciation prenant en compte une notion de *sujet* un peu moins moïque que jusqu'alors, et une intersubjectivité qui est autre chose qu'une interaction entre des individus et leurs intentions ? Quoiqu'il soit le chercheur, dans un tel cadre, ne pourra pas parler en tant que *on* ou *non-personne*, au nom de la *vérité scientifique*. Sa "position" sera à prendre en compte mais comment ? Outre les difficultés de cette mise en jeu du sujet de l'inconscient (qui ne peut être repéré comme une "entité positive", rappelons-le) cette dimension subjective pose un problème d'importance ; ne sort-on pas alors du champ scientifique pour s'aventurer du côté de celui de l'herméneutique ; or ces champs ne sont-ils pas réputés inconciliables ? Ou bien ?

La contribution d'Ibrahim est celle qui me paraît, je l'ai dit plus haut, s'être très exactement soumise à l'orientation proposée par cette demi-journée d'étude, à savoir une "réflexion épistémologique" concernant le champ actuel de la linguistique ou des sciences du langage, comme l'indiquent et le titre de ces journées et le sous-titre de cet après midi.

Il insiste également sur la notion d'*hétérogène* (cf. l'intitulé de son papier, "Vers une épistémologie de l'hétérogène") en relevant le renouvellement des théorisations et des "méthodes concrètes d'investigation (ainsi que des) perspectives de recherche". Un rapide regard historique lui permet de rappeler la réduction de l'objet d'étude, opéré de nouveau autour des années 60, et visant cette fois plus précisément la délimitation syntaxe/sémantique ; puis quelques années plus tard les "territoires respectifs (...) du linguistique et du logique, du phrasique et du discursif, voire du linguistique et du langagier" ; ceci assorti de délimitations - je dirai en espérant ne pas trahir l'auteur - de conditions métathéoriques favorisant deux espaces métalangagiers s'opposant : l'un favorable aux formalisations, l'autre "supposé" investi d'interprétations incontrôlables". Revoilà les "bavardages romanesques" !

Ibrahim rappelle alors comment la communauté des linguistes se "partage radicalement (à propos de) la nature même de l'organisation d'une langue" considérée par les uns comme "une combinatoire logique" ou "une configuration (...) algorythmique justiciable d'approches" empruntées aux sciences dures, ou une "construction due à l'articulation d'opérations (...) cognitive(s)". J'ai envie d'ajouter etc., pour noter que ne sont pas pour autant situés les chercheurs interactionnistes ou conversationnalistes ni même les sociolinguistes, et d'autres encore. Ibrahim relève aussi que pour la plupart des linguistes de l'époque - et peut être d'aujourd'hui - "il n'y a pas urgence à trancher", d'autant que malgré ces différences, la linguistique apparaît comme un "modèle méthodologique pour d'autres disciplines". Il lui semble que cela participe d'un certain consensus issu de l'interdit de 1866, qui empêche que certaines questions soient posées, telles celles concernant la "nature de la langue (et) l'origine du sens".

L'année 1975, avec la rencontre entre Chomsky et Piaget lui paraît fondamentale par ce qu'elle implique de réouverture du champ de notre, nos discipline/s. Il considère donc qu'à partir des années 80, s'opère "un changement important de perspective" qui voit surgir une "génération intermédiaire" de linguistes, au sens où ses membres vont changer d'attitude par rapport aux interdits précédents (ce que j'appelle *retour d'exclusions*, voire en termes plus freudiens, retour de refoulés). Il lui semble que des raisons "objectives" (souligné par Ibrahim) contribuent à cette réorientation. D'une part, la rupture chomskienne repérable dans les conférences de Pise (1979) "qui consacrent la fin de l'homogénéité d(u) système". D'autre part, le surgissement autour de "l'analyse présuppositionnelle et argumentative" (représentée en France par Ducrot par exemple)

²⁵ Champ qui se constitue actuellement (A.-M. Houdebine, Marianne Giromini), des impasses ou des marges descriptives de la linguistique, en tenant compte du sujet "effet de langage" et de la "lalangue" (Lacan) ; mais dont rien ne prouve encore qu'il trouve sa consistance minimale pour être transmissible.

de pragmatiques, issues des "analyses conversationnelles et de l'ethno-méthodologie", outre de nouveaux remaniements des théorisations de Martinet, de Culicoll, ou des travaux inspirés de Tesnière ou Guillaume. Ibrahim note dans le même temps la présence de multiples prises en compte d'une masse de faits linguistiques. Il donne en exemple le travail de Gross sur les verbes, et en particulier sur les constructions figées, qui indique qu'une "zone immense de la langue est (régulièrement) irrégulière". Ce qui me paraît se rapprocher de ce que j'ai dégagé comme *l'instabilité structurée de la structure* dont l'acquisition s'impose (ceci à propos de la phonologie du français²⁶).

Ibrahim note la concomitance de recherches analogues sur le sens et ses stéréotypies (réf. à Fauconnier) ainsi que sur les enchaînements discursifs figés et ce que ces mises au jour impliquent, pour penser l'hétérogène puisque "la langue produit ou annule (le sens...) par des raccourcis spécifiques non isomorphes (souligné par l'auteur) aux règles (...) logiques ou cognitives (voire) à un modèle mathématique". D'où l'importance de la question du sens et de ses conditions d'apparition ou d'évolution voire de perte, au premier plan des enjeux actuels de notre domaine. Ibrahim considère en effet ces critères comme définatoires de "l'identité d'une langue et du fonctionnement de sa grammaire".

Je souligne, car dans ses termes apparaît un objectif linguistique, connu mais ici renouvelé, ce me semble, qui concerne le repérage de la diversité des langues, et de leur spécificité de production du sens, se proposant (s'imposant ?) aux sujets parlants, et sans doute même, plus profondément, aux effets sujet (sujet de l'inconscient) dans les sujets parlants.

Et alors ?

Le paysage constitué par ces contributions est donc pour le moins hétéroclite, on me l'accordera. Encore qu'une réflexion sur l'Objet, et les domaines nouveaux qui peuvent le constituer ainsi que les nouveaux rapports entre objet et théorie soient présents dans nombre des contributions, comme l'accent mis, par certains sur l'hétérogène.

Mais justement champ hétéroclite ne signifie pas déjà hétérogène. Cela reste à travailler ; c'est sans doute la tâche du siècle qui vient, acceptant de considérer la scientificité avec d'autres critères²⁷. Rien n'empêchant aujourd'hui chaque linguiste de préciser La Langue et son contour (une langue, unes langues, le langage, les langages).

La déviance orthographique que je viens d'utiliser et de proposer (unes Langue)²⁸ marque la tentative de transformer l'éparpillement, l'hétéroclite, en sériations diverses et méthodologies différenciées, se repérant comme telles, afin de travailler et la réduction-homogénéisation nécessaire de l'Objet (cf. l'auto-centrage de C. Morinet) et son hétérogène, sa pluralisation, ainsi que son irréductible ; la langue est alors considérée comme une structure ouverte, homogénéisante mais hétérogène, singularisante et unifiante à la fois. D'où la théorie des étapes descriptives permettant de situer son point de vue et son domaine ou niveau de travail²⁹.

Ainsi l'on ne prendra pas des analyses d'attitudes ni une description des usages pragmatiques pour une mise au jour de la structure ; et en travaillant un nouvel objet, gestualité, débat télévisé, voire photographie on tentera cependant de le structurer tout aussi durement que Saussure, au début de ce siècle, dégageant dans "l'ensemble hétéroclite des faits de langage", La langue. La Langue. Réalité ? Fiction ? Mise au jour, qui reste pour moi, d'importance. A transmettre sans se limiter à

²⁶ Cf. *La phonologie de l'enfant français de 6 ans*, Hambourg, H. Buske Vg, 1985.

²⁷ Cf. "La dilution...", ouvr. cité note 16.

²⁸ Cette déviance orthographique et cette notion me permettront de donner maintenant un aperçu des propositions concrètes que je n'ai pas introduites dans ma contribution, celle-ci mettant finalement l'accent sur une brève histoire (ou fiction) de la linguistique ainsi que sur ce que j'appelle une exigence éthique.

²⁹ Cf. Les trois points de vue d'Hagège dans *l'Homme de paroles* (Edition, O. Jacob) ou les trois strates proposées dans "Pour une linguistique synchronique dynamique", *La linguistique*, vol. 21, 1983, p. 7-36. Pour une mise à jour récente "Des sciences du Langage. Réflexions sur l'Objet langue" (communication au CRSLC - Centre de recherches en sciences du langage et de la communication ; Université d'Angers, à paraître) dont j'extrait les phases 1, 2, 3, déjà mises en travail (DEA, thèses, articles) et note 17 dans "La dilution de l'objet".

cette position ; d'où l'intérêt de l'usage de *linguistique et langage* ou du travail interdisciplinaire, comme certaines contributions l'ont indiqué.

D'UNE ETHIQUE (Linguistique)

Et que penser de cette exigence de *situation* (cf. le début de l'intitulé de ces journées) ? A moins que la nécessité d'une réflexion épistémologique soit affaire d'époque, lié par exemple au retour de mémoire qui envahit cette fin de siècle, comme l'indiquent également le renouveau de la linguistique historique ou celui d'une histoire du domaine ?

Autrement dit nous trouvons-nous devant la nécessité, interne, ou externe, de ce renouvellement ? S'agit-il d'un renouveau épistémologique interne ou de l'effritement d'une "vision du monde" touchant les différents domaines de la culture ? D'une "décadence" ? D'une post-modernité ? Le siècle finissant renouvelle ses "visions" et "points de vue" après les catastrophes sans pareilles qu'il a produites³⁰. Ou bien ? S'il s'agissait d'une pré-..., d'une "Renaissance" ?

Ne puis-je rêver que le temps d'une décadence/renaissance est à nos portes avec des causalités ou déterminismes différents mais non moins efficaces pour le siècle à venir qu'ils ne furent pour nous. En espérant même qu'ils le seront moins quant à la tension vers la disparition de l'humain.

Renouvellement obligé donc, qui aura son influence sur la transmission des idées ; et pas uniquement des concepts, des méthodes ; car notre domaine, celui des langues, de La Langue, du langage, nous le savons, concerne aussi le sens ; le sens à entendre également comme les représentations (selon Moscovici), la *Weltanschauung* (ou vision du monde). D'ailleurs chaque science n'a-t-elle pas prétention à donner une vue plus juste de ce monde ? Ne recherche-t-elle pas une valeur de vérité (comme disent les philosophes) ou d'adéquation non seulement interne, propre à l'objet mais externe (comme l'aurait proposé Hjelmslev par exemple) ? N'en serait-il pas de même de la nôtre ?

Reste qu'il vaudrait mieux savoir ce qui est en cause. En quoi avons-nous intérêt d'abandonner le concept de La Langue ? Même s'il est aujourd'hui opportun d'opérer un déplacement d'Objet ou une refonte voire une rupture épistémologique et partant un renouvellement absolu du domaine, avec changement de concepts (d'axiomes) de méthodes, en quoi cet abandon (du concept de langue) serait-il plus opératoire, plus juste, plus vrai, que son maintien ?

EN GUISE DE CONCLUSION.

Et puis rêvons un peu. Souvenez-vous : Des géologues, simplement géologues, ont participé à un vol spatial et "leur moisson a fait plus avancer la géologie en 10 ans que les 200 dernières années". Imaginons un vol spatial avec des linguistes, descriptivistes, cognitivistes, interactionnistes, sémiologues (de la gestualité par exemple). Lesquels auront les méthodes les plus adéquates (adéquation externe certes mais enfin c'est encore un critère d'évaluation des procédures scientifiques) à la rencontre de l'autre ? Question en suspens. Peut être ni les uns ni les autres ? Tout cela dépendant aussi de la capacité d'accueil et de générosité de chaque un/une.

Cependant rêvons que notre discipline ou notre champ de recherche participe aussi à un tel avenir, alors qui, lesquels parmi les courants, les méthodes, les concepts, les domaines seront les plus ..., les moins ... ? Gageons, en tout état de cause, que les descriptivistes auront leur place, même s'ils ne l'ont pas revendiquée ici.

Université d'Angers

³⁰ Je songe ici aux relations étroites de la science médicale, de l'anthropologie et de bien d'autres avec la shoah ; de la physique avec Hiroshima, etc.

LA FIN DES PRINCIPALES

De la non-cohérence de la notion de principale
en analyse relationnelle

Jacques WITTEWER

L'analyse dite "logique" de la grammaire traditionnelle est, le moins que l'on puisse dire, mal à l'aise quand il s'agit de rendre compte de l'organisation syntagmatique de phrases dépassant la vingtaine de mots. D'ailleurs, les grammaires traditionnelles n'organisent pas leur syntagmatique à partir de l'ensemble de la phrase, mais à partir des connecteurs, des verbes conjugués et non conjugués, et elles consacrent leurs chapitres sur la "phrase", non pas aux principales, comme si celles-ci allaient de soi, mais aux subordonnées. Cette procédure leur évite de révéler des syntagmes tout aussi sémantiquement pertinents que le sont les dites subordonnées et qui ne sont donc pas pris en compte. Ces syntagmes sont dits, en Analyse Relationnelle, de "Représentations Situationnelles Intermédiaires" (RSI).

Soit la phrase de 124 mots tirée du roman de Claude Simon *Les Géorgiques* :

"De même que les corps nus sont dessinés avec une froideur délibérée détaillant des anatomies stéréotypées apprises sur l'antique, les objets

qui les entourent, la pièce où se tiennent les deux personnages, sont figurées avec cette sécheresse qui préside à l'exécution des projets d'architectes proposant aux regards non pas des monuments déjà existants mais des combinaisons et des assemblages de formes nées de leur imagination, ne renvoyant qu' à eux-mêmes, et des lignes grises, d'une incroyable finesse, tirées au cordeau ou arrondies suivant des courbes parfaites, tracent des frontières, non pas entre des solides (les chairs, le bois, le marbre) et l'air qui les entoure, mais entre des surfaces blanches qui s'emboîtent selon leurs inflexions ou leurs angles".

Une fois dégagées ce que les différentes conceptions de la grammaire traditionnelle considèrent comme des propositions subordonnées, il reste donc comme "principales" le squelette peu cohérent marqué en gras dans la phrase concernée :

"... les objets..., la pièce... sont figurés avec cette sécheresse... et des lignes grises d'une incroyable finesse... tracent des frontières, non pas entre des solides (les chairs, le bois, le marbre) et l'air..., mais entre des surfaces blanches..."

Parmi les syntagmes restants, quatre d'entre eux sont des propositions relatives déterminatives classiques :

/qui les entourent/; /où se tiennent les deux personnages/; /qui les entoure/ ; /qui s'emboîtent selon leurs inflexions ou leurs angles/, deux peuvent être considérées comme des propositions participes sans sujets propres :

/tirées au cordeau ou arrondies suivant des courbes parfaites/ mais les deux autres syntagmes : */De même que les corps nus -- -- sur l'antique/* et */qui préside à l'exécution -- -- qu'à eux-mêmes/* relèvent de ce que l'A.R. considère comme des RSI et qu'elle traite comme on le verra plus loin.

L'Analyse Relationnelle¹, appuyée par des expérimentations, soutenue par des fondements logiques, sémiotiques, linguistiques et psychologiques a élaboré des postulats et une technique de dérivations débouchant sur une représentation spatialisée, rendant compte de l'organisation syntagmatique

¹ J. Wittwer, avec la collaboration de J. Boutot, *L'analyse relationnelle, une physique de phrase écrite, Introduction à la psychosyntaxique*, Peter Lang, Berne, Frankfurt/M., New York, Paris, 281 p.

des phrases les plus longues et les plus sophistiquées. C'est ce que cette contribution va succinctement expliciter.

Considérons maintenant la catégorisation des 124 mots de la phrase selon les critères de l'A.R. (cf. p. suivantes) : en gras (10 points) les "représentés"² linguistiques des "Représentations Situationnelles minima" (RSm), lesquelles renvoient "en pensée"² aux personnes, aux attitudes, aux choses, aux qualités des choses, aux actions, aux concepts..., bref à tout ce dont l'auteur souhaite entretenir son lecteur, en gras italique (10 points), les éléments linguistiques bi et tri fonctionnels, à savoir dans cette phrase les pronoms relatifs (connecteurs et substituts), les articles contractés (connecteurs et substituts), les articles contractés (connecteurs et déterminants) et les "adjectifs" possessifs (connecteurs, substituts et déterminants, ex. : /leurs inflexions/ = /Iles/ inflexions /des/ surfacesblanches/) où /leurs/ concentre les fonctions d'article défini, d'article défini contracté et de pronom ! En italique (9 points), les éléments linguistiques relationnels "référentiels ou lexicaux", c'est-à-dire intra RSm, ex. : la RSm /des lignes grises d'une incroyable finesse/ est dite de "représentation immédiate", à savoir que sur le projet réel, il n'y a pas d'une part "des lignes grises" et d'autre part "une incroyable finesse" mais dans le travail psychique de représentation, c'est la combinaison de ces deux "représentations médiates" qui se fondent dans la "représentation immédiate", et l'élément prépositionnel facilite cette combinaison, comme peut le faire une déclinaison génitive dans une langue à cas. Enfin, les syntagmes non typologiquement marqués n'en sont pas les moins importants, puisqu'ils représentent les articulations de la zone des représentations mentales

Cette catégorisation va permettre d'effectuer les dérivations relationnelles : d'abord les dérivations situationnelles lesquelles vont articuler les RSm selon un ordre hiérarchique, puis les dérivations référentielles articulant les syntagmes situationnels.

² "Représentés", "représentations", "en pensée" appartiennent certes au vocabulaire guillaumien, mais comment un psychologue peut-il se passer de tels termes !

"De même que les corps nus sont dessinés avec une froideur délibérée
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
 détaillant des anatomies stéréotypées apprises sur l'antique, les
 13 14 15 16 17 18 19 20 21
 objets qui les entourent, la pièce où se tiennent les deux
 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32
 personnages, sont figurés avec cette sécheresse qui préside à
 33 34 35 36 37 38 39 40 41
 l'exécution des projets d'architectes proposant aux regards non pas
 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
 des monuments déjà existants mais des combinaisons et des
 53 54 55 56 57 58 59 60 61
 assemblages de formes nés de leur imagination, ne renvoyant
 62 63 64 65 66 67 68 69 70
 qu'à eux-mêmes, et des lignes grises d'une incroyable
 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80
 finesse, tirées au cordeau ou arrondies suivant des courbes parfaites,
 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
 tracent des frontières, non pas entre des solides (les chairs,
 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100
 le bois, le marbre) et l'air qui les entoure,
 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110
 mais entre des surfaces blanches qui s'emboîtent selon leurs
 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120
 inflexions ou leurs angles."
 121 122 123 124

L'articulant situationnel majeur est le 74ème mot /et/ : il coordonne deux longs syntagmes, /les corps nus - - - qu'à eux-mêmes/ et /des lignes grises - - - leurs angles/. La dérivation situationnelle se présente ainsi, à gauche les syntagmes articulants, à droite, les syntagmes articulés (dorénavant, afin d'économiser des signes, les syntagmes seront presque toujours représentés par leurs correspondants numérotés), et les graphes suivront chaque dérivation partielle :

Dérivation situationnelle Majeure :

/et/ (/ 4 - - - 73/, /75 - - - 124/) dont voici le graphe (G1) :

Dérivation situationnelle intermédiaire du syntagme /4 - - - 73/

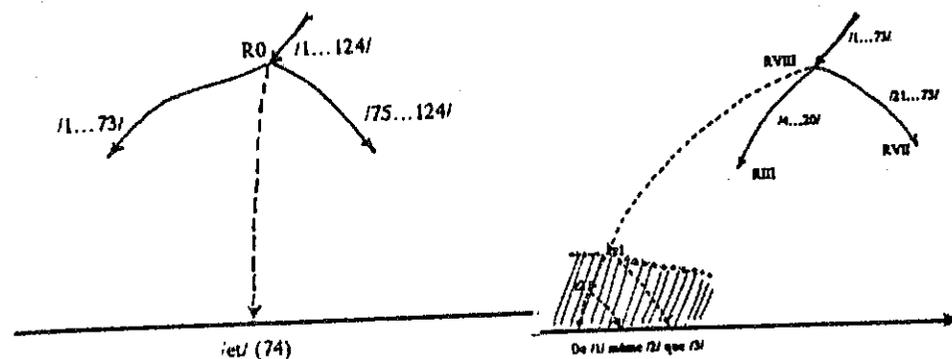
/De même que/ (/4 - - - 20/, /21 - - - 73) graphe (G2)

Dérivation référentielle en G2 :

/que/ (/De même/) ; /de/ (/même/)

G1 : /1 - - - 124/

G2 : /1 - - - 73/



Dérivation situationnelle intermédiaire du syntagme /4 - - - 20/ (G) :

/sont dessinés avec/ (4, 5, 6/, /10 - - - 20/)

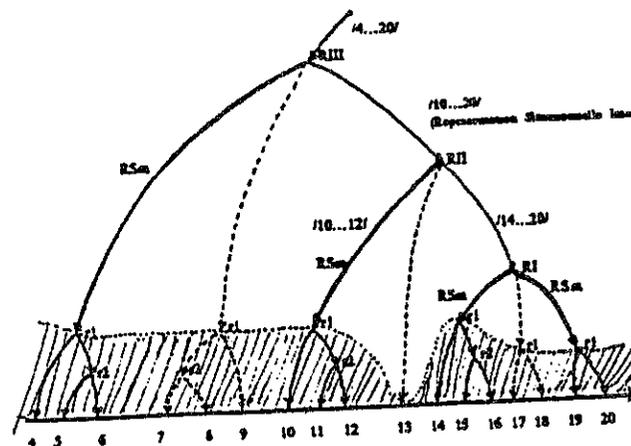
/détaillant/ (/10, 11, 12/, /14 - - - 20/)

/apprises sur/ (/14, 15, 16/, /19, 20)

Dérivation référentielle en G3 :

/avec/ (/sont dessinés/); /sont/ (/dessinés/); /sur/ (/apprises/)

G3 : /4 - - - 20/



Sur ce graphe et sur les suivants, les RSm seront en traits appuyés ; tantôt les vecteurs (ou chemins) qui les figurent se projettent directement sur la ligne de distribution lexicale (lorsqu'elles sont réduites à un seul mot), tantôt elle atteindront le noeud relationnel r1, point de rupture entre la zone situationnelle (ZS) et la zone référentielle (ZR) (cas des syntagmes nominaux à plusieurs mots en zone hachurée). Le lecteur a déjà repéré que les articulants sont en tiretés et les articulés en traits pleins. Les noeuds situationnels sont hiérarchisés en R0, RII, RIII.Rn. Les noeuds référentiels sont hiérarchisés en r1, r2, r3...m, mais topologiquement inversés. De façon un peu sommaire, on pourrait dire, en théorie guillaumienne qu'en ZS, il s'agit du "discours", tandis qu'en ZR, il s'agit de la "langue" !

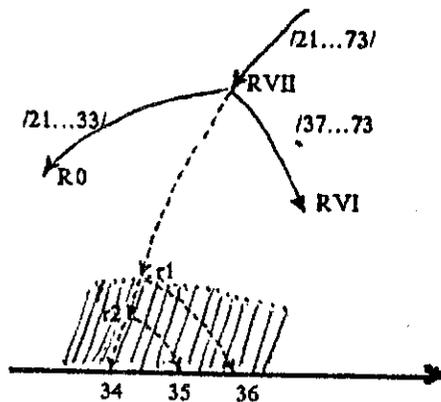
Dérivation situationnelle intermédiaire du syntagme /21 - - - 73/ (G4) :

/sont figurés avec/ /21 - - - 33/, /37 - - - 73/)

Dérivation référentielle en G4 :

/avec/ (/sont figurés/) ; /sont/ (/figurés/)

G4 : /21 - - - 73/



Dérivation situationnelle intermédiaire du syntagme /21 - - - 33/ (G5) :

- Syntagme /21 - - - 25/ :

/qui "relatif"/ (/les objets/, /qui "substitut", les entourent/)

Dérivation situationnelle "propositionnelle" du syntagme /23, 24, 25/ :

/entourent/ (/qui "substitut"/, /les/)

- Syntagme /26 - - - 33/ :

/où "relatif"/ (/la pièce/, /où "substitut" se tiennent les deux personnages/)

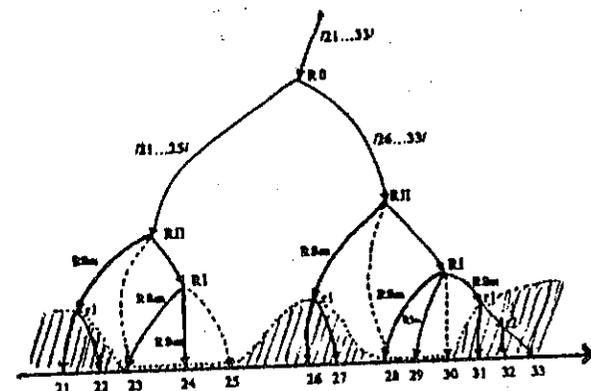
Dérivation situationnelle "propositionnelle" du syntagme /28 - - - 33/ :

/tiennent/ (/où "substitut"/, /se/, /les deux personnages/)

Dérivation référentielle en G5 :

/les/ (/objets) ; /la/ (/pièce) ; /les/ (/deux personnages) ; /deux/ (/personnages/)

G5 : /21 - - - 33/



Dérivation situationnelle intermédiaire du syntagme /37 - - - 73/ (G6) :

/qui R/ (cette sécheresse/, /qui S - - - 73/)

- Syntagme /39 - - - 73/ :

/préside à/ /qui S/, /42 - - - 7/)

- Syntagme /42 - - - 73/ :

mais/ (42 - - - 56/, /1 42 - - - 50/ ... 58 - - - 73/)

proposant | à | ... non pas/ /42 - - - 47/, /1 les | regards/, 53 - - - 56/)

ne renvoyant qu'à/ (/58 - - - 68/, /73/)

/nés de/ (/58 - - - 64/, /67,68/)

- MIKUS R. F., *Principes de syntagmatique*, Bruxelles, Aimay, Paris, Didier, 1972.
- PIAGET J., *Essai de logique opératoire*, 2ème éd. établie par J. B. Grize, Paris, Dunod, 1972.
- SAINT-JACQUES B., Les tendances fonctionnelles des théories syntaxiques post-transformationnelles, *La linguistique*, 1981/1, Vol. 17.
- STATI S., *Le transphrastique*, Paris, P.U.F., 1990.
- TESNIERE L., *Eléments de linguistique structurale*, Paris, Klincksieck, 1959.
- WITTWER J.,
- *L'Analyse Relationnelle, Introduction à une psychosyntaxique*, ouvrage multigraphié, deux vol., Université de Bordeaux II, 1976, 462 pages.
 - Sémantisme et logique opératoire, Ebauche d'une didactique de la logique piagétienne, *Bull. de Psych.*, n° 327, XXX, 3-9, 1976.
 - Des règles et structures récursives de la grammaire générative aux règles et structures de la logique des relations, *B.S.L.P.*, Tome LXXIV, Fasc. 1, 1979.
 - La double mobilisation et la négociation linguistique : un modèle de l'aspect syntagmatique de cette négociation, l'Analyse relationnelle des phrases écrites, *Revue de linguistique appliquée, pour 1987-1988-1989, 1989.*
 - *L'analyse Relationnelle, une physique de la phrase écrite, Introduction à la psychosyntaxique*, avec la collaboration de Joëlle Boutot, Peter Lang, 1990, 281 pages.
- WITTWER J. & BOUTOT J., De l'établissement d'indices de tension syntagmatique à partir de l'Analyse relationnelle des phrases, *Bull. de Psych.*, n° 346, XXXIII, 1980.

Université de Bordeaux II

QUELQUES ASPECTS EPISTEMOLOGIQUES D'UNE LINGUISTIQUE DE L'ECRIT

Cas de la grammaire homologique

Claude GRUAZ

Est-il légitime de parler d'une linguistique de l'écrit ? Dans la tradition saussurienne, la linguistique contemporaine est largement identifiée à l'oral, le mot langue étant souvent synonyme de langue orale. Le débat engagé à juste titre sur l'illettrisme vient nous rappeler le rôle de l'écrit dans la société.

Nous proposerons des réponses à la question initiale à travers les interrogations suivantes.

1. La langue écrite a-t-elle ses unités propres ou bien n'est-elle qu'une traduction, une "représentation" plus ou moins fidèle et complexe de la langue orale ?
2. Peut-on concevoir une théorie de l'écrit qui dépasserait les oppositions dominantes ?
3. Une telle théorie a-t-elle un caractère scientifique ?

LES UNITES DE L'ECRIT

Le champ de l'écrit couvre actuellement un espace considérable, depuis l'étude des systèmes d'écriture anciens et modernes, l'édition critique, le texte et sa grammaire, etc.. L'écrit tel que nous l'entendons ici est celui de la communication écrite, de l'écriture. Est-il possible de définir une unité de l'écriture ? Notre champ d'observation sera dans ce texte limité au français.

Il est bien évident que la communication ne se limite pas à l'oral, il existe de nombreux messages écrits utilisant le code alphabétique et cependant non oralisables, la publicité en fournit des exemples abondants. Mais il s'agit là du cadre pragmatique. Dans un cadre structurel, il est vrai que tout phonème français peut être transcrit par une lettre (sauf / $\$/$ - *ch*), mais à toute lettre écrite dans un mot ne correspond pas, loin s'en faut, un phonème (ex. dans *le temps qui passe*, le *s* final de *temps* est muet) et qu'à toute lettre ne correspond pas un phonème (ex. / Σ / - *a*). Il est donc nécessaire de définir une unité de l'écrit autre que la lettre.

Dans la *grammaire homologique* (cf. C. Gruaz, 1988 et 1990), on distingue, dans le cadre du mot écrit, la strate graphématique qui, comme la strate phonématique à l'oral, relève de l'expression, et les strates morphématique et lexématique (ou lexicale) qui relèvent du contenu. Chacune de ces strates a une unité fondamentale, respectivement le *graphe*, le *morphe* et le *lexe*. Le graphe, le morphe et le lexe constituent des catégories et font référence à la *nature* d'items spécifiques.

Les composants du mot, tout comme les composants de la phrase que sont les mots et les propositions, ont non seulement une nature mais aussi une fonction. Pour les deux premières strates, il s'agit d'une fonction d'expression, pour les deux dernières, d'une fonction de contenu, c'est-à-dire du sens (pour être bref, disons que le morphe et le mot s'identifient par le sens attribué à leur forme).

Or il est remarquable que les fonctions des unités de la strate graphématique sont les *projections* des autres strates. En effet, un graphe peut avoir une fonction d'expression qui le lie à la strate phonématique, il traduit alors un phonème ou un archiphonème (ex. *b* de *bal*), une fonction de contenu qui le rattache à la strate morphématique (ex. le *d* muet de *grand* renvoie au féminin *grande*) ou à la strate lexématique (ex. *h* de *thon* distingue les mots *thon* et *ton*). Ces trois fonctions du graphe sont les *fonctions phonogrammique, morphogrammique et lexogrammique* (ou

logogrammique). Or tous les graphes n'ont pas une de ces fonctions, par ex. le *a* de *tuyau* n'a aucune fonction propre. On en infère l'existence de deux types de graphes : un graphe qui a l'une des trois fonctions retenues est un *graphème*, un graphe qui n'est pas porteur de l'une d'entre elles est un *graphon*. Homologiquement, nous posons qu'un morphe est un morphème s'il a une fonction sémantique (ex. *ad* de *adducteur*), dans le cas contraire il est morphon (ex. *ad* de *admettre*) ; un lexe est un lexème lorsqu'il a une fonction sémantique (ex. *main* dans *la main tendue*), sinon il est lexon (ex. *main* dans *maintenant*).

Nous pouvons donc admettre l'existence de catégories de l'écriture dans des cadres théoriques. La grammaire homologique, fondée sur le plurisystème, en est un, ce n'est bien évidemment pas le seul.

VERS UNE THEORIE DE L'ECRIT SYNTHETISANTE

En ce qui concerne les "écoles" traitant des systèmes graphiques, les pôles opposés sont représentés par les *autonomistes* et les *phonétistes*.

Les autonomistes considèrent l'écriture en elle-même, les lettres, les accents, la ponctuation sont les unités.

Les phonétistes, inversement, voient en l'écrit l'image de l'oral et préconisent une écriture phonétique, faisant remarquer, non sans raison, les incohérences de l'orthographe française actuelle, incohérence qui peut aller jusqu'à l'impossibilité d'écrire un mot si l'on s'en tient aux normes (ex. *ressurgir*).

Les deux positions ont leur logique propre. En réalité, elles ne sont pas exclusives l'une de l'autre et leur opposition nous semble pouvoir être dépassée dans un cadre plus global.

Il suffit pour cela de se référer à la distinction que font les glossématiciens entre substance et forme. Encore faut-il s'entendre sur le contenu de ces termes dans le cadre de l'écrit.

Dans la grammaire homologique, nous distinguons la graphétique et la graphémique.

La *graphétique* est le domaine de la substance, de l'unité graphique sous son aspect matériel, le *caractère*. Elle isole des primitives (droites, courbes, dimension, etc.) et constitue le fondement de la reconnaissance informatisée de l'écriture.

La **graphémique** est le champ de la forme, au sens hjelmslévien du terme, c'est-à-dire de la fonctionnalité de l'unité graphique, le **graphe**. Notre cadre théorique détermine dans un second temps la distinction entre graphons et graphèmes présentée ci-dessus.

Dans l'optique de la grammaire homologique, on retient à la fois un point de vue proche de celui des autonomistes à travers les unités graphétiques et les graphes simples, et le point de vue phonétiste puisque le rapport à l'oral est pris en compte dans la définition graphémique de la fonctionnalité des unités. L'un et l'autre sont alors **intégrés dans un cadre plus vaste** qui, d'une part, les dépasse et, d'autre part, introduit d'autres points de vue.

THEORIE DE L'ECRIT ET SCIENTIFICITE

La question de la scientificité d'une théorie de l'écrit mérite d'être posée car on peut concevoir l'approche de l'écrit comme une simple description d'objets observés, les lettres en l'occurrence. La question est de savoir si une telle théorie peut dépasser le descriptif pour se situer dans l'explicatif, voire le prédictif.

L'**explication** n'est pas une "explication" historique du type : telle forme graphique actuelle est ce qu'elle est parce qu'elle vient de telle forme latine ou grecque. Expliquer signifie : intégrer les faits graphiques dans un système synchronique. En français, ceci pose le problème de l'existence d'un système graphique. Mais ce qui nous concerne ici n'est pas tant la ou les réponse(s) -- les travaux de l'équipe HESO, entre autres, en fournissent des éléments -- que le fait de savoir si les démarches et méthodologies utilisées ont un caractère scientifique.

On doit reconnaître que bon nombre des travaux sur l'écrit sont avant tout taxinomiques. Or il peut, il doit en être autrement. L'observation n'est pas un procédé neutre et objectif. Aussi bien Popper que Kuhn et Feyerabend sont d'accord sur ce point. Son fondement théorique, incontournable, se doit d'être explicite.

Par ailleurs, et contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'écrit n'est pas simplement le lieu du ponctuel et du défini, mais celui du **continuum**, tout comme le sont l'oral, autre domaine de l'expression, et le sémantique (cf. R. Martin, 1983, p. 26-29, 150 et sv.). Je prendrai quelques

exemples montrant qu'il existe des graphies situées dans l'espace allant du pôle fonctionnel au pôle non-fonctionnel. On ne peut manquer de penser ici à la phrase que R. Thom présente comme l'une de ses préférées : "Une morphologie est engendrée par le conflit de deux (ou plus) attracteurs" (1983, p. 73). Le *a* de *bal* est pleinement fonctionnel puisqu'il est toujours en relation avec l'oral. Le *s* de *temps* ne l'est que dans quelques expressions (ex. *de temps en temps*). Le *d* final de *grand* ne l'est que dans le féminin *grande* ou les dérivés, de plus il manifeste une déviance dans la mesure où il peut avoir un correspondant oral autre que /d/, à savoir /t/ dans un *grand homme*. Dans *va-t-en*, le *t* graphique n'est lié à l'oral que dans cette expression et de plus il est extérieur au mot. Dans *bourgeon*, le *e* n'est plus un élément prononcé mais une lettre qui informe sur la prononciation d'une lettre voisine. Dans *tuyau*, le *a* n'a pas de fonction propre. Dans *huit*, le *h* n'a plus aucune fonction depuis que le *u* et le *v* sont distingués graphiquement. Ces faits montrent que seuls un ordonnancement et une systématisation permettront de saisir les propriétés des faits graphiques. Le modèle homologique est une de ces saisies. Les unités de l'écrit, pas plus que les unités de l'oral, ne sont des données immédiates.

Le problème est alors de savoir s'il est possible de dégager des règles qui dépassent ce continuum et introduisent du discontinu. Là s'appliquent des démarches proprement scientifiques, par exemple la **démarche hypothético-déductive** : posera-t-on que la frontière entre unités fonctionnelles et unités non-fonctionnelles dans les cas cités ci-dessus se situe entre *va-t-en* et *bourgeon* ou entre *bourgeon* et *tuyau* ? Pour chaque option retenue par hypothèse, on examinera l'ensemble des cas en appliquant le principe poppérien de la **falsification** et c'est seulement alors que l'on prendra une décision, d'ailleurs provisoire, de confirmation de l'hypothèse ou de son rejet. Dans ce cas une nouvelle hypothèse sera avancée.

L'identité des unités, leurs combinaisons peuvent alors être au départ d'une **formalisation** dans laquelle certains voient, de façon parfois trop réductrice, la présence du scientifique. Quoi qu'il en soit, l'objet graphique a sa place dans un processus de mathématisation, même s'il marque un retrait par rapport à la mathesis universelle de Foucault qui n'y décelait aucune "forme nouvelle de mathématiques ou une brusque avancée de celles-ci dans le domaine de l'humain, mais plutôt un sorte de retrait de la *mathesis*, une dissociation de son champ unitaire" (1966, p. 361).

Des règles étant émises, à l'issue d'un processus qui pourrait être inductif non falsifié ou hypothético-déductif, un fait nouveau devra ou bien

s'insérer dans le système établi, ce qui assurera que celui-ci possède un *caractère prédictif*, ou bien provoquer une remise en cause du système, selon le principe de la *stabilisation du modèle*, par essence en équilibre provisoire puisque la langue évolue.

Ce dernier point infère que la linguistique ne saurait se limiter à l'aspect "théorique" que nous avons abordé ici. L'écrit, comme tout fait linguistique, est une production émise par des individus socialement, psychologiquement et historiquement situés. La sociolinguistique, la psycholinguistique et l'histoire de la langue sont elles aussi parties intégrantes de la linguistique de l'écrit.

Ces brèves considérations concernant la linguistique de l'écrit, dans le cadre que nous avons défini, montrent que celle-ci a des droits à être reconnue en tant que domaine à part entière et incontournable des sciences du langage, au même titre que la linguistique de l'oral et en particulier, mais non exclusivement, dans les rapports qu'elle entretient avec celui-ci.

BIBLIOGRAPHIE

- CATACH N., en coll. avec GRUAZ C. et DUPREZ D., *L'orthographe française, traité théorique et pratique*, Nathan, Paris, 1986.
- CHALMERS A. F., *Qu'est-ce que la science ? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*, La Découverte, Paris, 1987.
- GRUAZ C.,
- *Le mot français, cet inconnu*, Presses Universitaires de Rouen, 1987.
 - *Du signe au sens, pour une grammaire homologique des composants du mot*, Presses Universitaires de Rouen, 1990.
- HJELMSLEV L.,
- *Prolégomènes à une théorie du langage*, Editions de Minuit, Paris, 1968.
 - *Essais linguistiques*, Editions de Minuit, Paris, 1971.
- MARTIN R., *Pour une logique du sens*, P.U.F., Paris, 1983.
- MILNER J.C., *Introduction à une science du langage*, Le Seuil, 1989.
- THOM R., *Paraboles et catastrophes*, Flammarion, Paris, 1983.

CNRS-HESO

MOTIVER SANS DILUER

Laurent DANON-BOILEAU

La remise en cause de l'arbitrarité du signe et le fait de s'orienter vers la prise en compte d'explications adossées à des considérations scientifiques extérieures au champ propre de la linguistique (cognition, ethnologie, psychologie, psychanalyse, sociologie) fait nécessairement courir à son objet le risque d'une dilution dommageable. Celle-ci résulte parfois de l'adoption un peu rapide de certaines "évidences" relatives au lien institué entre les mots et les choses.

On trouvera ci-après quelques préceptes de "morale provisoire" parfaitement subjectifs.

METTRE L'ACCENT SUR LA SYMBOLISATION COMME FONDEMENT DES OPERATIONS ENONCIATIVES

Les faits de langue permettent de suivre, chez un individu, un enfant notamment, les mouvements de la symbolisation. Ceux-ci ne se confondent pas, à mon sens, avec ceux de la représentation. La représentation est affaire de contenu, de dictum ; la symbolisation est affaire de modus. Le travail de représentation se fait sentir dans la construction du dictum. La faculté de symbolisation fonde le travail de détermination énonciative

(temps, aspect, modalité, référence) propre au modus. C'est la symbolisation, non la représentation, qui permet de faire qu'un énoncé puisse mettre en jeu un référent sur le mode ambigu de ce qui tout à la fois existe et n'existe pas ("On dirait que je serais le méchant loup et toi le petit chaperon rouge"). Ceci conduit à penser que symbolisation et conflictualité ont partie liée.

Il en résulte deux propositions naïvement freudiennes.

La première : considérer le modus comme lieu d'inscription de la symbolisation, c'est-à-dire comme lieu d'articulation d'une représentation de désir et d'une représentation d'actualité ; la valeur de certaines catégories linguistiques s'en trouve redéfinie. Ainsi l'aspect cesse de se dire en termes topologiques (bornes, intervalles, etc.), pour devenir mise en tension d'un projet et d'une actualité (l'inaccompli indiquant un écart, l'accompli un recouvrement).

La seconde : considérer le sujet symbolisant non comme une personne circonscrite d'emblée mais comme un lieu progressivement dégagé de l'interlocution. Ceci invite à réorganiser par exemple le système des déictiques, et à "partir" de "ça" (marqueur de consensualité indistincte dans la désignation) pour "venir" à "ceci" (qui pose l'objet dans un égocentrisme de rupture).

Il ne s'agit pas de jouer Freud contre la cognition, mais de se prémunir contre la dilution du linguistique en faisant porter l'accent sur la symbolisation comme dimension non topologisable spécifique à l'objet langage.

Reste que la symbolisation comme capacité à conflictualiser a bien entendu des racines cognitives. Ce sont celles qui permettent de rassembler des objets pourtant dissemblables sans les assimiler. Cela va bien au-delà de la perception catégorielle, puisque celle-ci est commune à l'homme comme au singe, mais que l'homme contrairement au singe (cf. Premack) peut considérer qu'une banane peinte en bleu, une pomme peinte en vert, une orange peinte en rouge sont malgré leurs couleurs incongrues une pomme, une orange, ou une banane.

PRIVILEGIER L'ETUDE DES ATYPIES

La compréhension du langage a également beaucoup à gagner à l'examen de faits cliniques atypiques. J'appelle ainsi ceux qui contreviennent à ce

qu'une représentation naïve donnerait pour succession inéluctable, que celle-ci soit d'ordre mécanique, cognitif ou symbolique. Quelques exemples.

Dans le domaine de la "mécanique" aphasiologique on se souvient de ce patient de Déjérine qui parvenait à écrire sous dictée un texte qu'il était ensuite incapable de relire. Comprendre comment cela se peut (et inventer une stratégie de rééducation qui puisse changer cet état de fait) me paraît de nature à préciser singulièrement l'agencement modulaire des facultés de l'esprit mises en jeu dans la lecture et l'écriture.

Dans le domaine de la cognition, un enfant qui ne parvient pas à "lire une BD", c'est-à-dire à recomposer une image mentale évolutive à partir des indices inscrits sur chacune des vignettes (et dont une rééducation appropriée parvient à modifier le comportement) me paraît également inviter à réfléchir sur la notion de "saillance" perceptive et son incidence dans la construction des représentations véhiculées dans et par les différents modes de fonctionnement langagiers.

Dans le domaine du symbolique enfin le fait que la première deixis d'un enfant dysphasique puisse se rapporter à un objet absent et non à un objet présent ("ou elle est, celle d'avant" me dit un jour Marc en pointant la montre que je portais au poignet pour en désigner une autre que je portais auparavant en effet) incite à réfléchir sur ce que montrer du doigt veut dire, sur la relation de la "deixis in presentia" et de la "deixis am phantasma" comme sur le bien fondé d'une philosophie linguistique implicite qui voudrait que l'abstraction dont les formes langagières sont la trace partent du proche et du concret pour aller vers le lointain et l'abstrait.

Ce type de questionnement à l'évidence croise certaines des interrogations de la sémantique cognitive (laquelle n'est pas sans évoquer en retour certains aspects de la problématique psychologique française issue de Wallon). Ce constat troublant que l'avant spatial est devant le locuteur, tandis que l'avant temporel est au contraire derrière le petit bonhomme qui court vers son avenir est exactement ce que je désigne par le terme d'"atypie".

EXPLIQUER PAR LES MARGES

En matière d'explication linguistique, il semble aussi que le recours aux marges et aux irrégularités peut également préserver d'une mise en jeu abusive des évidences de bon sens. Sur ce point on ne fera pas autre chose

que de renouer avec les préceptes de Meillet. Un exemple : on peut être tenté d'expliquer le fonctionnement linguistique du pluriel en se fondant sur le processus cognitif que constitue le dénombrement. Or il existe des langues dans lesquelles le pluriel n'est pas une catégorie uniforme, mais reste au contraire l'apanage exclusif des animés. L'explication qui prend en compte cette hétérogénéité pour ne retrouver qu'ensuite les fonctionnements qui nous sont familiers permet peut-être de préserver la spécificité de l'objet linguistique en n'en faisant pas l'effet de la chose nommée mais l'indice de la façon dont on la symbolise (le pluriel devenant alors la marque de toute collection formée d'individus qualitativement distinguables comme le sont des hommes qu'une même propriété permet pourtant de rassembler).

PRESERVER L'HETEROGENEITE

Il arrive enfin que des phénomènes linguistiques circonscrits soient le lieu de croisement de dimensions hétérogènes. La prise en compte de cette hétérogénéité même peut permettre d'échapper à une modélisation trop naïvement "réaliste". Un exemple : de nombreuses études (dont celle de Benveniste) mentionnent l'existence de deux expressions distinctes de la comparaison : "Petrus doctior Paulo" et "Petrus doctior quam Paulus". On sait aussi que la seconde, bien que de forme plus "logique" ou plus "symétrique" n'est pas de fondation. On sait encore que le créole semble faire prévaloir la première sur la seconde. On sait enfin que les petits français qui apprennent l'anglais ont de grandes difficultés avec des énoncés tels que "John is taller than Mary" alors que l'anglais et le français ne diffèrent pas sur ce point. Une mise en parallèle de ces différents ordres de données amène à penser que le problème pourrait se situer dans un conflit entre le repère discursif - le thème du discours (la taille de Jean, la sagesse de Pierre) d'une part - et le repère cognitif, l'étalon de mesure (la taille de Marie ou la sagesse de Paul) de l'autre. Il y a décentrement lorsqu'on passe du repère de la construction cognitive à celui de la représentation discursive.

Penser ce décentrement en relation à la question de la thématization, sans évacuer d'emblée l'hétérogénéité des repères permet de prendre ses distances avec une modélisation cognitive naïve qui verrait uniquement la comparaison comme la transposition d'une activité rapportant la mesure d'une entité à celle d'un mètre-étalon.

Université de Paris III, Centre Alfred Binet

L'INFORMATIQUE DOIT-ELLE ETRE OU PEUT-ELLE ETRE LA TECHNIQUE DE LA SCIENCE DU LANGAGE ?

Benoît HABERT et François-Xavier TESTARD-VAILLANT

J.-C. Miiner, dans *Introduction à une science du langage*, caractérise une science, p. 23, par "la mathématisation de l'empirique" et par "la constitution d'une relation avec la technique, telle que la technique se définisse comme l'application pratique de la science (d'où le thème de la science appliquée) et que la science se définisse comme la théorie de la pratique (d'où le thème de la science fondamentale)". Il examine, p. 33-34 en particulier, si l'informatique ne pourrait pas remplir ce rôle par rapport à la linguistique. C'est à l'examen de ce problème que nous souhaitons contribuer, à partir de notre expérience (enseignement, à l'ENS de Fontenay St Cloud, de l'analyse syntaxique automatique dans le cadre du DEA de Linguistique théorique et formelle de l'Université Paris 7 et réalisation d'interprètes, de compilateurs, d'analyseurs syntaxiques en Lisp et par la programmation à objets ou à acteurs à l'Institut Blaise Pascal).

L'INFORMATIQUE LINGUISTIQUE N'EST PAS UNE LINGUISTIQUE "APPLIQUEE"

L'évidence d'une relation privilégiée entre l'informatique et la linguistique tombe sous le sens, semble-t-il Prince [89, p. 106, Milner 89, p. 33]. La contribution de Chomsky à la théorie des langages formels ne manque jamais alors d'être rappelée. Pourtant, depuis la fin des années cinquante, il n'est pas sûr que linguistique et informatique n'aient assez profondément divergé. La multiplication récente des activités de linguistique informatique (ou vice-versa) ne doit pas sur ce point faire illusion. Pour adapter l'analyse de Milner [89, p. 13], l'existence concrète d'activités étiquetées "informatique linguistique" ne préjuge en rien de la réalité d'un programme de recherches qui articule effectivement les deux disciplines.

Chomsky mis à part, peut-on par exemple citer d'autres apports, plus récents, de la théorie linguistique à l'informatique ? Il n'est pas sûr, par exemple, que les modèles récents en analyse syntaxique automatique - les formalismes d'unification¹ - doivent beaucoup à l'évolution de la syntaxe (le modèle le plus récent de Chomsky, Gouvernement et Liage, tient d'ailleurs un rôle mineur dans l'élaboration de ces formalismes). Ce sont bien plutôt les avancées faites en programmation logique, des grammaires de métamorphose à Prolog, qui représentent l'humus fondamental². Il resterait tout de même à examiner si la représentation de ce qu'est une langue, telle qu'elle est incorporée par la théorie linguistique, a influencé la conception des langages de programmation. Les points de contact comme de divergence entre langues naturelles, langages formels et langages de programmation sont à explorer. La solution de continuité entre ces trois mondes est postulée trop rapidement.

A l'inverse, l'informatique linguistique, dans ses divers sous-domaines (parsage, génération, interfaces homme-machine...) semble se développer comme un domaine autonome, avec des critères d'évaluation distincts :

¹ Cf. Shieber 86, Miller & Torris 90, Bresnan 82, Gazdar et al. 85.

² Cf. Shieber 86 et sa reprise dans Miller & Torris 90. Ou encore le panel "Logic grammars and linguistic theories", *Natural language understanding and logic programming II*, V. Dahl et P. Saint-Dizier editors, Elsevier Science Publishers B.V., 1988.

fiabilité, rapidité,... En dehors de la redéfinition confuse de la frontière entre l'informatique linguistique et la linguistique, quels apports peut-on pointer de la première à la seconde³ ?

L'informatique est une discipline jeune, voire adolescente. Le traitement automatique du langage sort à peine des limbes. Aussi bien serait-il assez irréaliste de souhaiter que l'informatique puisse aujourd'hui servir de technique à la linguistique, malgré les souhaits de ceux qui voudraient voir se développer au plus vite le marché des industries de la langue comme des linguistes qui voudraient disposer au plus tôt d'outils informatiques adaptés à leurs besoins⁴. La solution de continuité entre les domaines est encore trop importante. Pour reprendre l'exemple de Milner [89, p. 35, note 11] : " // on ne dispose pas de traitement de textes syntaxiques : par exemple, on ne dispose pas d'un traitement de texte qui sache systématiquement transposer en style indirect n'importe quel discours écrit en style direct ; ou qui sache convertir au passif une phrase active ; ou, plus simplement, qui sache corriger l'orthographe syntaxique. // Il n'y aura pas de traitement de texte digne de ce nom tant que ces opérations "syntaxiques" ne seront pas possibles, de manière simple et valable pour quelque texte que ce soit dans une langue donnée."

Dans le même ordre d'idées, les formalismes informatiques proposés en syntaxe aux linguistes depuis vingt ans (des ATN⁵ aux grammaires d'unification) ont progressé vers plus de déclarativité. Ils ne permettent pas pour autant à des linguistes de spécifier aisément et immédiatement leurs questionnements et leurs résultats⁶.

Par ailleurs, ces formalismes induisent éventuellement des biais dans la manière de représenter les connaissances lexicales et syntaxiques d'une langue. Les règles de réécriture, même enrichies, occupent souvent une place centrale, ce qui peut rendre plus délicat l'articulation du lexique et de la

³ Cf. Clément 88, Torris 88 par exemple pour ce qui regarde deux des formalismes d'unification.

⁴ Cf. Léon & Marandin 81, Bègue 86, entre autres.

⁵ Réseaux de transition récursifs enrichis par la manipulation arbitraire de registres, et qui sont formellement équivalents à des machines de Turing. Cf. Boic 83. Le Logiciel Dérédec, mis au point par Pierre Plante au Centre d'Analyse de Textes par Ordinateurs de l'UQAM (Duchastel & Plante 81, Plante 81, Plante 87), a tenté de mettre ce formalisme à la disposition de linguistes (Léon et Marandin 81).

⁶ Prince 89, p. 119 " // la production de logiciels en informatique linguistique en est encore au stade dit artisanal".

syntaxe, et ce qui ne s'avère pas toujours adéquat pour traiter de langues non positionnelles [Karttunen 89].

L'informatique ne peut alors être conçue, actuellement, comme un outil de vérification (ou d'utilisation) d'une théorie linguistique⁷.

VIVE BABEL !

Paradoxalement, lorsqu'on présente l'informatique, on peut mettre l'accent tantôt sur les contraintes physiques dues aux machines utilisées⁸ (séquentialité, architecture de Von Neumann, modèle de Turing,...) tantôt sur la multiplicité des langages informatiques, sur leur place centrale et leur éloignement progressif de la machine physique qui les supporte⁹.

C'est ce deuxième point de vue qui nous paraît le plus productif, en particulier dans les rapports entre l'informatique et la linguistique. C'est en effet mettre l'accent davantage sur la part de rêve que recèle un langage déterminé que sur le défaut de langue qu'il n'élimine pas (pauvreté des structures de données ou de contrôle par exemple)¹⁰.

De l'extérieur, la multiplicité des langages informatiques paraît une forme particulièrement perverse de babélisation. Après tout, s'il s'agit d'efficacité, pourquoi n'y a-t-il pas un espéranto informatique ? C'est méconnaître le fait qu'un langage correspond en général à une classe de

⁷ Milner 89, p. 33 ":// la relation d'une proposition de linguistique à une procédure technique ne saurait se faire directement et simplement".

⁸ C'est par exemple le point de vue de Prince 89, p. 107 ":// l'histoire des traitements des langues par l'ordinateur est constamment déterminée par des contraintes propres aux machines".

⁹ Il suffit de voir le chemin parcouru depuis les premiers ordinateurs de l'après-guerre qu'utilisait Alan Turing, le père de l'informatique théorique. Cf. Andrew Hodges *Alan Turing ou l'énigme de l'intelligence*, Payot, 1988.

¹⁰ Au rebours de Prince 89, p. 112 "Les langages par l'intermédiaire desquels le praticien converse avec la machine subissent de fait l'emprise de sa composition. Le déterminisme inhérent à sa structure les a obligés à être univoques (un sens unique par élément), et la conception atomiste à être pauvres (actions de base tout à fait élémentaires)".

problèmes, à une manière de les poser et de les résoudre, et ceci à un instant précis. Et qu'au sein d'un même langage, les dialectes sont le moyen d'expérimenter des solutions différentes à l'expression de certaines questions. Ce qui veut dire qu'une démarche métalinguistique est tout aussi centrale pour l'informatique que pour la linguistique.

Les "grands" langages informatiques¹¹ en ce sens, matérialisent des "visions"¹² et à ce titre aident à se représenter différemment un problème donné. Choisir un langage, c'est choisir, parfois sans s'en rendre compte, un angle d'attaque déterminé. Si le langage que l'on utilise ne permet pas d'exprimer aisément les concepts en cause¹³, il vaut mieux changer de langage, plutôt que de mutiler son approche du problème.

Chaque langage définit donc une sorte de machine abstraite, souvent très éloignée de la machine physique sous-jacente. La compréhension de l'architecture physique sous-jacente ne sert d'ailleurs de rien, en règle générale, pour comprendre la machine abstraite, qui est en fait la "vraie" machine.

On choisit rarement sa langue naturelle. Il n'en va pas forcément de même en informatique¹⁴. La palette bigarrée des langages informatiques doit pousser les linguistes à ne pas considérer comme un horizon indépassable, comme un destin désolant, les pauvretés de tel ou tel langage, mais bien à imaginer les caractéristiques que devraient remplir les langages adaptés à leurs besoins, et à réfléchir à l'adéquation de tel ou tel langage à tel ou tel problème (ce qui suppose d'"aller y voir", c'est-à-dire de connaître suffisamment des langages pour percevoir les visions qu'ils intègrent).

¹¹ Citons par exemple, en toute partialité, Lisp (Steele 90), Prolog (cf. note 13) et Smalltalk (cf. note 12).

¹² Nous empruntons le mot à la présentation du langage à objets Smalltalk : "Smalltalk is a vision", Adele Goldberg & David Robson, *Smalltalk-80 : the language and its implementation*, Addison-Wesley, p. vii.

¹³ C'est ce que rappelle Colmerauer, le père de Prolog : "Prolog est né d'un pari : créer un langage de très haut niveau, même inefficace au sens des informaticiens de l'époque. L'efficacité consistait alors à faire exécuter rapidement par une machine des programmes écrits laborieusement. Le pari était donc de pouvoir écrire rapidement des programmes, quitte à ce que la machine les exécute laborieusement" Préface à Giannesini et alli *Prolog*, InterEditions, 1985.

¹⁴ Tout au moins dans le monde encore relativement éthéré de la recherche informatique. Les investissements consentis dans le monde industriel poussent rarement à une telle permisivité.

Milner [89, p. 34] indique : "// l'on admet généralement que les techniques transforment leurs objets ; or, l'on peut légitimement se demander s'il existe véritablement des techniques qui transforment les langues."

L'informatique entre mal dans ce schéma science/technique et ne se réduit pas à une technique qui, dans ce cas précis, pourrait être mis au service de la linguistique. En effet, coexistent en son sein diverses approches : programmation fonctionnelle, programmation logique, programmation basée sur les taxonomies (ou programmation orientée objet)... Ces paradigmes, formalisés à des degrés divers, représentent de manière différente les connaissances linguistiques, et à ce titre, amènent à les théoriser de diverses manières. L'informatique est porteuse de modélisations, voire de formalisations, au jeu complexe avec les théories linguistiques.

Ainsi, la programmation à objets [Meyer 88, Masini 89, Keene 89] regroupe les données qui ont même structure et même comportement en classes. La classe des tables est l'ensemble des objets qui, à une clé donnée, associent une valeur et une seule. Une instance de la classe des tables peut servir par exemple à représenter le code morse : à la clé "z" se trouvera associé "- - . ." etc. Les instances d'une classe donnée ont même comportement : on peut ainsi demander la valeur associée à une clé, modifier cette valeur, éditer la table, etc. Le partage de structure et de comportement qui est assuré par la classe peut être étendu par l'héritage. Une sous-classe d'une classe donnée enrichit la structure et/ou le comportement associés à sa super-classe. Les dictionnaires sont ainsi une sous-classe des tables : à une clé peuvent être associées plusieurs valeurs (à "voler" "to steal" et "to fly" pour un dictionnaire franco-anglais). La programmation à objets pousse par voie de conséquence à organiser les connaissances de manière à regrouper vers la racine de l'arbre ou du graphe d'héritage les comportements communs, et à ajouter des éléments de

distinction en s'éloignant de la racine. En ce sens, ce type de programmation est profondément taxonomique [Wegner 87].

Les analyses des expressions figées faites en particulier au LADL ont montré que la plupart des expressions figées françaises obéissent aux règles générales de la syntaxe, en y rajoutant, en quelque sorte, des contraintes arbitraires. Ainsi, "en ce moment", adverbial figé, est un syntagme prépositionnel ordinaire, à ceci près qu'il nécessite la préposition "en" et le démonstratif (cf. "dans ce moment", "en un moment").

Intégrer la reconnaissance des expressions figées dans l'analyse syntaxique automatique peut pousser à créer autant de règles très spécifiques que de combinaisons possibles rencontrées. Cette première approche aboutit à la multiplication des règles (Gross [90] liste ainsi 49 adverbies figés ayant pour noyau "moment") et à la perte des liens entre des règles similaires. Le fait de travailler à la réalisation d'analyseurs syntaxiques dans le cadre de la programmation à objets nous a poussés plutôt à chercher à spécialiser des règles syntaxiques générales, jusqu'à obtenir la finesse de contraintes souhaitée, donc à organiser les règles nécessaires par des relations d'héritage [Habert 91c]. En ce sens, le modèle, même peu formalisé, qu'est la programmation à objets, a joué un rôle heuristique, et a pesé dans la représentation choisie des rapports entre idiosyncrasies et règles générales pour les expressions figées.

Les approches connexionnistes [Small 87] ou parallélisantes [Yonezawa & Ohsawa] de l'analyse syntaxique sont en ce sens aussi à examiner pour le point de vue qu'elles proposent sur le langage et son traitement.

INDUSTRIES DE LA LANGUE ET ARTISANS DU LANGAGE

Si les "industries de la langue" rassemblent actuellement des moyens respectables, enviés, par rapport à ceux qu'attirent les linguistiques, cela ne

doit pas cacher que l'artisanat y est globalement encore de règle. La multiplication des formations dans ce domaine, l'élargissement des débouchés et des applications devraient modifier à moyen terme cette situation¹⁵.

L'analyse de Milner [89, p. 34] : "%/ les questions que soulève la science du langage, dans toutes ses versions, sont des questions fines : dès qu'elle dépasse la banalité, une proposition de linguistique concerne peu de données à la fois et elle y fait apparaître généralement ce que l'opinion courante tiendrait pour des détails" correspond peut-être alors à un état donné de la recherche linguistique, où le travail individuel ou par petits cercles prime. Une couverture raisonnable de la syntaxe et du lexique d'une langue comme le français, pour un usage informatique, demande d'autres moyens, considérables.¹⁶ Elle n'implique pas forcément un travail grossier. Elle suppose au contraire un grain très fin de représentation (et donc les modèles correspondants), et en même temps, les moyens de stocker et de traiter des informations extrêmement complexes.

Le poids croissant des industries de la langue contribuera probablement à la redéfinition du champ de la linguistique proprement dite. Le risque existe sans doute qu'une partie des recherches linguistiques donnent désormais le pas outre mesure à l'applicatif, et ne révisent à la baisse leurs ambitions pour s'adapter aux limites qui leur paraissent être celles de l'informatique, pour des réalisations qui ne glorifieront ni la linguistique ni l'informatique, au risque de vérifier les prédictions suivantes : "%/ l'on entrevoit déjà ce que promet l'avenir, en ce qui concerne les doctrines du langage : d'un côté, l'appel aux technicités obtuses ; de l'autre, la résurgence des bavardages romanesques." Milner [89, p. 19].

Ceci étant, on a le dialogue qu'on suscite. D'autres collaborations sont en effet possibles, où modèles informatiques et théories linguistiques contribuent à un enrichissement de nos représentations des langues, naturelles ou non, et de leur traitement.

¹⁵ Cf. dans le seul domaine de la lexicographie Courtois & Silberstein 90.

¹⁶ Le doute est permis sur le pronostic de Milner (89, p. 34) : "il paraît peu vraisemblable qu'à partir de la science du langage, on puisse développer l'équivalent d'une sidérurgie ou d'une aéronautique.

BIBLIOGRAPHIE

- BEGUE D., 1986, "Les analyseurs syntaxiques", *LINX* 14, p. 67-106.
- BOLC Leonard,
- 1983, (editor) *The design of interpreters, compilers, and editors for Augmented Transition Networks*, Springer-Verlag, 1983, 214 p.
- 1987, (editor) *Natural language parsing systems*, Springer-Verlag, 367 p.
- BRESNAN Joan (éditeur),
- 1982a, *The mental representation of grammatical relations*, MIT Press.
- 1982b, "The passive in lexical theory", *Bresnan* 82a, p. 3-86.
- CLEMENT Danièle, 1988, "Le lexique en vedette : son rôle dans le modèle de Bresnan "Lexical Functional Grammar", *DRLAV* 38, p. 93-118.
- COURTOIS Blandine, SILBERSTEIN Max, 1990, *Dictionnaires électroniques du français, Langue Française n° 87*.
- DES RIVIERES Jim, GREGOR Kiczales, 1990, "The art of the Metaobject Protocol : a backstage look at CLOS implementations", *Xerox Corporation*, 204 p.
- DUCHASTEL Jules, PLANTE Pierre, 1986, "Le Dérédec et l'analyse de textes par ordinateur", *Méthodes quantitatives et informatiques dans l'étude des textes*, Vol. 1, Slatkine, 948 p., p. 331-340.
- GAZDAR Gerald, EWAN Klein, Geoffrey PULLUM, Ivan SAG, 1985, *Generalized Phrase Structure Grammar*, Harvard University Press, 276 p.
- HABERT Benoît,
- 1991a, "Using inheritance in Object-Oriented Programming to combine syntactic rules and lexical idiosyncrasies", *International Workshop on Parsing Technology* (organisé par l'ACL), Cancun, Mexique.
- 1991b, "OLMES, a versatile and extensible parser in CLOS", *TOOLS'91*, Paris, France.
- 1991c, "Spécialiser des règles syntaxiques", *RFIA' 91*, Lyon, France.
- KARTTUNEN Lauri, 1989, "Radical Lexicalism", *Alternative Conceptions of Phrase Structure*, Mark R. Baltin & Anthony S. Kroch editors, Chicago Press, p. 41-65.
- KEENE Sonya E.,
- 1989, *Object-oriented programming in Common Lisp A programmer's guide to CLOS*, Addison-Wesley, 266 p.
- 1989 "Extended Vision of Methods in CLOS", *JOOP*, November-December, Vol. 2, number 4.
- LEON Jacqueline, MARANDIN Jean-Marie, 1981, "Linguistique et algorithmes textuels", *Actes du congrès international Informatique et sciences humaines*, Liège 18-21 novembre 1981, p. 563-571.
- MASINI Gérald, Amedeo NAPOLI, Dominique COLNET, Daniel LEONARD, Karl TOMBRE, 1989, *Les langages à objets : langages de classes, langages de frames, langages d'acteurs*, InterEditions, 584 p.

- MEYER Bertrand, 1988, *Object-oriented software construction*, Prentice Hall, 534 p.
- MILNER Jean-Claude, 1989, *Introduction à une science du langage*, 702 p.
- PLANTE Pierre,
- 1981, "Stratégies d'apprentissage, paraphrases et analyse de texte", *Actes du congrès international Informatique et sciences humaines*, Liège 18-21 novembre 1981, p. 725-742.
 - 1987, *Dérédec : système de programmation pour l'étude des langues naturelles*, Version 3.0, Manuel de programmation, Janvier 1987, 90 p.
- PRINCE Violaine, 1989, "Epistémologie spontanée des traitements automatiques du langage", *Histoire Epistémologie Langage*, 11-1.
- SHIEBER Stuart M., 1986, *An introduction to unification-based approaches to grammar*, CSLI, 105 p.
- SMALL Steve L., 1987, "A distributed word-based approach to parsing", *Bolc* 87, p 161-201.
- STEELE Guy L., 1990, *Common Lisp : The Language*, Digital Press, 2ème édition, 1029 p.
- TESTARD-VAILLANT François-Xavier, 1989, "CLAS : a Parallel Extension of CLOS", *Proceedings of the Second CLOS users and implementors workshop*.
- THÜMMEL Wolf, 1986, "GPSG : un formalisme pour une syntaxe sans transformation ni coindexation", *DRLAV 34-35*, p. 287-300.
- TORRIS Thérèse, 1988, "Le rôle du lexique dans les modèles de grammaire générative, GB et GPSG", *DRLAV 38*, p. 119-151.
- WEGNER Peter, 1987, "The object-oriented classification paradigm", Shriver & Wegner (editors) *Research Directions in Object-Oriented Programming*, The MIT Press, 1987, p. 479-560.
- YONESAWA Akinori, ICHIRO Ohsawa, 1990, "Object-Oriented Parallel Parsing for Context-Free Grammars", ABCL : an Object-Oriented Concurrent System, Akinori Yonezaw editor, The MIT Press (reprise d'un article de *COLING'88*).

ENS de Fontenay - St-Cloud - (ELI).
LADL & LITP (Institut Blaise Pascal)¹⁷

¹⁷ Regroupement des laboratoires d'Informatique du CNRS sur le campus de Jussieu : LADL (Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique), LAFORIA (Laboratoire Formes et Intelligence Artificielle), LITP (Laboratoire d'Informatique Théorique et de Programmation) et MASI (Méthodes Analyse et Systèmes Informatiques).

LINGUISTIQUE GENERALE ET COGNITIQUE

Questions

Anne DECROSSE

INTRODUCTION

Il est plus que banal de constater combien en 10 ans les approches dans le traitement des phénomènes linguistiques se sont diversifiées. Deux grandes tendances, le développement de la linguistique générale de type communicationnelle, et le foisonnement des diverses pragmatiques, contribueraient désormais à faire du champ des sciences du langage un grand ensemble aux constructions hétérogènes et aux points de vue sans commune relation !

Cette dispersion du champ théorique et méthodologique peut être envisagée sous deux modes :

- une considération restrictive qui ne peut qu'envisager une dualité irréconciliable entre linguistique générale du système et logique formelle,
- une vision plus centrée tendant à comprendre la langue dans l'ensemble de l'activité de langage et orientant les sciences du langage vers une phénoménologie.

Dans cette dynamique, les sciences cognitives ont une force importante. Elles constituent sans doute un point d'arrêt obligé d'où regarder après-coup les diverses sociolinguistiques, analyses de discours, mais aussi pragmatiques. En privilégiant une conception multi-approche du langage, ces sciences mettent l'accent sur ce que la linguistique générale et ses dérivés ont toujours conçu difficilement : les niveaux transitionnels entre les différents niveaux du système linguistique. Et en conséquence on peut constater que la linguistique, "nourrie" ou "polluée" par cette dimension des recherches cognitives a aussi actuellement fortement tendance à mettre en avant la co-extension des plans de l'activité de langage. On peut même observer que les sciences du langage donnent désormais la première place à l'étude de l'activité linguistique : interaction, actes de langage, pratiques sociolangagières, etc. L'idée que la langue est non seulement une fonction mais une production symbolique a fait son chemin, et de ce fait ce ne sont plus seulement les courants sémiotiques qui en prennent en charge l'étude. L'attention aux formations discursives et aux pratiques (orales, d'apprentissage, de diglossie, etc.) a remplacé semble-t-il et l'idée de terrain-corpus et celle d'intuition. Quant aux sciences cognitives, elles ont largement participé à ce déplacement épistémique, et contribué à ce que l'étude de la langue et du langage s'élargissent à l'étude des systèmes et processus de connaissance.

LA COGNITION, ENJEU CONCURRENTIEL DES SCIENCES DU LANGAGE ET DE LA COGNITIQUE

Divers enjeux se positionnent désormais à la jonction des problèmes de linguistique générale et de ce que l'on a coutume, depuis bientôt une dizaine d'années aux Etats-Unis, de nommer cognitive :

1. le statut des archétypes cognitifs,
2. les représentations cognitives engendrées à partir de ces archétypes,
3. les représentations conceptuelles structurées en prédication et engendrées à partir de schèmes cognitivo-prédicatifs,
4. les représentations linguistiques particulières à chaque langue (schémas grammaticaux) où se réalisent le sens.

Or, si du côté des études cognitives le paradigme s'est imposé de scruter la façon dont l'activité linguistique construit le sens dans un procès

signifiant du niveau archétypal aux modes grammaticaux de représentation, la linguistique générale (pragmatique incluse) tend à rester cantonnée dans l'enjeu 4, y ajoutant la problématique d'une sémantique actionnelle. Les rapports entre langue et cognition ont donc encore de beaux jours, mouvementés sans doute, devant eux.

Quelques questions à ce propos :

(1) et (2) - En effet, doit-on considérer les archétypes cognitifs comme indépendants des systèmes linguistiques où ils se manifestent ? Ces archétypes seraient selon les conceptions des neuro-sciences de type spatio-temporel, ou encore perceptuel d'état ou de modification. Ils peuvent être définis comme d'archi-relations à la source de représentations abstraites. Mais ces archétypes cognitifs sont-ils à la source de grandes structures linguistiques telles que voix, ou aspects, ou type de mémorisation engendrant paraphrase, ainsi que l'envisage bien des cognitivistes ? Le pas semble un peu vite franchi.

(3) - Les représentations conceptuelles engendrées en prédicat doivent-elles être considérées comme organisation formelle intrinsèque aux langues (tendance "linguistique"), ou faits métathéorisés par le sujet de représentation de sens (tendance "cognitive") ? Il semble qu'une voie médiane, ici, s'impose : ni représentation interne à la langue, ni engendrée purement par l'activité, s'il y a représentation conceptuelle en terme de prédicat il s'agit d'en concevoir non les niveaux, mais bien la structure en terme de relations, ce que la linguistique de l'énonciation a d'ailleurs entrepris mais qui ne couvre pas l'ensemble de la problématique supra, notamment en ce qui concerne des relations entre forme, épi- et méta-linguistiques.

(4) - Enfin, il y a sans doute abus à vouloir particulariser "à fond" au moment de la réalisation les représentations du monde par des spécificités des schémas grammaticaux, - ce qu'ont tendance à faire linguistes et cognitivistes -. On ne peut en effet comparer directement des morphismes prédicatifs et des morphismes "figuratifs".

Ces quelques questions font apparaître les réelles difficultés à concilier méthodologiquement des niveaux différents du complexe langage/cognition, ainsi qu'à conclure vers une approche synthétique. Une piste pourrait cependant être développée en terme expérimental entre approches et comparaison des représentations cognitives :

- dans l'activité langagière,
- perceptuelles - discrimination, focalisation, catégorisation, image -,

- niveau représentationnel de l'action, et sans doute d'autres aspects.

L'objectif serait alors de faire apparaître des invariants et des relations abstraits de cognition, communs à perception, action, langage. Cette visée aurait aussi un effet salutaire sur les limites mêmes de la théorie linguistique (clôture et ouverture de l'objet) qu'elle permettrait de remettre en question : rompre aussi en quelque sorte avec les deux poids morts de la linguistique : le déterminisme extérieur/intérieur ou son inverse l'engendrement intérieur du monde par la langue.

PROPRIETES LOGIQUES OU LINGUISTIQUES DES MODELES COGNITIFS ?

Le formalisme cognitiviste, de l'I.A. classique aux sciences cognitives, a privilégié la logique des noeuds, des arcs et des réseaux, des molécules, avec des variantes notationnelles comme les formalismes topologique, procédural, et généralement algébrique. Des jonctions vers le linguistique ont cependant été opérées avec la logique prédicative ou propositionnelle, dont certaines ont été intégrées dans l'I.A., avec notamment Schubert et Cercone. Les sciences cognitives ont, elles, développé et raffiné ces modèles en s'inspirant souvent des résultats des neuro-sciences en ce qui concerne la construction de la connaissance. La question de la productivité de la représentation y est centrale. C'est d'ailleurs une des questions les plus complexes qui soit, et dont Wittgenstein avait déjà abordé bien des problèmes, notamment dans *Remarques sur les fondements des mathématiques*. Nous renvoyons également ici à une argumentation de Kripke (le Kripkenstein ou Wittgenstein de Kripke) fort intéressant dans le débat entre productivité de la représentation et connaissance.

Le développement actuel de ces recherches est bien sûr lié au développement considérable de l'informatique, mais aussi les recherches médicales ont tendu à développer des ratio de traitement de la diversité des modes de raisonnement fondant les processus de connaissance, et s'élargir entre I.A. et sciences cognitives. Les sciences cognitives sont d'ailleurs plus particulièrement à l'honneur à ce jour, mobilisant des disciplines diverses, de l'exploration des bases neuronales de la fonction cognitive (vision, perception spatiale, motricité, douleur, etc.) à l'observation de

comportements "intelligents" plus proche de problèmes langagiers, comme la question de la mémorisation ou de l'acquisition de connaissance, le langage faisant partie intégrante du champ.

D'un autre côté, la linguistique est elle-même confrontée à des pratiques issues de la cognitive : développement des pratiques socio-culturelles informatiques, et de l'usage de l'infolangue du fait de l'informatisation grandissante ; développement nouveau des systèmes anthropologiques de connaissance du fait des développements des connaissances scientifiques incluant de l'innommable, de l'inouï, voire du hors-sens ; prise en charge par des secteurs entiers de la recherche médicale sur la cognition des faits linguistico-cognitifs en dehors des limites de la pathologie. Les sciences du langage reçoivent même, on peut le constater tous les jours, un défi de ces autres pratiques scientifiques, et plutôt que d'être mises à contribution, on voit souvent que ce sont ces autres champs, ou encore la logique formelle, qui sont mis à contribution pour faire évoluer les modèles linguistiques.

En fait, on peut même se demander si la linguistique générale peut encore fournir un modèle prenant en charge la cognition qui soit aussi efficace que ceux de la linguistique structurale qui pour d'autres enjeux ont permis de faire en leur temps un travail remarquable. Une seconde question fondamentale se pose en relation avec celle-ci. La linguistique générale (entendue au sens large dans ses diversités de modèles) peut-elle expliquer comment l'activité de langage est lieu (ou un des lieux) d'élaboration de nos connaissances et donc espace (ou participant à l'espace) de la cognition ?

Mais, n'est-ce pas dans un nouveau domaine allié aux neuro-sciences que l'on pourra plutôt développer cette problématique ? Sans omettre toutefois que des résultats linguistiques probants ont déjà été obtenus dans les domaines sémiotique ou de sémantique formelle ?

Au coeur de ces deux questions de fond, et de leurs enjeux disciplinaires, on trouve bien évidemment le problème de la représentation interactive avec le monde et la question de ce qu'est le symbole.

Pour l'I.A. (Newell, Minsky, Pylyshyn, Johnson-Laird, Haugeland, etc.) la description représentationnelle est identique à une description symbolique. "The simple kind of description is a structure which some features of a situation are represented by single (primitive) symbols and relations between those features are represented by other symbols" (Minsky, 1973)

Jusque là rien de bien nouveau par rapport à la sémiotique de Pierce, si ce n'est que cette hypothèse fondatrice de l'I.A. conduit à deux thèses nouvelles où le symbole prime sur le signe :

- A. de quoi parlent les symboles (ou si l'on préfère, que faisons-nous de leur contenu c'est-à-dire du monde représenté - et non de leur relation d'interprétance) ?
- B. le symbole n'est pas limité au signe et donc comment se construit globalement la structure de la représentation (percept, archétype, etc.) ?

On peut considérer que cette notion de représentation de type informationnel, puisque n'oublions pas qu'issue des modèles Quillan, Schank, Wilks, Rumelhart elle prend son origine dans une longue investigation des graphes et à des réseaux, draine avec ces deux nouvelles thèses de compréhension du "processing" des enjeux logiques. Pour A ce sont des enjeux extentionnels et pour B, des enjeux intentionnels. Et le fait est certain que la cognitive, elle, a développé ce que l'I.A. a suggéré de ces problèmes du "processing" dans la mise en forme de la représentation.

La question de la représentation est bien envisagée dans ce champ comme un système symbolico-logique soumis à des procédures formelles que les travaux de Montague, ceux de Minsky autour des "frame", ceux de Fodor en psychologie, ceux de Lévesque, entre tant d'autres, ont explorées. Il s'agit de formaliser les connaissances que le système possède en même temps que de formaliser la manière dont elles sont traitées.

Cette problématique des propriétés conduit à associer dans le modèle représentations mentales, représentations des connaissances, et logiques propositionnelles. Cependant, cette association pose un grand nombre de problèmes à une méthodologie disons "linguistique".

Quelques-uns de ces problèmes :

1. Les modèles logiques conduisent à traiter la cognition en terme primitif de symbole atomique et d'opérateur. Ceci a entraîné bien des abus tel que "Computation is literal model of mental activity, not a stimulation of behaviour", .. (Pylyshyn, 1984).
2. Le plus souvent les questions de logique modale sont de statut secondaire par rapport à ce premier plan.
3. De (1) et (2) découle le fait d'ambiguïté entre la récursivité appartenant à la structure et celle de la métalogie de la représentation.

4. Enfin, cas particulier, fondamental du point de vue du système linguistique : l'inférence qui permet au système logique de type propositionnel une expansion infinie ne recouvre pas l'ensemble des configurations linguistiques de cognition, dont par exemple certaines paraphrases, ou certaines opérations transitionnelles d'un niveau à l'autre.

CONCLUSION PROVISOIRE

Le point de vue français sur le débat cognitive/linguistique n'a pas encore l'acuité qu'il a aux USA. Ceci est sans doute lié à trois faits institutionnels spécifiques à la France :

- la non-reconnaissance institutionnelle des recherches en philosophie du langage,
- le suivisme en ce qui concerne l'I.A. et l'assujettissement aux recherches allemandes et américaines,
- la séparation dure et le manque de coordination entre sciences du vivant et sciences du langage.

Cependant, le malaise existe parmi nombre de chercheurs quant à comment traiter l'étude du cognitif et l'étude du langage. La sémiotique a pris en charge un certain nombre d'aspects, en son temps. Des recherches comme celle de Fauconnier sur les espaces mentaux et la construction du sens dans les langues naturelles font avancer de façon claire, non-dogmatique et remarquablement fine et outillée certains points spécifiés en langue.

Il n'en reste pas moins que l'ensemble des laboratoires de recherche sur le cerveau fonctionnent sans un linguiste..., qu'ils s'intéressent cependant à la question des rapports entre l'activité linguistique, les schèmes perceptifs et la cognition, et que ces labo surprendront peut-être rapidement la communauté linguistique française par leurs investigations et leurs résultats. D'où encore une question. Quelles suites pour les sciences du langage, leur développement, leur impact, si notre communauté de linguistes ne fait pas l'effort d'accéder à des domaines dont parfois on peut se demander si elle ne veut pas se préserver, par goût ou manque de formation ? Ces domaines sont fondamentaux pourtant : ils commencent à être désignés

sous le terme de "sémio-cognitive" par le milieu (fort puissant) de la recherche sur le vivant ...

BIBLIOGRAPHIE

- ARC, 1984, *Actes du Colloque de l'Association pour la Recherche Cognitive sur les modes de raisonnement*, Paris-Orsay.
- APOTHELOZ D., GRIZE J.B., 1987, "Langage, processus cognitifs et genèse de la communication", *Travaux du Centre de Recherche sémiologique, Université de Neuchâtel, 54.*
- AUROUX S., (ss la dir. de), 1991, *Histoire des Théories Linguistiques, Mardaga.*
- BOREL M. J., GRIZE J. B., MIEVILLE D., 1983, *Essai de logique naturelle*, Berne, Peter Lang.
- DECROSSE A., 1989, *Socio-sémiotique, Dictionnaire philosophique, Tome II, Les notions*, ss la dir. de S. Auroux, Paris, P.U.F.
- DECROSSE A. (ss la dir. de), 1992 (à paraître), *L'esprit de société, pour une anthropologie du sens*, Préface du Professeur Paul Ricoeur, Mardaga.
- DESCLES J.P., 1988, "Langage et cognition", *Intellectica 6.*
- DESCLES J.P., GUENTCHEVA Z., SHAUMYAN S. K., 1985, *Theoretical Aspect of Passivization in the Framework of Applicative Grammar*, Amsterdam, John Benjamins, Publ. co.
- FAUCONNIER G., 1984, *Théorie des Espaces Mentaux, aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.
- FODOR J. A., 1983, *The modularity of Mind*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- FODOR J. A., PYLYSHYN Z.W., 1988, "Connectionism and Cognitive architecture : a critical analysis", *Cognition 28.*
- GROSSBERG G., 1988, *Neural networks and natural intelligence*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- HOFSTADTER D., 1988, *Metamagical thomas : questing for the essence of mind and patterns*, New York, Basic Books.
- JOHNSON-LAIRD P., 1983, *Mental Models*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- KRIPKE S. A., 1982, *Wittgenstein : on rules and private language*, Cambridge, Harvard University Press.
- LE NY J.F., 1989, *Sciences cognitives et compréhension du langage*, Paris, PUF.
- LEVESQUE H.J., 1984, "Foundations of a functional approach to knowledge representation", *Artificial intelligence 23.*
- MARTIN R., 1983, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.
- MINSKY M., 1975, "A framework for representing knowledge" in *The Psychology of computer vision*, PH Winston ed, New York, Mc Graw Hill.
- PYLYSHYN Z. W., 1984, *Computation and cognition. Towards a foundation for cognitive science*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- SHAUMYAN S. K., 1987, *A semiotic theory of language*, Bloomington, Indiana, Univ. Press.
- WITTGENSTEIN - Oeuvres.
- WINOGRAD T., *Language as a cognitive process*, Cambridge Mass, Addison-Wesley.

EHESS (Paris, France)
Un. Standford (Californie, USA)

L'ANALYSE TEXTUELLE DANS LE CHAMP DE LA LINGUISTIQUE

Comment penser la globalité ?

Christiane MORINET

L'ANALYSE TEXTUELLE ET LES DIFFERENTS COURANTS LINGUISTIQUES

Toute réflexion approfondie sur l'état actuel de l'analyse textuelle (A.T.) revient à chercher comment elle s'est nourrie des apports des différents courants linguistiques et combien elle a été tributaire des mouvements survenus dans le champ même de cette discipline.

Sans faire l'historique de l'analyse des textes littéraires depuis ce qui s'appela la nouvelle critique, ni celui de son ébranlement par des disciplines qui ont le langage en objet commun, comme la linguistique et la psychanalyse, il faut rappeler que l'A.T. a été ces dernières années traversée par des influences diverses et salutaires. Pour sortir d'un risque de stérilité de l'A.T. tant qu'elle a gardé pour arrière-plan la notion d'auteur et qu'elle a retenu comme allant de soi le fonctionnement d'un texte et le fonctionnement d'une subjectivité extra-linguistique responsable de ce texte, toute approche différente du langage qui pouvait permettre d'interroger le texte et son analyse de façon plus rigoureuse était bienvenue d'autant qu'en retour tout pouvait être attendu.

Nous citerons quelques exemples : envisager l'analyse de discours par la théorie de l'énonciation (A. Culioli, C. Kerbrat-Orecchioni), la sémantique structurale puis la sémantique interprétative (F. Rastier) ou encore la pragmatique qui fait du texte un macro-acte ; l'A.T. s'est ainsi abondamment confrontée, à ses risques et périls, à des approches qui à priori l'avaient écartée comme ne faisant pas partie de ses objets.

Faire le bilan aujourd'hui des acquis se résume à un constat sur la position de l'A.T. face à la/les linguistique/s. Toutefois, certains courants comme la grammaire générative ne peuvent en aucun cas l'intégrer et elle ne peut le faire aussi, l'unité d'analyse restant essentiellement la phrase et les objectifs centraux étant ailleurs. Il lui faut des courants qui, sans envisager le transphrasique (S. Stati) exclusivement ne le refoule pas.

L'ultime résumé est de dire que l'A.T. n'a point trouvé de théorie linguistique idéale pour sa démarche.

Il faut ajouter que les relations entre l'A.T. et les courants linguistiques ont été des relations de consommation, consommation intelligente certes mais il est temps de voir ce qu'elle a gagné de cette position.

Elle en a déduit qu'il fallait analyser son objet dans sa complexité, le remettre à sa place.

En effet, si nous prenons acte de ces dernières années de l'A.T. nous pouvons dire que le texte a été remis à sa place par les approches linguistiques comme production linguistique (dans ses valeurs énonciatives), comme pris lui aussi dans le dynamisme production/réception (Jauss) dans ses valeurs illocutionnaires, comme lieu d'investigation systémique (vers ses valeurs cognitives) entre autres, bref remis en position d'objet de communication.

Pourtant, le problème d'unité analysable de base et de corpus reste entier.

Toutefois, face à des courants linguistiques qui s'interrogent sur une dynamique théorique qui s'appuierait sur autre chose que la notion de segmentation comme limite et sur la phrase comme espace observable, l'A.T. avec sa notion complexe de texte n'est pas face à des difficultés plus insurmontables qu'un autre domaine aujourd'hui exploré : la conversation.

Il s'agit, pour le texte, d'une unité problématique dont la segmentation ne dépend pas uniquement de données linguistiques mais aussi sociologiques.

Certes, le statut d'objet de communication rendu au texte n'épuise évidemment pas la réflexion épistémologique de l'A.T. Il faut y adjoindre l'indiscutable hétérogénéité qui fait des différentes approches linguistiques un point de vue partiel voire partial et qui donne de l'ensemble un effet kaléidoscopique. Autrement dit, l'A.T. a besoin de toutes ses approches comme nécessaires à son projet mais aucune n'est suffisante. Il lui faut donc penser sa globalité.

Comment ? Deux voies s'offrent à elle : elle a un *devoir* de regard et d'application des domaines et des courants linguistiques et elle a pour penser son objet à tenir une double position d'auto-centrage lié à la

complexité du texte et d'interaction avec les autres objets de communication. Il lui faut donc organiser très scrupuleusement sa prospection et ses liens avec le champ de la linguistique.

L'A.T. ET SON MODE DE COMPLEXITE

Comment penser la globalité de l'objet-texte et est-ce possible ?

Nous pensons que c'est possible dès l'instant où l'on pose l'objet-texte comme produit d'une communication et en lui assignant une hiérarchie des effets c'est-à-dire par exemple si on le prend comme effet de sociologie d'abord ou comme effet de langage...

Toutefois, nous ne dirons pas qu'il y a un inconscient du texte (cf. Bellemin-Noël ou que le lecteur produit un texte par sa lecture (cf. F. Rastier), mais une interprétation. Notre choix est, sans ignorer la socio-linguistique ou même la psycho-linguistique de centrer les démarches sur l'effet de langage - conscient de rester dans une globalité problématique -.

Ceci dit en préambule, il reste pour l'A.T. à organiser ses liens avec les différents courants linguistiques, voire à y définir sa place.

Ces liens sont dépendants d'une investigation en amont et en aval, c'est-à-dire que l'objet-texte est considéré comme un espace textuel où se manifestent des traces aussi bien de l'acquisition du langage (français langue maternelle ou français langue étrangère) que de la pratique orale (analyse conversationnelle) que du sujet parlant (la langue "chevillée aux effets moïques" - cf. Colloque sur Deixis - Danon-Boileau, M.A. Morel).

La démarche semble ambitieuse mais il s'agit d'implanter dans la méthode une sorte de trans-disciplinarité au niveau des courants et de certains domaines dans le champ de la linguistique.

Ce qui guide la sélection est la définition retenue de l'objet-texte.

Le principe de cette démarche est un devoir de regard à entendre exclusivement comme principe actif, suivi d'un prolongement sous forme d'auto-centrage.

Ainsi, notre pratique de l'A.T. et plus précisément sur des textes poétiques que nous pensons avoir ses raisons d'être traité en tant que tel et ayant sa spécificité, nous a amené à déduire un certain nombre d'hypothèses qui soit confirme, soit amplifie, soit circonscrit des aspects qu'analysent les courants linguistiques dans d'autres contextes de communication.

Pour en citer trois dans ce domaine, nous avons interrogé l'acte de référer et sa valeur (cf. G. Kleiber) avec la question de la frontière entre référent extra-linguistique ou non ? Nous avons estimé la place de la subjectivité dans le faire analytico-descriptif du texte poétique et posé la question des logiques sémantiques (cf. R. Martin, Ruppert de RSSI au Canada).

Puis, nous avons abordé l'importance de la réflexivité du langage comme déterminant dans les processus cognitifs et dans l'élaboration interprétative.

Cette investigation qui est une démarche pré-théorique a sa force interactive et il est à voir si elle n'établit pas tout simplement d'autres types de rapport entre objet et théorie qui serait de l'ordre du tiers dont il reste à définir sa dynamique spécifique.

En effet, le texte et dans notre cas le texte poétique est un objet de communication au même titre que d'autres, qui entretient avec la langue des rapports particuliers et privilégiés. Penser sa globalité à l'intérieur du champ de la linguistique ne saurait être à sens unique.

Même si sa démarche n'est pas achevée, l'A.T. dit ainsi ses relations avec les courants linguistiques qui sont de dépendance mais qui ne mettent pas en péril son autonomie et donc sa participation, son apport aux sciences du langage.

UNE AUTRE IDEE DU THEORIQUE

Si l'A.T. a dit ses rapports avec le champ de la linguistique elle a plus de difficulté à dire là la théorie qui la sous-tend car elle est une pratique et parce qu'elle a donné surtout sa méthode.

C'est ainsi que, l'objet oblige, dans l'état actuel des choses, et peut-être de façon irrémédiable, elle n'est pas "théorisable dans son entier", ni même dans ses parties lorsqu'on connaît le coût analytique de leur isolement.

Sa globalité existe, comme existe celle du langage, mais elle n'est appréhendable que dans une autre définition du théorique qui serait davantage une objectivation produite dans la distance.

Elle permet d'évoquer des problèmes dans une autre perspective. Ainsi, si on prend le problème suivant : référer un micro-acte de communication dans un texte poétique, micro-acte et objet de communication.

Elle dit que référer est un des actes fondamentaux de la langue et par là transversal à tout objet de communication. Et surtout, elle se demande si c'est le même acte ou s'il est nécessaire de le penser, dans un texte poétique ou ailleurs ?

Le texte par sa spécificité de macro-acte n'amène-t-il pas à repenser l'exigence théorique et ses rapports avec des finalités et avec des subjectivités ?

L'A.T. se doit aussi d'interroger la place énonciative de son praticien. De quelle mise à distance s'agit-il ? Est-il un lecteur et praticien avisé ou un autre type d'intervenant ?

S.T.D., Université Paris VII

UNE LINGUISTIQUE INFORMEE PAR LA SEMIOTIQUE.

Quelques indications sur le déplacement du statut du signe

Joëlle RETHORE, Anthony JAPPY, Jean Pierre KAMINKER

Ce n'est pas le signe qui construit, qui dit ou représente l'énonciateur, mais l'énonciateur qui construit, dit, représente le signe (MS 318). L'objet du signe est nécessairement exprimé dans le signe pris en lui-même. (Ibid)

PRESENTATION

Parmi les enseignants-chercheurs de Perpignan qui peuvent se dire concernés par la situation actuelle de la linguistique en France, il y en a trois qui ont en commun leur appartenance à l'équipe de sémiotique fondée par G. Deledalle et aujourd'hui dirigée par J. Réthoré. Leur contribution commune à ces *Journées* est à lire en gardant à l'esprit la diversité disciplinaire qui est constitutive de l'équipe de sémiotique. Celle-ci, dans sa plus grande extension, n'a pas spécifiquement vocation à conduire un projet de recherche situable dans le champ des sciences du langage. Et les trois linguistes eux-mêmes sont engagés chacun dans une direction qui lui est personnelle comme on le voit dans la suite du présent papier. Mais ils

peuvent, d'une part, exprimer en commun un point de vue sur la place du linguistique dans le champ sémiotique, et d'autre part, dire quelque chose sur les ressources que la sémiotique de Peirce met au service des sciences du langage.

Le premier point peut s'éclairer par une opposition qui tend à devenir classique entre Peirce et Saussure. Pour ce dernier, la délimitation de l'objet langue est le geste fondateur, et la sémiologie comme science générale portant sur "la vie des signes au sein de la vie sociale" n'apparaît qu'à l'horizon comme une science encore à fonder.

Peirce a commencé par la sémiotique ; et si le langagier ou linguistique ont une place marquée dans le monde des signes comme appartenant intégralement au domaine du symbolique, c'est une spécificité doublement dépourvue d'exclusions :

- pas d'exclusivité en faveur des signes verbaux, qui sont immergés dans le non linguistique et en concurrence avec lui ;
- pas d'exclusion hors du langage de ce qui n'est pas symbolique, disons l'icône et l'indice, pour ne pas déployer ici l'éventail des classes de signes.

Cela dit, les peirciens qui sont linguistes n'ont pas de raison de récuser l'acquis de la linguistique structurale, en ce qui concerne une définition formelle de la spécificité du champ linguistique, exprimable en termes d'universaux, qu'il s'agisse du caractère doublement articulé des langues ou du marquage de la personne.

J. RETHORE

La théorie du langage que l'on peut trouver dans les textes philosophiques et sémiotiques de C.S. Peirce porte essentiellement sur les grandes opérations qui constituent le langage compris comme structuration - sans cesse remise en cause - d'un discours dans et sur le réel ; elle est d'un moindre secours dans la description des entités élémentaires que sont les morphèmes et les phonèmes au sein de l'unité

phrastique. Clairement, ses enjeux ne sont pas strictement ceux de la linguistique.

Une telle théorie (très éparpillée malheureusement dans la documentation désormais disponible) a mis la question du signe (pas seulement du signe linguistique) au centre des rapports entre le réel représenté et l'interprétation dont il est l'objet, et elle fait de la sémiotique une théorie de l'enquête.

Le *signe* est défini comme une *médiation* [un représentant, un signifiant, une matérialité] *entre son objet* (qu'il faut comprendre comme objet **dynamique** ou réel [bien plus dynamique que le référent ou objet dénoté] ayant déterminé un objet **immédiat** [assez proche du signifié] à cette représentation : cet objet immédiat est le "sens" [renvoi au domaine lexical] du signe, et il est **dans** le signe), *et une séquence interprétante* (a) son interprétant **immédiat, dans** le signe, mais aussi (b) son interprétant **final**, qui arrêtera à un moment donné la "signification" du signe). On peut éclairer ce point en considérant le cas particulier mais éminent de la prédication dans les limites de l'assertion, qui assigne un prédicat à un thème, celui-ci exprime l'objet dynamique, tandis que le prédicat exprime l'interprétant immédiat, éventuellement caractérisé au plan lexical par le verbe ou tenant lieu.

Ce processus, qui est une *sémiose* complexe aux composantes triadiques fixes (objet-signes-interprétant), est chaque fois singulier, et peut faire l'objet d'une observation objective de son déroulement : tout ce qui est observé, en effet, comme relevant de cette séquence interprétante sont des signes interprétants **dynamiques** du signe de départ (ils peuvent être tant verbaux que non verbaux).

Bien que le début de ce texte n'y fasse pas allusion, il y a une différence essentielle entre deux concepts souvent tenus pour synonymes : **signe** et **representamen**. Il est vrai qu'il y a assez de recouvrement dans leur sens (par leur position médiane dans la sémiotique) pour ne pas nécessairement les opposer. Mais l'ignorance de leur rôle dans les phénomènes langagiers conduit à des dérapages. Si le point de rencontre se fait sur leur rôle de représentation (ou tenant lieu) d'autre chose, ils divergent pour le reste autant que l'**occurrence** par rapport au **type**, que le

singulier par rapport au général ou à l'universel. Le signe est toujours unique, existentiel, singulier, tandis que le representamen est toujours construit/reconstruit par le retour de notre pensée consciente et contrôlée sur les signes produits.

Le pragmaticisme peircien, qui est la théorie de l'effet des concepts au sein d'un univers de discours et, plus largement, d'un contexte, qui n'est jamais quelconque, requiert la prise en considération d'un cadre non seulement énonciatif mais assertif, sachant qu'il faut entendre par assertion la prise en compte de la responsabilité sociale et juridique de sa signification (pas seulement d'un contenu sémantique, lié au sens des mots, mais de l'ensemble des conséquences pratiques, morales, intellectuelles, etc. du propos et des intentions qui l'accompagnent). Cela dit sans juridisme, et donc sans préjuger des différences qui sont à faire entre diverses modalités de cette prise en compte depuis la parole en l'air jusqu'aux performatifs les plus nettement perlocutoires.

Dans une conception aussi clairement anti-immanentiste, la description linguistique se fonde à la fois sur l'idée de sujet comme présence d'un corps, et sur le sujet comme énonciateur/aire se posant éventuellement comme image abstraite de lui/elle-même dans son discours (la feuille d'assertion des graphes existentiels). De ce fait, la description fait une place au désir (qui est du côté de l'objet, de la pulsion sémiotique) et à l'intentionnalité (qui elle se trouve du côté de l'interprétant, de l'auto-contrôle, du but visé).

Le tout s'appuie sur les trois catégories fondamentales du réel qui correspondent à trois univers logiques en interrelation permanente dans la sémosis : le possible (la priméité), l'actuel (la secondéité) et le nécessaire (la tiercéité). Dans ce sens, la pensée peircienne appliquée au langage est partiellement saisissable comme théorie des modalités, des formes du discours et de son fonctionnement.

Sur une telle base conceptuelle, j'ai soutenu, en 1988, une thèse d'état sur *La linguistique sémiotique de C.S. Peirce : Propositions pour une grammaire phanéroscopique*. Il s'agissait justement de mettre à plat la théorie du langage dont il a été question plus haut à partir d'une masse documentaire éparpillée, et, en particulier, d'articuler les opérations

d'assertion sur une phénoménologie du signe, c'est-à-dire d'une "chose" saisie comme point de départ pour et par quelqu'un, et ultérieurement analysable comme representamen, c'est-à-dire événement symbolisable dans une culture. Par ailleurs, il apparaît que la problématique contemporaine de la production du sens puisse être abordée par le biais de ce que Peirce a appelé la "théorie des relatifs" assistée d'une grammaire "casuelle" : Peirce, à l'instar de Tesnière, a insisté sur l'intérêt des valences verbales, c'est-à-dire des données algébriques de la syntaxe, comme productrices non seulement de formes mais de sens au même titre que le lexique.

A. JAPPY

Linguiste angliciste, et membre du groupe de recherches sémiotiques peirciennes depuis ses débuts en 1974, ma recherche personnelle s'organise à l'intérieur de ce qu'il convient d'appeler le principe de l'iconicité linguistique. Bien que s'inspirant de la théorie de l'icône de C.S. Peirce, mort en 1914 et contemporain de Saussure, le principe de l'iconicité, ainsi que son intérêt pour la linguistique, n'a été véritablement dégagé et porté à la connaissance des linguistes qu'au milieu des années soixante par l'article fondateur de Roman Jakobson, "A la recherche de l'essence du langage", où l'auteur oppose justement les systèmes sémiotiques de Peirce et de Saussure.

Si l'on admet, avec un sens un peu rapide de la chronologie, que le structuralisme a été sérieusement remis en question par les textes publiés en 1967 par Jacques Derrida, il apparaît que le principe de l'iconicité se présente comme une théorie linguistique effectivement *post-structuraliste*, se caractérisant notamment par la prise en considération consciente et délibérée de la relation entre le signe linguistique et ce qu'il représente, à savoir son objet. Les signes saussurien et peircien n'ont strictement rien en commun, et il s'agit bel et bien ici de la *représentation* du réel sous la forme de cet objet, et non plus de sa signification.

Mais il est évident que cette prise en compte du réel n'a plus rien à voir avec la conception empiriste d'une langue "transparente" et simple calque du monde. De plus, l'objet du signe peircien est de nature plus complexe que le référent dégagé par les travaux de Benveniste et d'autres dans le cadre de la linguistique saussurienne. La tâche de la linguistique s'inspirant du principe de l'iconicité consiste, dans ce cas, à dégager les différentes façons dont le signe est "informé", dans une acception ancienne du terme, par cet objet complexe ; autrement dit, à repérer dans les expressions linguistiques les "formes" communes qu'elles partagent avec, et qu'elle héritent de, leur objet : en l'occurrence, l'image, le diagramme, et la métaphore. C'est donc dans ce cadre que s'effectue mon travail de recherche personnelle, et ce selon trois axes.

Le premier axe est constitué par une thèse en cours portant sur la métaphore et l'iconicité dans l'anglais moderne. Pour Peirce la métaphore constitue la forme la plus complexe de l'iconicité, et n'est aucunement un phénomène marginal ou "poétique", et il s'agit alors de déterminer la manière dont les signes linguistiques, essentiellement vectoriels, unidimensionnels et donc d'une certaine façon "appauvris", peuvent représenter ce que Peirce appelle un parallélisme, et sont de ce fait capables de représenter un objet doté d'une structure nécessairement plus complexe que la leur. Il ressort déjà de l'étude que l'iconicité de type métaphorique caractérise tout un champ de l'activité linguistique et cognitive, comme le reconnaissent, d'ailleurs, certains courants convergents de la linguistique cognitive et de l'intelligence artificielle.

Le deuxième axe cherche à dégager les rapports éventuels entre l'iconicité et un autre courant de la linguistique post-structuraliste, à savoir la théorie de la fonctionnalité discursive issue des recherches portant sur les temps grammaticaux du linguiste allemand, Harald Weinrich. Conçu en partie en réaction contre certaines thèses de Benveniste, et traduit et publié en français en 1973, le travail de Weinrich distingue en effet entre les formes verbales spécifiques soit au "monde raconté", soit au "monde commenté". En d'autres termes, Weinrich avance l'hypothèse de deux fonctions discursives : la narration et le commentaire.

Or, il se trouve que le système verbal de l'anglais connaît une distinction fondamentale entre formes simples et formes complexes,

auxiliées. Étudiée notamment du point de vue de l'aspect par le linguiste américain Paul Hopper, cette distinction a été ramenée à l'opposition déjà établie par Weinrich entre la représentation du premier plan et de l'arrière-plan narratifs. Mais la définition de la narration ne recouvre que partiellement les diverses fonctions assurées par les formes verbales simples en anglais, et la notion de commentaire peut être étendue à bien d'autres phénomènes linguistiques que la seule notion d'aspect étudiée par Hopper. En effet, à partir de la distinction qu'on peut établir entre une iconicité "orientée" vers l'événement (la seule en fait, discutée par Jakobson dans son article de 1966) et une iconicité "orientée" vers le locuteur, la théorie de l'iconicité permet non seulement d'expliquer la totalité des fonctions assurées par les formes simples de l'anglais, mais elle intègre et développe considérablement aussi les valeurs attribuées par Weinrich et Hopper au commentaire. Le principe de l'iconicité permet ainsi de distinguer entre des formes verbales à caractère purement "objectif", et d'autres au contraire, où se manifeste l'intervention du locuteur grâce à l'utilisation des diverses formes auxiliées, à caractère "subjectif".

La troisième voie de ma recherche intègre les principes ainsi décrits à un travail sur l'analyse automatique de textes et, de façon générale, sur l'étude de la variation linguistique à travers les genres et catégories de textes réunis dans divers corpus disponibles sur support magnétique. Le centre de calcul de l'Université de Perpignan dispose en effet d'un concordancier installé sur Vax, l'Oxford Concordance Program (OCP), qui permet d'établir index et concordances pour quelque chaîne de caractères que ce soit. Or si les formes simples de l'anglais nécessitent un repérage et un étiquetage manuels préalables, les formes auxiliées, contractions comprises, peuvent être identifiées et extraites automatiquement de n'importe quel corpus. C'est ainsi qu'une partie de mon travail de recherche (et d'enseignement) porte actuellement sur le caractère objectif ou subjectif d'un certain nombre de genres réunis dans un corpus d'anglais contemporain, le Spoken English Corpus, publié conjointement par l'Université de Lancaster et IBM-UK, et composé essentiellement d'extraits de diverses émissions de la BBC. Ce travail, conduit avec des étudiants anglicistes en année de licence, permet d'étudier à travers les genres du corpus la distribution des expressions linguistiques "objectives" et "subjectives" dans le sens de ces termes définis plus haut.

Personnellement j'achève une thèse qui tend à reformuler en termes sémiotiques le concept de rapport au langage en prenant pour point de départ l'oeuvre de P. Bourdieu. On sait que les rapports au langage sont des habitus, autrement dit des "dispositions socialement constituées", et cela impose de penser un rapport au langage comme le principe latent qui détermine les conduites langagières manifestes. C'est le premier trait, et par parenthèse, il est crucial pour tout formateur ayant affaire avec des objectifs langagiers. Car désigner le rapport au langage comme habitus c'est montrer le terrain sous-jacent duquel dépend que tels objectifs soient ou non à portée du sujet à qui on les propose.

Et un autre trait, que je reprends aussi à mon compte, consiste en ceci : dans la diversité des rapports au langage, dont la nomenclature, je pense, n'existe pas, une opposition binaire se fait jour entre un rapport savant et un rapport que je dirai indifféremment spontané ou populaire. Structuralement leur spécificité est facile à cerner et tient tout entière dans l'opposition du légitime au non légitime. Est savant l'habitus langagier acquis par la fréquentation longue des instances de légitimation, par la préparation des diplômes universitaires en particulier. Vu sous ce jour c'est surtout une manière, appelée aussi *modus operandi*, et sujette électivement à la légitimation, autrement dit à la distinction arbitraire et au masquage de cet arbitraire. Reste à savoir s'il faut se contenter de cette conception purement structurale et s'il n'y a rien à dire sur cette opposition du populaire au savant qui fasse état de caractéristiques intrinsèques et fonctionnelles. Je ne dirai pas que Bourdieu quant à lui soit de ceux qui s'en contentent, car il marque en plusieurs endroits que les deux types d'habitus sont inégaux par les actes cognitifs auxquels ils sont associés. Mais je crois pouvoir montrer que sur ce plan les descriptions de Bourdieu restent embryonnaires et je ne crois pas qu'il puisse en être autrement tant qu'on ne se décide pas à introduire dans le concept de rapport au langage une composante expressément sémiotique, ce que j'ai tenté pour ma part.

Dans des termes absolument généraux qui me dispenseraient de nommer une théorie particulière mon hypothèse pourrait se formuler comme suit : les

sujets qui sont porteurs respectivement du rapport spontané et du rapport savant au langage ont intériorisé deux conceptions différentes du signe. Celles-ci, qu'on peut appeler "théories implicites" dans le sens que revêt cette expression notamment chez B. Bernstein où chez J. S. Bruner s'opposent par l'accent mis ou non sur la médiation : le rapport spontané minore les aspects médiats du signe, que l'apprentissage du rapport savant au contraire a pour effet de majorer. C'est cette habitude de la médiation dans l'usage des signes qui créerait chez les porteurs du rapport savant un surcroît de capacité dans l'exécution de performances langagières spéciales exigées par certaines formes du travail intellectuel. L'enquête que j'ai dépouillée m'encourage à développer ce point de vue ; elle tend à établir en effet qu'une approche médiate des textes, qui se manifeste dans le cas étudié par la sensibilité à la cohérence textuelle, va de pair avec une meilleure réussite dans la résolution de certains problèmes de lecture.

Il y a deux raisons pour lesquelles la théorie peircienne fournit de quoi formuler en termes sémiotiques une analyse des rapports au langage. D'abord elle est triadique : elle pose que s'il y a un renvoi du représentement à l'objet c'est qu'il y a un interprétant pour assurer la médiation entre les deux. Ensuite elle permet de concevoir que cette triadicité puisse être sujette à méconnaissance, si on suppose qu'il puisse exister une tendance à occulter en général la médiation. La relation constitutive du signe "ne se ramène pas à un complexe quelconque de relations dyadiques" dit Peirce. Mais on peut supposer que dans une culture donnée on se figure spontanément le signe sous la forme d'un tel complexe. Dans l'esprit de certains sujets une série d'hypostases démembrerait le signe, en sorte qu'en observant ce qu'ils disent des signes et ce qu'ils en font on verrait qu'ils privilégient telle relation duale en l'isolant en pensée de la triade dans laquelle elle est prise. Ce raccourci serait inhérent au rapport spontané ou populaire au langage, ce qui n'empêcherait pas que les mêmes hypostases soient aussi à l'oeuvre dans les représentations véhiculées par les discours légitimes sur le langage. Mon point de vue suppose en effet une inconsciente duplicité de la culture dominante qui entretiendrait un divorce constant et caché entre deux sphères : celle des pratiques savantes que le rapport savant reproduit et tend à confisquer au profit des héritiers, et la sphère des productions idéologiques auxquelles la culture légitime donne cours.

Tout détail supplémentaire sur l'orientation de mon travail serait superflu dans une communication de cette sorte, mais ce qui demande à être redit, puisque notre session est concernée par les fondements épistémologiques de notre discipline, c'est que l'orientation sociocognitive dont je me réclame ne peut pas se passer d'une conception triadique du signe. Dès qu'on a fait du signe une entité à deux faces on rend difficile à penser le fait pourtant trivial que pour relier la perception d'un signe à la pensée de son objet, par exemple pour donner du sens à un texte, il y a plus d'une façon de s'y prendre. Il arrive qu'en reconnaissant la nécessité d'un troisième terme on propose à cette fin le référent ; mais les peirciens n'ont pas de mal à montrer que cela ne fait pas l'affaire, l'essentiel est d'inclure dans le concept de la relation sémiotique l'effet du signe, autrement dit l'interprétant.

Une idée assez voisine était déjà chez Vygotski, dont l'oeuvre aujourd'hui redécouverte a eu le mérite et le malheur d'aborder les rapports entre pensée et langage sous un angle résolument sociocognitif. Il ne savait rien de Peirce, semble-t-il, mais il a critiqué avec vigueur sous le nom d'associationnisme une sémiologie dualiste, qui empêche de voir ce qui est pour Vygotski l'acquis majeur de ses travaux à savoir que "les significations se développent".

IRSCE, Université de Perpignan

VERS UNE ÉPISTÉMOLOGIE DE L'HÉTÉROGENE

Amr Helmy IBRAHIM

Les impératifs catégoriques, perçus à partir des années soixante comme fondateurs d'une discipline nouvelle, qui ont régi la pratique des linguistes français dans leur effort pour construire leur objet et en délimiter scientifiquement les contours, impératifs qui les ont alors très nettement démarqués de ceux qu'il était alors convenu d'appeler les grammairiens, semblent avoir connu une mutation profonde. Pas toujours perceptible parce que très rarement discutée en tant que telle, cette mutation a touché aussi bien les cadres théoriques de référence que les méthodes concrètes d'investigation.

La conséquence première en a été une modification plus ou moins radicale selon les individus ou les équipes des perspectives de recherche. Il semble bien que ce qui fait courir aujourd'hui les chercheurs ait changé de nature.

Pour aller vite, à partir des années soixante, la construction de la spécificité de notre discipline en France, par delà ou en deçà de l'émergence de théories nouvelles - en fait, à deux ou trois exceptions près, principalement des reformulations d'un effort de création théorique antérieur à la deuxième guerre mondiale ou importé des Etats-Unis - s'accompagne d'un mouvement presque violent de réduction et de calibrage de

l'objet d'étude dans le but de le rendre observable. Ce mouvement, comparable à plus d'un égard à l'effort de distinction et de séparation des genres qui a modelé au XVIIIe siècle ce qu'on appelle depuis la tradition classique française, vise à démêler les territoires respectifs de la syntaxe et de la sémantique mais aussi du linguistique et du logique, du phrastique et du discursif, voire du linguistique et du langagier. Comme c'est souvent le cas en la matière on doit, même si ce n'est pas toujours très facile, démêler dans les publications, les cours et les interventions liées à ce mouvement général de *séparation, distinction, délimitation, tamisage, blutage* (ce dernier terme étant paradoxalement le plus précis) deux attitudes souvent parallèles, parfois indissolubles tant elles peuvent - corporatisme oblige - paraître, pour un même individu, nécessaires l'une à l'autre : d'un côté un impératif technique ou présenté comme tel à savoir qu'on ne peut pas raisonnablement traiter tous les paramètres à la fois et répondre simultanément à des questions issues de problématiques posées avec des instruments et des méthodes peu comparables, de l'autre la volonté commandée par des contraintes institutionnelles, psychologiques ou, il est peut-être temps de le dénoncer, par la mégalomanie de certains collègues, de constituer des *territoires* plus ou moins bien fortifiés et relativement étanches où les règles de valorisation et de reconnaissance sont étroitement contrôlées par un petit groupe lui-même fortement hiérarchisé.

Ce mouvement de calibrage et de réduction de l'objet d'étude est traversé par un autre clivage : celui qui oppose un espace réputé favorable à l'élaboration d'une combinatoire formalisable à un espace qu'on suppose investi par des interprétations incontrôlables. L'espace formalisable se construisant autour de traces dont la stabilité garantit la reproductibilité des descriptions et de la théorie qu'elles illustrent.

Si, malgré quelques empêcheurs de tourner en rond - forts il est vrai d'une grande audience étudiante mais assez pauvres à l'époque en publications -, le consensus est bien établi, au cours de cette période fondatrice, en plus de la nécessité de bien distinguer les genres, autour de quelques concepts ainsi que sur la pertinence d'un certain nombre d'outils descriptifs - ceux-là mêmes qu'on retrouve aujourd'hui encore dans la plupart des cursus d'introduction à la linguistique, surtout quand ces cursus ne sont pas assurés par des enseignants dont la spécialité première n'est pas *le noyau dur de la linguistique* (c'est-à-dire, *mettons les pieds dans le plat*, la syntaxe, bardée de phonologie générale et d'une sémantique très

contrainte, de la phrase, de préférence simple...) -, des divergences partagent radicalement la communauté des linguistes sur la nature même de l'organisation d'une langue.

Est-ce le produit d'une combinatoire en dernière analyse logique comme le présupposent les grammaires génératives de tous bords mais aussi des grammaires combinatoires non-génératives et dans une large part bon nombre de grammaires normatives ?

Est-ce une configuration plus ou moins algorithmique où l'appareil mathématique n'explique pas une combinatoire mais essaie de dégager les constantes éventuellement formalisables d'un parcours lui-même plutôt justiciable d'approches comparables à celles qu'on connaît en biologie et en botanique comme le présupposent la grammaire de Harris ou celle de Maurice Gross ?

Est-ce une configuration en treille, due à l'articulation d'opérations de nature essentiellement cognitive selon des modèles qui ont beaucoup varié depuis le début du siècle mais où malgré les fossés institués par le jargon, la disparité des références et du mode d'argumentation émergent au moins trois constantes : on pose qu'il existe un nombre très limité d'opérations fondamentales ayant une nature langagière et non linguistique et qui sont de ce fait les mêmes pour tous les hommes dans toutes les langues même si elles suivent pour se manifester des voies différentes, on rejette aussi bien le partage entre une syntaxe et une sémantique qu'entre une synchronie et une diachronie, enfin on privilégie systématiquement la démarche par analogie, approximation, simulation supposées reproduire le caractère processuel des langues, par rapport à la démarche analytique ou combinatoire à laquelle on se contente d'emprunter, le plus souvent avec le mépris que peut avoir la haute couture pour la couturière de quartier, quelques *éléments de description* ? De la psychomécanique de Gustave Guillaume aux connexionismes de cette année fortement marqués par les avancées de la neurobiologie¹ en passant par les différentes formes de piagétobressoculiolisme, le modèle de départ part d'une hypothèse sur la manière dont on comprend en postulant dans tous les cas une forme ou une autre de *constructivisme* soit à partir d'un nombre limité de *relations fondamentales* ou d'*opérations* soit, et c'est, semble-t-il, l'originalité d'une certaine forme de connexionisme, d'un certain nombre de processus

¹ Cf. *Interdisciplinary Workshop on Compositionality in Cognition and Neural Networks*, Actes du colloque tenu à l'Abbaye de Royaumont les 27 et 28 mai 1991 - Organisateurs D. Andler (Univ. Ch. de Gaulle-Lille - CREA-Paris), E. Blenestock (CNRS-ESPCI - Paris), B. Laks (Un. Paris VIII-CNRS).

possibles et communs aux dispositions extrêmement individualisées et souples mais néanmoins analogues du câblage neuronal du cerveau humain puisque "tout comportement s'explique par la mobilisation interne d'un ensemble topologiquement défini de cellules nerveuses", que "les possibilités combinatoires liées au nombre et à la diversité des connexions du cerveau de l'homme paraissent effectivement suffisantes pour rendre compte des capacités humaines" et que "le clivage entre activités mentales et neuronales ne se justifie pas"².

Est-ce enfin cet instrument de communication que, par une conscience croissante de ses besoins, qu'il ne faut jamais confondre avec une quelconque introspection psychologisante et au premier rang desquels figure une exigence d'économie, le locuteur améliore en fonction de son rapport à sa culture et au monde dans le cadre des contraintes de la double articulation³ ?

A l'époque, malgré des polémiques tout à fait réelles dont on retrouve l'écho de temps à autre dans un livre ou un article, il n'y a pas, pour beaucoup de linguistes d'urgence à trancher le débat. Plus précisément, l'absence d'une réponse claire et convaincante à ces questions non seulement ne les empêche pas de dormir mais ne gêne pas beaucoup leur travail en cours.

Modèle méthodologique pour d'autres disciplines la linguistique est alors, y compris d'ailleurs souvent sous la plume de ses théoriciens et épistémologues, tout entière dans ses méthodes. C'est comme si, à quelques exceptions près, les linguistes continuaient à reconnaître les bienfaits de la célèbre auto-censure fondatrice de la Société de Linguistique de Paris en 1866 par laquelle cette assemblée de savants s'interdisait dorénavant de discuter de l'origine des langues. (L'interdit, qui figurait dans les statuts de cette docte assemblée, a été comme on le sait formellement levé dix ans plus tard mais l'esprit qui a présidé à sa formulation est resté longtemps vivant).

En fait, l'absence d'un véritable débat sur la nature de la langue s'est souvent doublée d'une répugnance à penser l'origine du sens. Y compris naturellement chez les sémanticiens. (L'ouvrage sorti de la célèbre

² J.-P. Changeux, *L'homme neuronal*, p. 334 de l'édition de poche *Pluriel*.

³ A. Martinet, *Syntaxe générale*, Armand Colin, 1985.

rencontre de Royauumont, en octobre 1975, sous le titre *Théories du langage, théories de l'apprentissage, le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky* est, malgré son importance et l'étendue de ses retombées sur notre horizon intellectuel, comme un hapax dans l'ensemble de notre production.)

Une fois établie une interprétation on essaie certes dans certains cadres théoriques d'en démonter à rebours la construction mais à ce jour on ne peut pas dire que pullulent des théories générales du sens, voire des recettes de cette combinatoire, si combinatoire il y a, aux paramètres tout aussi multiples qu'imprévisibles, qui génère du sens.

Pourtant, dès le début des années 80 on sent dans les travaux de beaucoup de linguistes, et singulièrement dans les thèses et publications de ceux qu'on peut qualifier de "génération intermédiaire" un changement significatif d'attitude : la nature de la langue et du sens constituent l'interrogation qui sous-tend en filigrane leur recherche et explique notamment des options et des orientations peu ou pas orthodoxes, qu'ils aient ou non fait acte d'allégeance à l'un des grands courants théoriques dominants en préambule à leurs descriptions.

Il y a à cela, parallèlement à l'environnement social et idéologique qui exerce sur les linguistes des pressions aux effets infiniment plus importants qu'ils ne veulent le plus souvent l'admettre, des raisons objectives qui tiennent à l'état d'avancement de certaines recherches et à leur orientation.

En premier lieu il y a cette rupture qu'introduit Noam Chomsky dans sa propre école avec les conférences de Pise en avril 1979. S'il est vrai que la traduction française de ces conférences⁴ qui consacrent la fin de l'homogénéité d'un système auquel ont été formées une ou deux générations de linguistes de par le monde n'a paru qu'en avril dernier, pendant dix ans des fragments des textes anglais, avec leurs interprétations multiples et contradictoires au sein de relais français concurrents, ont servi en quelque sorte de prétexte à l'affranchissement d'un nombre considérable de chercheurs.

⁴ *Théorie du langage et du gouvernement*, Seuil.

Parallèlement, c'est autour de la même époque que l'analyse présuppositionnelle et argumentative jusque là clairement et fortement structurée en France autour d'Oswald Ducrot est progressivement débordée, dans la représentation tout au moins que s'en fait "le public", sur ses propres terres par diverses pragmatiques dont les plus actives, s'inspirant des analyses conversationnelles et de l'ethno-méthodologie, élargissent leur champ d'application au point de le rendre intégralement infalsifiable. Dans la synthèse, pourtant prémonitrice des éclatements futurs, que donnait Blanche-Noëlle Grünig en 1981⁵ on ne trouve aucune trace d'au moins deux des ténors aujourd'hui les plus prolifiques de ce *champ*... Cinq ans plus tard dans une synthèse critique que nous faisons nous-même dans le but de cerner les traits distinctifs dudit champ afin de le rendre accessible au commun des mortels nous ne soupçonnions pas non plus l'étendue de la déferlante bigarrée attrape-tout pragmatico-communicante⁶.

C'est également vers cette époque que l'école fonctionnelle française se démarque publiquement d'André Martinet, son père fondateur et que de nombreux culioliens développent des descriptions qui, tout en se réclamant de la même source, ne semblent pas relever en dernière analyse du même cadre théorique ni même se servir, pour parvenir à leurs conclusions des mêmes outils. Enfin si l'on retrouve un peu de Tesnière et beaucoup de Guillaume dans des travaux qui ont oublié parfois de citer leurs sources, les traces ne se recouvrent pas. Et il n'y a pas plus de continuité chez ceux qui se réclament ou se sont réclamés de l'*approche pronominale*, un courant dont l'ouvrage de référence, publié tardivement⁷ a fortement influencé de nombreux jeunes linguistes avant de se manifester dans l'édition, une situation assez courante en France.

Mais en même temps des masses de faits et des remarques d'une grande finesse s'articulent dans des directions parfois assez surprenantes et comme en donnait, au cours d'un colloque à Angers en juin dernier, la jeune linguiste Danièle Flament-Boistrancourt de l'Université de Lille III, une illustration pour ainsi dire prototypique, peuvent s'intégrer dans une vision unifiée malgré leurs horizons théoriques apparemment incompatibles.

⁵ "Plusieurs pragmatiques", *DRLAV*, n° 25.

⁶ "La pragmatique", *Le Français dans le Monde*, n° 203, Août-Sept. 1986.

⁷ Cf. BLANCHE-BENVENISTE, J. DELOFEU, J. STÉFANINI, K. van den EYNDE, *Pronom et syntaxe - L'approche pronominale et son application au français*, SELAF - CNRS, 1984.

D'une part, les classements syntaxiques de milliers de verbes entrepris au L.A.D.L. de Maurice Gross à partir de la fin des années 60 font ressortir qu'il y a en moyenne moins de deux verbes français à partager les mêmes propriétés ; de plus Maurice Gross publie en 1977 un ouvrage quelque peu désespérant sur la syntaxe du nom où l'irrégularité des relations syntaxiques se substitue systématiquement aux règles. A partir de 1980 il développe, suivi par d'autres chercheurs du L.A.D.L., l'étude des verbes supports, ces verbes qui perdent leur sens lexical plein dans certaines constructions. Enfin, à partir de 1982 paraissent ses travaux puis ceux de son équipe sur ces constructions figées dont le nombre est déclaré supérieur aux constructions libres.

Autrement dit, **une zone immense de la langue est présentée comme arbitrairement irrégulière, figée ou tendant à perdre son sens.**

Ces résultats convergent avec des recherches qui révèlent l'omniprésence dans la langue et les discours d'enchaînements discursifs relativement longs et fortement stéréotypés. Ici l'observation de l'existence de *chartes conversationnelles* fortement stéréotypées⁸ va recouper sans le vouloir des travaux faits dans une optique presque exclusivement littéraire portant sur les clichés et lieux communs⁹ ainsi que nos propres travaux sur le statut de la langue au sein de la culture populaire¹⁰.

Dans le même temps Gilles Fauconnier, probablement le premier à oser sous-titrer un livre : *Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*¹¹, substitue la complexité d'une structuration locale et contingente de l'espace mental à la complexité présumée de la langue.

De son côté, George Kleiber, traquant des aspects mal étudiés de la détermination, de la quantification, du système des relatives puis de la métonymie met au jour les problèmes d'une gestion de la référence linguistique selon les critères de la raison analytique. Son dernier ouvrage,

⁸ Cf l'excellente synthèse critique de Pierre Bange "Points de vue sur l'analyse conversationnelle", *DRLAV*, n° 29, 1983.

⁹ R. Amossy & E. Rosen, *Les discours du cliché*, CDU & SEDES, 1982 et plus récemment A.M. PERRIN-NAFFAKH, *Stylistique-Pratique du commentaire*, PUF, 1991.

¹⁰ "Nouveaux stéréotypes populaires", *Le Français dans le Monde*, nov.-déc. 1983.

¹¹ *Espaces mentaux*, 1984.

La sémantique du prototype¹² montre, malgré les controverses sur le bien-fondé des différentes approches se réclamant de la sémantique du prototype et les critiques qu'il adresse lui-même à ces approches, la place énorme qu'ont prises les phénomènes de stéréotypisation et d'approximation fautive quoique courante du sens dans la réflexion sur la construction et la circulation du sens.

Ces faits vont tous, pensons-nous, dans la même direction : *la langue produit ou annule le sens en réduisant son parcours référentiel par des raccourcis spécifiques non isomorphes aux règles du raisonnement plutôt qu'en combinant ou en décomposant sur un mode logique ou mathématique.*

Cela suppose une constance et une cohérence dans la manière de penser l'hétérogène. Constance et cohérence qui constituent probablement le timbre, la tonalité, l'arbitraire morpho-syntaxique particuliers fondateurs de la diversité des langues.

Les chercheurs adoptent pour penser cette problématique des voies très différentes. Pour Jean-Michel Cadiot c'est POUR qui servira de support et d'introduit. Et l'on voit un ensemble de chercheurs se pencher à nouveau sur le statut des propositions¹³.

Pour nous, l'option n'est pas, à première vue, moins insolite : il faut s'atteler à l'étude des conditions dans lesquelles les mots d'une langue perdent leur sens. *C'est par ses tournures figées, ses outils grammaticaux, ses termes supports, son économie particulière de compensation des éléments disparus par des éléments nouveaux, qu'une langue se distingue d'une autre.* La perte partielle ou totale du sens est donc une condition de la constitution de l'identité d'une langue et du fonctionnement de sa grammaire. *Un mouvement qui n'est gérable qu'à condition de trouver une catégorie d'éléments où se manifestent tout à la fois l'arbitraire de la syntaxe et la motivation du lexique en cours de renouvellement :* les termes supports - nous identifions ainsi un éventail de termes et d'éléments qui déborde largement celui des verbes supports stricto sensu -, les **prototypes analytiques** - structures d'auto-définition soit par dérivation

¹² P.U.F., 1990.

¹³ Cf. le dernier numéro de *Langue française*.

morphologique stricte comme dans *Un chanteur chante une chanson* soit par référence à des hypéronymes ou à une hiérarchisation réputée évidente des paradigmes comme dans *Un ténor entonne un air d'opéra* - et les différentes sortes d'**opérateurs** - dans le sens et les fonctions que leur assigne Zellig S. Harris à partir de *Notes du cours de syntaxe*¹⁴ -, nous paraissent être ces éléments qui présentent un avantage considérable : ils peuvent servir de descripteurs pour beaucoup d'autres éléments de la langue, notamment lorsque la description essaie de lever, par le truchement d'une paraphrase métalinguistique, une contrainte syntaxique.

C'est peut-être là, dans la perspective où nous nous sommes situés la condition *sine qua non* d'une épistémologie de l'hétérogène, consubstantielle en quelque sorte à la description elle-même.

Nous avons illustré cette démarche jusqu'ici principalement dans trois articles : l'un paru "*Coup : mot support d'interprétation aspectuelle en français*"¹⁵ les deux autres à paraître.

Pour nous, comme pour d'autres, il y aura donc eu pendant les années 80 un changement important de perspective.

En soutenant en 1979 notre thèse d'Etat sur *l'Etude comparée des systèmes verbaux du français, de l'arabe moderne et de l'arabe égyptien* nous pensions que l'avenir des découvertes dans le secteur qui nous intéressait était conditionné par les progrès réalisables dans deux directions :

- d'un côté dans le développement d'un métalangage descriptif totalement inclus dans la langue naturelle susceptible de réduire le flou, les approximations, voire la confusion, souvent attachés à des notions aussi centrales que l'aspect ;
- de l'autre la multiplication de l'élaboration de *matrices forme/sens* du type de celles que nous avons établies pour les verbes de *communication*, de *perception* et de *mouvement* et le développement corrélatif de *micro-systèmes* mettant à plat des correspondances entre la forme et le sens.

En entamant à partir de 1987, sous l'effet d'une véritable *illumination* consécutive à la lecture d'un article de Gaston Gross (à ne pas confondre avec Maurice) *Etude syntaxique de deux emplois du mot "COUP"*¹⁶, une

¹⁴ Seuil, 1976.

¹⁵ *Recherches Linguistiques* XIII, Metz, 1989.

¹⁶ *Linguisticae Investigationes*, Tome VIII, Fasc. 1, 1984.

réflexion sur *les supports d'interprétation aspectuelle en français dont "COUP"*, nous avons acquis la conviction que les micro-systèmes où se manifeste une cohérence relative de la forme et du sens constituent des zones de forte hétérogénéité au sein d'une langue, et que l'identification du lien entre ces îles peu ressemblantes passe nécessairement par la détermination, probablement en dehors des cadres théoriques actuels de la linguistique, tout à la fois des conditions de résolution de configurations sémantiques pleines à des *opérateurs neutres* - conditions donc de perte du sens - ainsi que des conditions de *passage* des propriétés d'une configuration sémantique dans une autre configuration sémantique avec laquelle elle n'a pas de lien continu - c'est-à-dire justiciable d'un processus de dérivation morpho-syntaxique et sémantique calculable -, passage de propriétés analogue à *l'effet tunnel*, "cet effet spécifiquement quantique par lequel aucune barrière énergétique n'est infranchissable à un quanton".

Section de Linguistique, Sémiotique et philologie française
U.F.R. des Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société
Université de Franche-Comté, Besançon

LA DILUTION DE L'OBJET

Anne-Marie HOUEBINE

PAYSAGES LINGUISTIQUES OU DE QUELQUES DATES POUR JALONS

Dans le désordre ou plutôt dans un certain ordre 1866, 1857, 1763-1781, 1786, 1816, 1878, 1891, 1895, 1900, 1916, 1933, 1939 ou encore 1950-60, 1970, 1957-64, 1975, 1980, etc.

Evidemment ces dates peuvent fonctionner comme des énigmes, ou faire traces d'alliance, de reconnaissance, clins d'oeil à certains qui y ont reconnu.

- 1866, la décision de la S.L.P. (Société Linguistique de Paris) se fondant, comme société scientifique, de ne pas accepter de communications concernant les problèmes de philosophie ou la question (mythique) de l'origine du langage.

- 1857, la naissance de Saussure.

- 1763, le premier emploi du terme *aryen* attribué à Anquetil-Duperron par Siegert dans la revue *Wörter ou Sachen* (n° 22, 1941-42), revue fondée par Meringer, cet indo-européaniste qui écrivit *Versprechen und Verlesen* (*Erreurs de parole et de lecture*) en 1895, ouvrage dont s'inspira Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1902).

- 1771-1781, avec la "révolution" du sanscrit devenu source commune du latin et du grec, surgissent des termes *langue aryenne* (1771), *langue sémitique* et non plus araméenne (1781) et de l'idée indo-européenne (William Jones, 1786), celui d'*indo-européen* (Bopp, 1816) et d'*indo-germanique* (1823), notion utilisée seulement par les linguistes allemands et critiquée par Bopp (*Grammaire comparée*, 2ème éd. 1816) : "je ne puis pas approuver l'expression indo-germanique ne voyant pas pourquoi l'on prendrait les germains pour les représentants de tous les peuples du continent, quand il s'agit de désigner une famille aussi vaste" (je souligne).

Cette recherche sur les Aryas et leur langue, l'indo-germanique, est critiquée également en 1878¹ par un jeune homme de 21 ans, lui reprochant, je le dirais en termes actuels, un fantasme d'idéalisation, soit un "rêve presque conscient d'une humanité idéale". Il semble nous dit l'Histoire de ce siècle qu'il faille quelquefois se méfier de ses rêves et du pouvoir des mots. Ce jeune homme s'appelait Ferdinand de Saussure ; nous étions alors en 1878 ; et les linguistes parlaient de leur domaine comme de la **science du langage** en tentant de la faire devenir **linguistique, historique** certes mais aussi, comme vous savez, de plus en plus **générale** à l'aide du geste saussurien de séparation de **La Langue** et de **La Parole** des faits de **Langage**, domaine hétéroclite ; d'où la nécessité du **point de vue** comme le note le *Cours de Linguistique Générale*.

Véritable rupture épistémologique (selon Bachelard) que ces concepts saussuriens, très vite remis en cause, retravaillés et discutés² pour leur abstraction, leur irréalisme, cela malgré leur opérativité. Car c'est de ce geste et des caractères définitoires qu'il accorde à La Langue, en particulier l'**oralité** primordiale et fondatrice du concept, ainsi que l'aspect social (vs individuel pour la parole) que l'humanité se trouve d'un coup dotée d'environ 5000 langues. Un certain nombre de parlars, du fait de n'être qu'oraux, étaient jusqu'alors considérés comme des jargons, des babils infantiles (primitifs), "sans grammaire" et évidemment sans littérature car de la littérature orale rien ou fort peu se connaissait.

Sans grammaire ces parlars ? Sans grammaire nos patois ? Nous savons qu'il n'en est rien. Cependant aujourd'hui encore, malgré l'effort des dialectologues et des linguistes descriptivistes, ce genre d'énoncés, de représentation idéologique, d'imaginaire sur la langue, subsiste dans nos

¹ Journal de Genève du 17 avril, cité par M. Olander, *Les langues du paradis*, Paris, Gallimard, 1989, p. 23.

² Très vite le concept de langue ou celui de synchronie par exemple ont été critiqués (cf. Meillet, Martinet, Jakobson, et d'autres), encore que la compréhension de cette notion de synchronie ait été bien plus réifiée par les critiques que dans la présentation, essentiellement opératoire, qu'en donne Saussure dès le CLG. Et rien n'empêche le ou la chercheur travaillant avec des notions de les déployer plus que de les restreindre. La linguistique étant une science humaine son métalangage le permet. Problème épistémologique d'actualité. Science exacte ou science de l'imprécis (A. Moles) comme au début du siècle, le débat s'engageait de la situer parmi les Sciences historiques ou parmi les Sciences de la Nature.

campagnes mêmes ; je peux en témoigner. Sans parler des résistances à toutes innovations linguistiques ; je pourrai ici faire allusion à la féminisation des noms de métiers pour laquelle j'ai œuvré³ ou à la réforme de l'orthographe.

Devant tant d'ignorance compactifiée⁴ nous pourrions nous interroger. Qu'avons-nous donc fait dans ce siècle, nous linguistes ? Qu'avons nous transmis, nous enseignants et/ou chercheurs, dans nos paroles, nos articles, nos cours ?

Qu'avons-nous fait en reprenant sans savoir, ou en le sachant, l'ancienne nomination de Sciences du langage, délestant l'Université de la licence et maîtrise de Linguistique ?⁵ Ceci pour réouvrir le champ que d'aucuns trouvaient trop enclos du fait de l'accent mis sur le système et la double articulation (d'où les niveaux d'analyse, phonologique et syntaxique) ou la structure, fût-elle et superficielle et profonde (d'où la grammaire, les règles, les transformations...)

Bref le sens, et le sujet, semble-t-il, faisaient retour (cf. la sémantique structurale puis générative, l'analyse de discours au sens de l'analyse de l'énonciation). Retour d'exclusions opérées pour la construction du domaine ? Comme retour de refoulé ?

1890. La Science du langage est déjà une science importante, fondamentale dit Max Müller (sinon pilote comme le dira Benveniste dans les années 60) qui réclame pour elle "une position stratégique" dans les savoirs humains en essayant de la tirer du côté des Sciences de la nature plus que des Sciences historiques⁶. Même enjeu pour Saussure avec l'exigence affirmée de revoir de fond en comble les notions, concepts, méthodes, de la linguistique pour la fonder comme science.

C'est toujours semble-t-il cette exigence de scientificité "dure" qui domine le paysage actuel, qu'il s'agisse des courants post générativistes, ou cognitivistes voire connexionnistes qui se veulent tout aussi rénovateurs et incontournables que la GGT dans les années 60-70. Encore qu'il conviendrait de se demander si, du point de vue de la scientificité, il en va de même pour les descriptions pragmatiques et certaines analyses de discours ou études psycho-socio-linguistiques de l'interaction dialogique ou conversationnelle, voire de certaines recherches socio-linguistiques ou sémiologiques.

D'ailleurs le temps n'est-il pas venu d'autres modalités scientifiques, celles des Sciences de l'imprécis traitant d'une autre façon leur objet, tenant compte de sa complexité, de son hétérogénéité plus que de sa

³ Voir notre "Le français au féminin", *La Linguistique*, 23/1, p. 13-34.

⁴ A moins qu'il ne s'agisse de résistance au sens freudien du terme.

⁵ D'où la création de l'A.S.L., Association des Sciences du Langage, en face de L'ALES, Association des Linguistes de l'Enseignement Supérieur.

⁶ Cf. *Les Langues du paradis*, ouvr. cité, p. 121-122.

réduction homogénéisante et, du côté du chercheur cette fois, prenant en compte quelque chose de ce savoir livré par Freud, celui de l'insu (unbewusst), qui nous informe du fait que l'objet apparemment externe est en grande partie le nôtre uniquement, interne donc et que c'est à s'attaquer à cet interne justement que naissent les nouveaux domaines, quand l'objet de l'autre ne nous suffit plus, ne nous satisfait plus, les déterminations historiques, idéologiques contribuant également à ces refontes d'objet de connaissance.

Herder en 1870 avait défini l'humain en disant qu'il se résume "à un tissu de langage". L'humain se tissait, se tressait dans/par le verbal, devenu plus que tout autre chose un "être de langage". L'hypothèse dite de Sapir et Whorf n'est plus très loin même si la différence langue/langage n'apparaît pas encore clairement. Elle va constituer l'enjeu (pour la science linguistique) de cette fin du XIX^{ème} siècle auquel seul Saussure aboutira avec le concept de langue⁷.

Pour cela il faudra, comme l'a proposé Meringer en 1895 (dans *Versprechen und Verlesen*) délaissier la *scripta* et l'étude historique pour écouter "les paroles quotidiennes" et leurs erreurs, ou celles advenant lors de l'acquisition d'une langue seconde, ou encore les pathologies du langage ; d'où sa collaboration avec C. Meyer neuropsychiatre en quelque sorte. Déjà l'interdisciplinarité et déjà la structure, le système sans que ces termes soient désignés comme concepts clés de la discipline⁸.

DE L'EMERGENCE DE LA LANGUE

La question, apparente, de Meringer est celle de l'origine de l'évolution linguistique : il la situe dans les déviations et fait l'hypothèse, conforme aux études de l'époque (cf. l'histoire comparée des langues) que ces erreurs de parole sont cause des changements linguistiques. Ça c'est sur le versant XIX^{ème} du professeur d' i-e. Mais, et à ce titre Meringer est original, il ne soutient pas simplement cette position de recherche descriptive philogénétique, il tente une explication d'ordre causale. Quelque chose

⁷ et sans doute Freud avec celui d' Unbewusst, insu - mal traduit par inconscient - ou se relève, comme on le verra un peu plus loin, l'importance de la dépendance au langage ; d'où à l'aide des outils saussuriens l'intervention lacanienne : "l'inconscient structuré comme un langage" et les notions de *lalangue* et du *pariètre* ou encore de la chaîne signifiante, de la métaphore et de la métonymie, etc.

⁸ Lourde question que celle du rapport entre la désignation et la pratique ou la conceptualisation, la pratique et la désignation ou la pratique, la nomination, la conceptualisation. L'ordre même des termes soutend une idéologie, voire une théorie.

s'impose alors à lui en observant les 1000 lapsus relevés : la cause de ces erreurs est due à un mécanisme dépassant celui des individus qu'il appelle, "l'organ(ism)e psychique langagier" (der psychische Sprechorganismus).

L'appareil de langage existe ; il a ses propres règles d'évolution et d'actualisation qui produisent et les paroles conformes aux règles du système (Saussure), de la structure, et les paroles autres (déviantes si l'on est prescriptif-normatif, innovantes si on adopte une position descriptive, non prescriptive).

Le travail de Meringer est strictement synchronique : il écoute et ramasse les paroles quotidiennes erronées (les lapsus) ; en arrêtant les conversations, rapporte-t-on. Plus même il donne dans son ouvrage les noms des locuteurs-témoins ou informateurs ; ainsi apprend-on qu'un certain "Dr. F. de Saussure, Professor Univ. Genf., ein Vierziger" (professeur, Univ. Genève, la quarantaine) a produit tel ou tel lapsus⁹.

Pourquoi donne-t-il les noms en contrevenant à ce qui va devenir une règle déontologique et au risque de se faire peu aimer ? Pour montrer que ces erreurs de parole peuvent être le fait de tous ; si des professeurs d'université parlent ainsi c'est que ces déviations ne sont pas dues à une insuffisance de maîtrise linguistique, un non-savoir, mais à un fonctionnement du "langage interne" (Cf. Humboldt "innere Sprachform").

Il s'agissait donc moins de fautes que d'irrégularités imposées par l'organisme langagier ou le mécanisme ou la structure ou le système de règles, bref la langue qu'il étudiait (pour preuve, l'impossibilité de produire un lapsus hors syntaxe ; les substitutions d'unités, de noms, de verbes, de phonèmes, consonantiques ou vocaliques, ont lieu de classe à classe : un nom pour un nom, un verbe pour un verbe, une consonne pour une consonne, une voyelle, pour une voyelle).

On notera que les règles dégagées par Meringer témoignent de cette imposition structurale et que les études menées depuis une trentaine d'années aux Etats Unis¹⁰ confirment aujourd'hui encore ces résultats avec une précision différenciée selon les idiomes.

"Sprechorganismus", "organisme de langage" (Meringer - 1895) Langage, Langue, parole (Saussure 1910-12 et avant - 1881 système).

⁹ dans *Aus dem Leben der Sprache*, p. XII. Sur sa technique d'enquête arrêtant les conversations, même ouvrage, p. 5.

¹⁰ C'est surtout dans ce pays qu'on s'intéresse à ce phénomène systématiquement, scientifiquement, avec un renouveau du fait du cognitivisme. Les recherches explicatives neuronales sont à l'ordre du jour, et cela rapproche encore le questionnement d'aujourd'hui de celui de Meringer ; car s'il a ajouté le nom de Carl Meyer au sien dans l'ouvrage, c'est qu'il attendait de ce médecin psychiatre un travail, disons, neuronal. Travail non produit car le chapitre de Meyer n'a jamais vu le jour encore qu'il faille noter qu'il avait ouvert sa clinique à Meringer et qu'ainsi celui-ci a également recueilli des données sur des pathologies du langage. Soulignons en outre qu'il a aussi travaillé sur les erreurs d'acquisition de l'allemand par des étrangers ; toujours avec le même objectif que les erreurs recueillies lui permettent de dégager des règles de fonctionnement du "Sprechorganismus"

En 1891, Freud propose une notion, celle de l'**appareil de langage**, première appellation de l'**appareil psychique** (l'*unbewusst* - l'*insu*) dans son livre sur *les Aphasies* ; dans la *Traumdeutung* (1899, datée 1900) il énonce deux lois de fonctionnement de "la parole" du rêve, **condensation** et **déplacement**. Jakobson plus tard dira similarité et contiguité, ou **métaphore** et **métonymie** (repris par Lacan), retenant sous les termes de la rhétorique classique les lois de la structure énoncées par Saussure comme **associatives** et **syntagmatiques** puis devenues **paradigmatiques** et **syntagmatiques** dans les linguistiques structurales ou précisées en **rappports d'oppositions** et de **contrastes** en linguistique fonctionnelle (Martinet).

Appareil de langage, appareil psychique, inconscient. Ni Meringer, ni Saussure, malgré les anagrammes, n'aboutiront là ; il me semble pourtant qu'on entend dans leurs travaux avec la recherche des règles du mécanisme linguistique, la notion de système, etc., la nécessité historique et scientifique à l'oeuvre : celle qui produit la mise au jour de **La Langue** avec l'exclusion de la parole et du sujet individuel d'une part et la découverte de la singularité même de l'individu d'autre part : **le Sujet de l'inconscient**. Contemporanéité historique. Leg du XIXème siècle ou du XXème car c'est à l'aube de celui-ci que cela se produit.

Autres dates encore, celles que l'on peut se donner en continuation ou en rupture avec cette lancée : 1928-1930, La Haye, le phonème, 1933 *Language* ; 1937, la querelle Grammont-Martinet pour l'installation de la phonologie du français ; 1939, les projets d'Atlas, phonologiques (Troubetzkoy), dialectaux (Dauzat) ; 1950-54, la linguistique des co-occurrences, la notion de distribution (Harris) ; une reformulation syntaxique : 1957-64 celle de la Grammaire générative devenant transformationnelle (Chomsky) *Structures syntaxiques et Aspects de la théorie syntaxique* ; 1960-70, l'appareil formel de l'énonciation (Benveniste), la présupposition et les "mots du discours" (entre autres Ducrot), les actes de langage (l'école d'Oxford) ouvrant la voie à ce qui deviendra la pragmatique linguistique ; et combien d'autres non cités, domaines ou noms, Martinet et *l'Economie des changements phonétiques*, la synchronie dynamique, etc. ; Greimas et la sémantique à partir de Hjelmslev, Labov et la sociolinguistique, Barthes, Eco, la sémiologie, ou encore Morris, Peirce....

Et l'on pourrait s'en donner d'autres, beaucoup d'autres, dates, noms, concepts. Par exemple 1975, la rencontre de Royakmont entre Piaget et Chomsky¹¹ où s'énoncent de nouveau les enjeux tels que qu'est-ce que parler, qu'est-ce que penser, avec ou sans les langues, la langue, le langage, autrement dit les questions concernant les rapports langue/langage/pensée,

¹¹ Voir ici même la contribution d'Ibrahim, "Vers une épistémologie de l'hétérogène".

ou encore langue/langage/réalité, langue/langage. Sujets qui ont fait les beaux jours de la réflexion philosophique ou ceux de bien des linguistes ; tous problèmes qui sont encore loin d'être élucidés.

DES SCIENCES DU LANGAGE, DOMAINE(S), OBJET(S)

Ces brefs et insuffisants jalons, constitués par des dates, pourraient l'être par des noms propres, on vient de le voir ; à la façon dont s'égrènent certaines nominations pour baliser ici ou là - je songe à différents lieux universitaires - des cours dits de Sciences du Langage. Cours de Linguistique Générale ou de Grammaire Générative ou de sémantique générale ou de sémiotique française ou littéraire d'analyses textuelles ou encore de sémiolinguistique, d'analyses de l'énonciation, d'analyses de discours, ou même de Communication quand ce n'est pas de sociolinguistique ou de dialectologie ou de pragmatique. Etc. Avec les noms des maîtres ou des petits marquis, les écoles se pavanent et rivalisent : l'objet nouveau paraît plus juste, plus vrai ; et de nouvelles réflexions se déploient. Au mieux. Ou de nouvelles religiosités se constituent. Au pire.

Paysage pour le moins hétéroclite. Que se passe-t-il ? L'Objet de la Science (ici La Langue) se dilue-t-il ? Un autre Objet (disons vite Le Langage) se constitue-t-il ? Objet nouveau ? Réellement ? Comment ? De quel ordre, unitaire, homogène ou complexe, hétérogène que la science du XXème siècle, celle qui a pu émettre le principe d'incertitude, la théorie du chaos, etc. peut accueillir ? Ou Objet hétéroclite, incertain, aux marges mal définies ?

Un champ, celui de la linguistique, paraît s'effondrer¹² même si un nom subsiste ; mais les chercheurs qui y oeuvrent ont-ils encore un langage, un objet, des méthodes communes, convergentes, telles qu'on puisse dire que le domaine, ou l'Objet existe ?

Et d'où vient ce changement, cet effondrement ou ce renouveau que d'aucuns considèrent comme un renouvellement heureux, efficace, des études linguistiques, langagières ? Réaction à la trop grande réduction du champ (la langue), à l'inadéquation des descriptions, de plus en plus sophistiquées, formalisées certes esthétiquement, mais peu parlantes à tout sujet parlant qui, de la langue, sait à la fois plus et moins que ce que le descripteur lui livre ?

¹² Même si les linguistes descriptivistes, ceux qui décrivent des langues et en particulier des langues non encore décrites, existent et ont toujours, quoiqu'en pensent certains, leur utilité.

Peut être la linguistique devient elle en effet science du langage par trop d'impasses réductionnistes, par trop de formalisations comme l'énonce Hagège¹³. D'où nécessité de la dilution de l'objet

S'agit-il du retour d'exclusions telles celles du social, de l'historique, du sujet, du sens ? Avec la reprise de ces questions, émergeraient la sociolinguistique, la pragmatique, les analyses de discours, la sémiolinguistique, ou - marque de la crise des sciences humaines dans la synthématisation - la psycho-socio-linguistique par exemple. On pourrait parler alors de refonte épistémologique voire d'élargissement du domaine après un temps - originaire - de réduction.

A moins que le renouveau de la linguistique historique ou celui d'une histoire du domaine, d'une réflexion épistémologique soit affaire d'époque, lié par exemple au retour de mémoire qui envahit cette fin de siècle ?

Autrement dit nécessité interne ou externe de ce renouvellement, de ces retours ou refontes ? Renouveau épistémologique interne ou effritement d'une "vision du monde" touchant les différents domaines de la culture ? Le siècle s'achève et renouvelle ses "visions" et "points de vue" après les catastrophes sans pareilles qu'il a produites. Depuis la shoah et Hiroshima, l'humanité se sait mortelle. Cela influence-t-il ses réflexions épistémologiques, ses objets de science ? Certains l'avancent.

Car la dilution de l'objet langue ou même du domaine de la linguistique est peut être le fait d'une causalité plus extrême, d'une nécessité historique qui dépasse le champ de notre discipline

D'où vient qu'il en soit ainsi restera ici sans réponse.

Il n'empêche que la question me semble devoir être posée, afin que d'autres puissent l'être concernant plus précisément, plus petitement peut être mais non moins intensément, celles de la tâche et de la place des chercheurs ainsi que celles de leur responsabilité. Car ils/elles sont aussi en cause dans ce renouvellement de l'Objet ou du domaine. Renouveau dû à leur désir ou à leur ambition, parce que chacun(e) cherche à se faire un nom quelle que soit la discipline où il/elle oeuvre ; le/la scientifique comme tout autre, plus que tout autre, car les crédits sont à la clef, et les postes. Ou encore insatisfaction des chercheur(e)s rejetant le domaine, l'objet de leurs prédécesseurs, (comme l'enfant se rebelle pour s'autonomiser) et cherchant leur voie propre, aidé(e)s en cela par les nécessaires impasses de la recherche avançant. Renouvellement obligé, non sans influence sur la transmission des idées, et, pour notre domaine - si je puis encore dire notre - des concepts, des méthodes.

Que faisons nous donc, quand nous nous appelons encore linguistes, plus que scientistes du langage¹⁴ ? Que transmettons nous à nos étudiants, à nos lecteurs qui seront les penseurs du siècle qui s'avance ?

¹³ "Il semble que la linguistique ait été victime de ses outrances, en accumulant de vains raffinements qui ont dévoyé certaines de ses avancées" (Hagège, *L'homme de paroles*, Fayard, 1985, p. 295).

¹⁴ difficile la dérivation ! Ils continueront donc de s'appeler linguistes, bien que sans doute leur objet soit tout autre que celui de la structure d'une langue, non encore décrite par exemple, à

Par exemple instruits par l'expérience nous contentons nous aujourd'hui de reprendre ou creuser des problèmes locaux (détails grammaticaux, points de descriptions du système) en nous refusant le vertige des grandes élaborations des années 50-60 quand le monde occidental fort de sa richesse économique ouvrait ses horizons de pensée. Privilégions-nous ce repli frileux devant l'incapacité des grandes synthèses à nous satisfaire ?

Pourtant d'amples questions se déploient aussi sous couvert d'inter- ou de transdisciplinarité (cf. psycho-socio-sémiolinguistique interactionnelle !). Les deux mouvements, quoique contradictoires : spécialisations/réduction ou extension, s'observent d'ailleurs de façon concomitante. Temps de diversité hétéroclite, de rencontres, de bricolage.

Temps nécessaire peut être, utile à une redéfinition d'objets ; car nul ne maîtrise le processus. L'histoire (des sciences) seule pourra en rendre compte. Peut être.

Reste qu'il vaudrait mieux savoir ce qui est en cause : un déplacement d'Objet ? Une refonte ou une rupture épistémologique et partant un renouvellement absolu du domaine, avec changement de concepts (d'axiomes) de méthodes ?¹⁵

Ou bien ne s'agit-il que d'un petit déplacement de terrain ? Car il n'y a pas lieu de confondre les grandes élaborations qui changent nos visions du monde (Weltanschauung) avec les constructions localisées vite caduques. (Ceci est quasi un plagiat d'une phrase de Spinoza : "ne pas confondre des enseignements éternels avec d'autres valables pour un temps seulement et destinés à un petit nombre d'hommes" *Traité Théologico-politique*). Hétéroclite ne signifie pas déjà hétérogène. Cela reste à travailler ; c'est sans doute la tâche du siècle qui vient, acceptant de considérer la scientificité avec d'autres critères¹⁶.

En attendant il vaut mieux savoir où l'on se situe, ce que l'on fait, que l'ignorer. D'où la théorie des points de vue ou des étapes descriptives¹⁷ afin

mettre au jour, tâche que privilégient certains linguistes ne l'oublions pas, même s'ils n'en ont pas ici donné témoignage, d'autant qu'il existe toujours des langues à décrire, et des usages et que les rapports langue/langage/pensée, ou encore langage/réalité qui ont fait les beaux jours de la réflexion philosophique ou ceux de bien des linguistes sont encore loin d'être élucidés ; plus même, on dirait que reviennent aujourd'hui, sans les spéculations (la leçon de 1866 porte encore ses fruits) les questions qu'agitait le début du siècle.

¹⁵ Existe-t-il ou sommes nous leurrés par les discours dominants ?

¹⁶ Cf. Moles, *Sciences de l'imprécis*, Paris, Seuil, 1990. Voir aussi la logique hologique, proposant des modèles non ensemblistes

¹⁷ Où et avec quoi (quels outils) travailler ? A quel niveau ? Noyau dur, description, modélisation, comportements, attitudes, comme selon quelle théorie, quelle strate (phonologie, syntaxe, interaction, etc.). A ce titre, cf. les trois points de vue d'Hagège dans *L'homme de*

de savoir où l'on se situe, quel est le point de vue, l'objet, le niveau travaillés. Minimum de lucidité exigible d'un/une scientifique non ?

DILUTION/TRANSMISSION/REFOULEMENT

Bref de ce champ hétéroclite (et pas encore hétérogène) que faisons nous ? Que transmettons-nous dans nos cours, nos articles sous le nom de sciences du langage ? Quelque chose d'une homogénéité subsiste-t-elle ?

Dilution ou transmission, ou encore dilution et alors effacement ? J'avancerai même évitement. Sortie de la religiosité structurale diront cependant certains. Il convient en effet d'éviter de traiter toute théorisation comme un dogme. Cependant l'enjeu est là d'un autre ordre. Enjeu, oserai-je dire, de vérité. Chaque science n'a-t-elle pas prétention à donner une vue plus juste du monde, ne recherche-t-elle pas une valeur de vérité (comme disent les philosophes) ou d'adéquation non seulement interne, propre à l'objet mais externe (comme l'aurait proposé Hjelmslev par exemple) ? N'en serait-il pas de même de la nôtre ? En quoi donc cet abandon du concept de langue serait-il plus opératoire et plus juste, plus vrai que son maintien ? La question est-elle réellement d'actualité ? Ou bien ?

Il me souvient avoir donné il y a quelque temps dans *La linguistique* 18 une réponse un peu brutale à de telles questions, celles qui ne cessent pas de me hanter devant la dilution actuelle de notre discipline ou plus exactement dit de notre objet. Car la dispersion de la discipline elle-même n'a rien d'effrayant. Après tout quel domaine scientifique en cette fin de siècle est réellement unitaire et monolithique. Aucun. Absolument aucun. Il n'est que d'entendre les psychologues ou les biologistes voire les généticiens. Question d'époque ? Peut être. Sans doute. Je n'ai pas les vastes connaissances qu'il faudrait pour trancher. Je puis seulement rêver que le temps d'une décadence/renaissance est à nos portes avec des causalités ou déterminismes différents mais non moins efficaces pour le siècle à venir qu'ils ne furent pour nous. En espérant même qu'ils le seront moins quant à la tension vers la disparition de l'humain¹⁹.

paroles, ouvr. cité, ou les trois strates proposées dans "Pour une linguistique synchronique dynamique", *La linguistique*, vol. 21, 1983, p. 7-36.

¹⁸ "De la langue et des causalités", *La linguistique*, vol. 26, 2/1990, p. 25-34, en particulier, p. 33 quelques remarques.

¹⁹ Je songe ici aux relations étroites de la science médicale, de l'anthropologie et de bien d'autres avec la shoah ; de la physique avec Hiroshima, etc.

Donc la dilution de l'objet, plus que l'hétéroclite ou la diversité de la discipline, fait ici pour moi question.

La dilution de l'objet ; tout se passe en effet comme s'il s'agissait de ne plus transmettre quelque chose de La Langue, de cet impossible à savoir, à maîtriser qu'est une langue et plus encore La Langue, alors que d'autres lieux, champs, constatent l'intérêt de cette mise au jour et l'efficace de la méthodologie qui l'accompagna. Je pense ici autant à la psychanalyse lacanienne, qu'aux diverses applications du structuralisme en sémiologie voire en communication. Je parle alors moins d'études théoriques savantes que d'applications précises dans le social, par expérience²⁰.

C'est que La langue reste, selon moi, un concept, ou plus exactement dit une mise au jour, d'importance. Rien n'empêchant chaque chercheur de préciser son contour (par rapport à la Parole, son aspect social, son imposition au sujet qui entre dans son système, ses structures venues de la "masse parlante", etc.²¹) de la considérer comme structure ouverte, homogénéisante mais hétérogène, singularisante et unifiante à la fois, plus que comme code. Le travail accompli depuis quelques 20 ans en témoigne qu'il s'agisse de linguistique ou de sémiologie iconique ou gestuelle (dans ce domaine au niveau de la méthode de structuration de l'objet en particulier)²². C'est donc sur ce point, que je reviens, La langue, dont peut être même les linguistes ne voudraient finalement rien savoir. Comme toujours. Une fois qu'une vérité émerge, naissent des discours constitués pour faciliter moins sa transmission qu'un renouvellement tendant à son évitement, sa dilution voire son effacement. Pas de progrès linéaire dans la science, mais des oublis, des refoulements si l'on accepte le paradigme freudien.

Une hypothèse peut alors être proposée pour expliquer cette tentative d'évitement, de non-transmission, de refoulement. Certains s'étonneront de la voir apparaître ici. C'est d'éthique en effet qu'il devient question. D'éthique linguistique je l'ai déjà dit²³.

Quant à l'hypothèse, la voici. Au moment où la volonté d'explication maîtrisante passe ou par le social (point de vue sociologique dominant) ou par le biologique (cf. l'homme neuronal) le fait que toute langue a comme une consistance propre qu'elle impose au sujet, à l'enfant qui y entre, en lui laissant des traces indélébiles n'est pas pour plaire. Toute tentative d'effacement sera bienvenue qui permettra la réduction au social : l'institutionnel ou le groupe prennent alors le pas sur la personne qui peut pourtant à elle seule témoigner d'une langue, de la sienne et (pour une grande part) de celle acquise dans la communauté et dans l'interaction subjective - dur à avaler pour une sociologie dominante, plus ou moins

²⁰ Expertises sémiolinguistiques par exemple.

²¹ Questions non moins actuelles du rapport de l'individuel au collectif.

²² Cf. art. cités note 17 et 18 ainsi que "Pour une sémiologie des indices", *Travaux de linguistique* 2, Angers, 1983, p.60-64 ; "La communication gestuelle. Etude sémiologique", *L'interaction communicative*, Parret et Berrendonner (ed.), 1990, p.109-128. Etc.

²³ Cf. art. cité note 18.

marxisante. Ou la réduction au neuronal, place à la cognition, à l'homme-machine (que critiquait déjà Descartes) avec quelque réaménagement environnemental. Tout cela pour exclure ... l'inconscient, le Sujet, de la science.

Certes cette exclusion (du sujet par la science) n'est pas nouvelle et c'est peut être même la question à poser aujourd'hui aux linguistes ou scientifiques du langage reprenant les questions du social, de l'interaction ou envisageant la construction d'un nouvel objet d'étude : *quid* de l'inconscient, de l'apport freudien ? Peut-on l'éliminer, cet apport, pour construire une ou des sciences du langage aujourd'hui ? C'est-à-dire une science(s) du Langage (n'excluant ni La Langue, ni les langues) pour le XXIème siècle.

Université d'Angers

A PROPOS DE LINGUISTIQUE ET DE SCIENCES DU LANGAGE¹

Pierre ACHARD

Voici dix ans, l'occasion qui nous a réunie se nommait *Assises nationales de la linguistique* et l'association que nous avons fondée pour en prolonger l'action s'est appelée *Association des sciences du langage*. Puisqu'il est question d'épistémologie, il faut bien se demander s'il y a d'autres sciences du langage que la linguistique, ce qu'elles sont et quel rapport elles entretiennent avec celles-ci. On sait que Jean-Claude Milner répond négativement à la première question, et que, s'il utilise lui aussi l'expression *science du langage*, il la met en conséquence au singulier.

Si je suis en désaccord avec sa position, ce n'est pas simplement parce que je participe au courant sociolinguistique, qui serait pour lui non scientifique par principe, c'est parce que, si l'on admet que les objets de connaissance sont des objets construits, rien n'empêche alors qu'un objet *empirique* - la langue ou le langage - puisse relever d'approches théoriques différentes, également scientifiques, qui construisent alors des *objets scientifiques différents*. Rien n'empêche alors la position de Milner d'être

¹ Réaction aux communications de la Session 2, *Réflexions épistémologiques*.

valide comme réflexion sur la linguistique, et renouveler en la prolongeant la position saussurienne, sans pour autant exclure la possibilité d'une sociologie du langage, ou d'une psychologie, d'une psychanalyse, d'une histoire, etc., à condition de garder en tête que si ces diverses disciplines concernent le même objet empirique, cet objet, comme objet de connaissance, est distinct. Distinct, mais pas sans rapport, ce qui est une difficulté, et donne un statut interdisciplinaire aux sciences du langage, car le rapport complexe qu'implique le partage d'un même objet empirique par des disciplines différentes ne se résoud pas comme émergence de disciplines intermédiaires qui seraient sur le même plan.

Il me semble que la différence essentielle entre le point de vue linguistique et le point de vue sociologique sur l'objet empirique *langue* est que la linguistique le traite au singulier (*la langue*) en tant qu'horizon ouvert de fonctionnements réguliers permettant une intelligibilité des énoncés. La sociologie au contraire - comme le montre le point de vue fishmanien de la répartition fonctionnelle ou celui de Renée Balibar sur le colinguisme - s'intéresse à la façon dont les acteurs catégorisent les pratiques langagières, ce qui est un rapport social entre *les langues*, au pluriel. Or de telles catégorisations ne reposent pas nécessairement sur des propriétés linguistiques : dans de nombreux cas, les acteurs sociaux accorderont une importance déterminante à des questions de vocabulaire, d'écriture (cyrillique ou latine), voire d'orthographe (comme le montrent par exemple les querelles concernant les graphies du créole ou l'orthographe française), complètement marginales, ou même sans aucune incidence sur la structure linguistique.

Cependant, les deux points de vue ne sont pas indépendants. L'activité scientifique du linguiste a ses propres effets sociaux, et il n'est pas toujours facile de ce fait de distinguer entre le linguiste et le puriste. De ce fait, la *novlangue* d'Orwell ou la *langue de bois* ne peuvent pas être pleinement considérées socialement comme des langues, ce qui donne à ces expressions un statut de figure, de métaphore. Une langue sociale doit avoir une certaine consistance linguistique, non pas par nature, mais parce que le discours scientifique sur la langue est aussi un discours social, a une portée normative même lorsque son optique interne est strictement descriptif ou explicatif.

Réciproquement, une description ouverte d'intelligibilité n'est pas en mesure de trouver par ses seuls moyens à quelles limites elle doit s'arrêter. Les situations diglossiques en sont une preuve, où des variétés apparentées

sont prises dans deux horizons d'intelligibilité également valides : soit relever d'une même langue, pouvant relever d'une théorie linguistique intégrant la variation ; soit relever de langues différentes. Chacune de ces hypothèses permet donc des descriptions linguistiques différentes, linguistiquement également valides, et également pertinentes socialement, suivant les circonstances. Par contre si des variétés apparentées ne sont pas dans une relation sociale suffisante (disons, le hongrois et le finlandais), en exhiber une description commune peut être un exercice linguistique amusant, il restera artificiel. Le linguiste est donc tributaire, pour construire son objet, des propriétés sociales de celui-ci, alors même que les deux objets ne se recouvrent pas et que leurs critères respectifs de délimitation ne sont pas nécessairement mutuellement pertinents.

Cette dimension des langues n'épuise pas les rapports entre linguistique et sociologie, dont l'autre versant est celui de l'usage social des discours et de ce que ceux-ci doivent à la dimension linguistique. Là encore l'hétérogénéité entre la signification linguistique et le sens pragmatico-social n'empêche pas qu'un rapport entre les deux doit bien être pris en compte.

Parler de sciences du langage devrait donc favoriser une réflexion épistémologique inter-disciplinaire, sans méconnaître, au contraire, la spécificité des disciplines. On ne peut pas dire que pour l'instant, cet effet se soit suffisamment réalisé, et la commission du CNRS appelée *sciences du langage* a plutôt fonctionné comme une classique commission de linguistique. Je pense qu'il faut continuer à se préoccuper de cette dimension multiple des objets empiriques langue et langage à l'égard des démarches de connaissance.

LES PERSPECTIVES EN SOCIOLINGUISTIQUE

RAPPORT : Louis-Jean CALVET

Je ne suis pas sûr de savoir quel est mon rôle ici, mais étant bête et discipliné je me suis strictement conformé aux prescriptions d'Aziza Boucherit : lire les contributions qu'on m'avait adressées, faire quelques remarques et proposer quelques thèmes de discussion. Je vais donc survoler les contributions et tenter ensuite de synthétiser quelques axes réflexifs.

Et tout d'abord le texte de François Gaudin (*L'apparition de la socioterminologie : une position épistémologique*).

La terminologie depuis les années trente a été conçue, selon Gaudin, sur un mode cratylien : elle veillait "à la rectitude des dénominations". Mais la production de vocabulaires techniques a été condamnée, par l'importance même de la tâche ("les banques terminologiques (...) tendent à exploser") à une production de langue sans discours, c'est-à-dire à se couper de la pratique sociale. D'où l'émergence de la **socioterminologie** (le terme apparaît en 1981, du côté des québécois, auxquels Gaudin rend hommage en passant. En passant de la même façon je voudrais citer ici mon ami Robert Chaudenson qui déclarait il y a quelques années que le Québec avait deux spécialités, le sirop d'érable et la terminologie), **socioterminologie** qui est bien sûr fille de la terminologie en même temps que de la sociolinguistique ("discipline si importante que ses contours tendent à s'estomper") et qui se trouve à cheval entre ce que j'appelle l'*in vivo* et l'*in vitro* : elle étudie la genèse et la circulation des termes et leurs relations

avec les politiques terminologiques officielles, et tend vers une sémantique des discours spécialisés.

En fait, cette direction prend racine dans un double réel : les besoins terminologiques d'une part, c'est-à-dire un *besoin social*, la nécessité de remettre la linguistique en selle d'autre part, c'est à dire un *besoin professionnel*. Comme si la linguistique était désespérément en quête de débouchés.... Nous verrons que cette interrogation sur la fonction de la linguistique, à peine esquissée ici, est présente dans la majorité des contributions.

Bonnafous, Fiala et Tournier (*Pour une linguistique en contact*) ne se posent pas ces problèmes car ils semblent savoir où ils vont. En fait ils consacrent surtout leur intervention à présenter la revue *Mots* et à en tirer une réflexion théorique, soulignant que le contenu des différents numéros s'est orienté dans trois directions principales :

- la lexicologie historique,
- l'analyse des termes marquants des débats politiques contemporains,
- la communication politique.

et que ces différentes approches sont reliées par le refus de les limiter à une approche uniquement linguistique, car "le discours politique a bien toujours à voir avec ses conditions de production et les positions de ceux qui y sont impliqués".

Arrêtons-nous quelques instants sur cette citation : *pourquoi le discours politique* ? Tout discours n'a-t-il pas à voir avec ses conditions de production et les positions de ceux qui y sont impliqués ? Et plus loin le texte déclare que "un philologue et surtout un sémanticien n'a (pas) le droit de parler de langue hors situation". Ici encore, même question : pourquoi le *sémanticien* ? Le linguiste aurait-il le droit de parler de langue hors situation ? En fait, dans ces deux passages, j'ai l'impression de trouver l'acceptation de ce découpage jadis imposé de façon un peu dogmatique entre linguistique dure et linguistiques molles, ou entre linguistique centrale et périphériques : la première ne s'occuperait que de la langue ("hors situation") et les autres (socio-, psycho-, ethno-linguistiques) de la parole...

Je crois retrouver encore dans le texte de l'équipe de *mots* cette idée lorsqu'ils utilisent le syntagme *étymologie sociale* : pouvons-nous considérer que l'étymologie (comme la sémantique et comme, au bout du compte, toute la linguistique) puisse être autre chose que sociale ? C'est là, peut-être, un des points sur lesquels un débat pourrait s'instaurer.

P. Charaudeau, dans une courte contribution sans titre¹, souligne que la linguistique a éclaté sous une triple pression :

¹ NDLR : La première contribution adressée à L.J. Caivet pour rapport lui est parvenue sans titre ce qui fut corrigé par la suite ("Une analyse du discours pour l'étude des phénomènes psychosocio-langagiers").

- la volonté d'intégrer à la description les faits d'énonciation et la pragmatique,
- la sociolinguistique américaine,
- le cognitivisme.

On a l'impression à le lire que son texte exprime une constante dualité, comme si l'on rêvait d'une part d'une science fermée, soigneusement délimitée (dans le texte de Charaudeau apparaissent deux syntagmes significatifs : *notre discipline a éclaté* ou encore *on peut regretter que notre discipline parte un peu dans tous les sens*) et d'autre part d'une vitalité venue d'ailleurs, de l'interdisciplinaire.

Gardin et Boutet (*Un nouveau domaine d'études : Langage et travail*) m'ont fait parvenir un texte incomplet qui démarre sur l'idée qu'un nouveau territoire est venu s'adjoindre à l'archipel sociolinguistique, un territoire nommé langage et travail, une terre inconnue qui est d'abord singulière (*parole ouvrière* dans le titre de l'ouvrage de Rancière et Faure) puis plurielle (*parole(s) ouvrière(s)* dans le titre du numéro 93 de *Langages*).

Pourquoi ce tournant dans les intérêts des linguistes, s'interrogent les auteurs ? Et ils apportent plusieurs réponses :

- le contexte technologique et social : les ouvriers ne sont plus seulement des bras, leurs activités symboliques et langagières jouent désormais un rôle dans la production,
- le contexte idéologique : une fascination pour le micro,
- le contexte scientifique : apparition d'approches énonciatives, pragmatiques, interactionnistes ...

Dans ce réseau explicatif manque cependant, à mes yeux, une direction : les linguistes eux-mêmes. En particulier, dans le contexte idéologique, doit-on se limiter à une "fascination pour le micro" sans évoquer le besoin pour certains de faire converger leur activité scientifique et leurs positions politiques ? Ou encore la tentative de trouver dans leur pratique scientifique un palliatif aux désarrois politiques et syndicaux ? Il y aurait là, en effet, un indicateur intéressant qui montrerait la fin des illusions sur la neutralité de la science, mais il faudrait pour étayer cette idée mettre en relation les publications, les thèses, les colloques, les séminaires évoqués par Gardin et Boutet avec la baisse des taux de syndicalisation, la baisse du parti communiste, la gestion socialiste de la France, etc.. Ici encore il y a matière à vaste débat.

Françoise Madray-Lesigne (*La sociolinguistique à l'épreuve des titres d'une banque de données*) part de 1882 titres d'ouvrages et articles de 1985 à 1989. Un terme brille par son absence, dit-elle, celui de *sociolinguistique*. En outre *langue* est le plus souvent au singulier : la sociolinguistique travaille sur le français, le basque ou l'arabe plutôt que sur les rapports entre *les langues*, ce qui est d'autant plus étrange que la

France est un pays plurilingue... A travers ses titres, conclue-t-elle, "la sociolinguistique française semble hésiter sur ses orientations".

Elle donne en annexe un dictionnaire de fréquence dont on peut tirer le palmarès suivant : 1) *langue* (294 occurrences), 2) *français* (201), 3) *linguistique* (181), 4) *discours* (127), 5) *analyse* (89), 6) *texte* (62) contre 39 pour *oral*, 25 pour *parole...*, 7) *politique* (60), 8) *modèle* (49), 9) *école* (43).

Il y a bien des commentaires à faire sur ces résultats, je me contenterai de comparer ce macro-corpus au micro-corpus que constituent les communications dont je rends compte. Sur les cinq communications titrées (je rappelle que celle de Charaudeau n'a pas de titre - voir note 1) on trouve : deux fois *sociolinguistique* et *contact*, une fois *linguistique*, *langage*, *cultures*, *socioterminologie*, *titres*, *banque de données* et *travail*. C'est-à-dire que nous avons trois termes différents pour désigner la science et que le seul titre faisant référence à un objet d'étude, à un corpus, relève du métalangage puisque le corpus étudié est justement cette science. Je sais bien sûr que cet échantillon n'est pas représentatif, mais il est cependant intéressant de noter que les termes qui viennent en tête dans le dictionnaire de Madray-Lesigne (*langue*, *français*) sont ici absents.

Irène Fenoglio (*Sociolinguistique et cultures en contacts : Eléments de réflexion*) se propose de travailler sur le culturel en se refusant à intervenir sur les rapports entre linguistique et histoire mais plutôt en se demandant "comment s'aperçoit l'histoire à partir du point de vue sociolinguistique". Car le culturel n'est pas pour elle lié à l'origine territoriale mais au territoire assumé dans la parole : ni droit du sang ni droit de la terre mais droit de la parole en quelque sorte.

Le culturel étant par elle défini comme *une structure de sociabilité d'abord subie puis choisie*, reste bien sûr à savoir comment en faire analyse sociolinguistique, car "on repère le culturel partout, mais le culturel se pose en difficulté méthodologique". Elle suggère de l'aborder en référence à deux axes, celui de l'histoire et celui du sujet.

Ici, une parenthèse : je ne sais pas si la définition que Fenoglio se donne du culturel est en contradiction ou en convergence avec la dernière phrase du texte de Bonnafous, Fiala et Tournier : "langue et imprégnation culturelle ici ne font qu'un". Peut-être pourront-ils s'en expliquer, et nous l'expliquer.

Quoi qu'il en soit, si j'ai cité en dernier le texte de Fenoglio, c'est parce qu'il me paraît exprimer le mieux l'errance qui semble transparaître dans la majorité de ces contributions : on a l'impression d'une valse-hésitation sur l'objet de la science (disons de la sociolinguistique) et sur la méthodologie à mettre en oeuvre pour étudier cet objet. Or une science se doit précisément de pouvoir répondre à deux types de questions : est-ce que

ceci appartient à votre étude, et comment l'étudiez-vous ? De ce point de vue, cette interrogation qui court à travers les contributions est remarquable si l'on songe aux certitudes qu'exprimait la linguistique triomphante il y a vingt ou trente ans.

En lisant ces textes me revenaient en effet des souvenirs des années soixante, au cours desquelles toutes les sciences humaines voyaient dans la linguistique un modèle, au cours desquelles aussi un gardien du temple comme Georges Mounin s'efforçait de lutter contre l'usage métaphorique des concepts linguistiques. Aujourd'hui plus personne n'attend de la linguistique un modèle, et la dernière phrase de Charaudeau est typique de cette ambiance : **"c'est à redéfinir une interdisciplinarité que doit s'employer aujourd'hui le linguiste qui veut rester linguiste, mais linguiste du langage et non plus exclusivement de la langue"**. Finies les illusions, finie l'exportation des concepts : la crise de la linguistique est aussi une crise économique, une crise de marché... Je prends un exemple : il y a dix ans j'avais été invité à venir parler devant la réunion à laquelle nous faisons aujourd'hui écho des collections d'ouvrages de linguistique (en particulier de celle que je dirigeais chez Payot), de la diffusion, des ventes, etc.. Aujourd'hui ces collections sont absentes : j'ai mis fin à la mienne, la collection *Sens commun* aux Editions de Minuit ne publie plus guère d'ouvrages de linguistique, la collection que Nicolas Ruwet dirigeait au Seuil est muette : crise de marché...

En écho à cette disparition relative des ouvrages de linguistique dans des collections de grande diffusion, je suis frappé par la fréquence des expressions indiquant une sorte de dilution ou d'éclatement de la linguistique, sans que l'on puisse toujours savoir si on le regrette ou si on s'en félicite : **"discipline si importante que ses contours tendent à s'estomper"** écrit Gaudin à propos de la sociolinguistique, **"territoire aux frontières floues, aux bords marécageux"** écrit Gardin à propos de l'île "langage et travail", **"notre discipline a éclaté"** ou encore **"on peut regretter que notre discipline parte un peu dans tous les sens"** écrit Charaudeau, etc.. Une véritable explosion !

Puisqu'on m'a demandé de proposer des questions pour notre discussion, j'ai donc envie de ne pas poser les questions qui émergent de ces textes mais plutôt de poser les questions que je me pose moi-même à leur lecture.

- La première question qui me paraît se poser concerne cette distinction proposée naguère par Mounin avec force, celle qui opposait *communication* à *signification*. Qu'en pensent aujourd'hui Irène Fenoglio ou François Gaudin par exemple ?

- Dans la foulée de cette référence à un passé proche (et après avoir souligné que *parole* ou *langage* apparaissent dans nos communications de plus en plus souvent à côté ou à la place de *langue* : par exemple Gardin et Boutet parlent de *linguistique du langage*) : quel est aujourd'hui le statut des dichotomies saussuriennes *langue/parole* et *langue/langage* ?

- J'ai envie de demander au socioterminologue Gaudin ou à l'équipe de *Mots* s'ils se sont penchés sur le vocabulaire de leur science. Par exemple le terme *discipline*, qui apparaît dans toutes les contributions. Comment un mot qui a d'abord désigné en français un *fouet* utilisé pour se flageller, ou un *châtiment*, puis une *direction morale*, en est-il venu à désigner les diverses *branches de la connaissance* ? Autre terme fréquent, le préfixe *inter-*, en particulier bien sûr dans le terme *interdisciplinaire*, mais aussi dans *interculturel* : que dire de cette constante volonté de passage d'un domaine à l'autre, d'une science à l'autre, d'un objet à l'autre ?

Plus généralement, je suis une nouvelle fois frappé par l'origine profondément *paysanne* ou *terrienne* du vocabulaire des sciences. Dans les quatre pages du dépliant annonçant ces journées, je relève par exemple : "*communauté* de linguistes", "*domaines* couverts par les sciences du langage", "*le champ* de la linguistique"...

On pourrait y ajouter *travail de terrain*, *chemins de la connaissance*, *voie d'accès au savoir*, etc.. Bernard Gardin, après avoir entamé une *métaphore insulaire* ("*l'archipel* nommé sociolinguistique") revient à la notion de *territoire*, etc.. Et ceci me semble interpeller à la fois la "socioterminologie" et l'approche interculturelle d'Irène Fenoglio : qu'ont-ils à dire de ce vocabulaire répétitif ?

Université René Descartes, Paris V

L'APPARITION DE LA SOCIOTERMINOLOGIE

Une position épistémologique

François GAUDIN

TERMINOLOGIE ET SOCIOTERMINOLOGIE

Si une pratique a pu se dégager dans le champ terminologique, depuis les années trente, ce fut avant tout pour des raisons socio-historiques et sociolinguistiques, liées d'une part au développement de la normalisation technique et industrielle, et d'autre part, à l'équipement des langues. La variété des usages, des discours, des situations interactionnelles, les contacts de langues, mais également de disciplines, de métiers ont motivé une préoccupation normalisatrice dont le modèle était celui d'une science qui soit une langue bien faite. C'est dans cet esprit que la terminologie a été conçue comme veillant à la rectitude des dénominations.

Mais le développement exponentiel de ces vocabulaires particuliers dits "scientifiques et techniques" met en échec les fondements théoriques et méthodologiques de la terminologie dominante : les banques terminologiques, fondées sur une approche documentaire, posent des problèmes cruciaux de

gestion des données. Pour sa part, la normalisation linguistique, coupée du corps social et des pratiques langagières, reste trop souvent cantonnée à une pure production de langue non mise en discours.

Parallèlement, les conséquences économiques de l'équipement terminologique des langues sont mieux perçues et, là aussi, les méthodes prescriptives de type bureaucratique ont montré leur impuissance à influencer l'usage. Ceci explique l'importance de la terminologie privée (propre à chaque entreprise) et le développement de filières universitaires liées à la terminologie (ex. : la rédaction technique). Par ailleurs, le développement, entre autres, de dictionnaires informatisés destinés à des utilisateurs plus variés - le nombre des rédacteurs se multiplie - et plus exigeants - la concurrence est rude - suscite une révision des méthodologies traditionnelles (notamment en ce qui concerne l'analyse sémantique).

C'est dans ce contexte qu'une position théorique se dessine, conduisant à la révision des postulats de la terminologie dominante : bi-univocité, découpage en "domaines", mono-référentialité, partage entre LGP et LSP ; et c'est l'ensemble des réflexions issues de cette critique, fondée sur une approche sociolinguistique, que nous rassemblons sous l'étiquette de *socioterminologie*.

La socioterminologie résulte donc, dans le champ de la terminologie, d'une position épistémologique critique : accent mis sur les pratiques langagières et non plus sur la seule "langue" réglée des experts et des normes ; refus de l'amalgame entre sciences et techniques au profit d'une approche plus fine et contrastive ; primat accordé à la description sur la prescription dans l'intervention des linguistes ; prise en compte de la dimension industrielle de la communication "scientifique et technique", etc.

Inscrite au sein des sciences du langage, la socioterminologie ne peut limiter son objet au seul fait-langue ; elle est en effet confrontée aux savoirs et aux cultures dans lesquelles ils sont dits. Aussi se trouve-t-elle en position de porte-à-faux.

BREVE HISTOIRE DU MOT

La première attestation du terme *socioterminologie* semble apparue sous la plume de Jean-Claude Boulanger (1981), dans le compte rendu d'un ouvrage de Jean-Claude Corbeil. Ce point anecdotique permet, en rendant justice aux Québécois, de souligner l'importance de la néologie et de l'aménagement linguistique pour le développement d'une terminologie d'orientation sociolinguistique, dont Louis Guilbert posa les fondements théoriques.

Toutefois, malgré des attestations sporadiques, le mot *socioterminologie* ne sert que depuis quelques années (Gambier, 1987) à construire un concept lié à des positions théoriques. Cette notion récente indique donc l'émergence d'un champ.

ESQUISSE DU CHAMP

Une socioterminologie bien comprise ne peut être séparée du savoir que les termes permettent d'impliciter, de transmettre ; mais ne peut être non plus coupée de la pratique sociale, des discours au sein desquels les termes sont utilisés, des visées pragmatiques qu'ils servent, pas plus qu'on ne saurait les isoler des tensions sociales ou des rivalités industrielles.

La socioterminologie doit donc demeurer une science sociale et descriptive tout en ne négligeant pas la dimension cognitive et heuristique des objets qu'elle étudie. C'est pourquoi elle nécessite une approche pluridisciplinaire. Il s'agit d'étudier le fonctionnement des lexiques professionnels de façon réaliste, en restituant leur dimension conflictuelle aux enjeux dénommatifs, tout en élargissant le cadre de la stricte synchronie.

L'épistémologie tient, dans cette optique méthodologique, une place privilégiée. L'élément fondamental du processus scientifique étant d'ordre communicationnel, puisque c'est un réseau éditorial qui confère au texte sa scientificité, l'épistémologie concerne une sémantique du discours scientifique - puisque les sciences sont constituées de textes -. Les unités de ces textes - les termes - sont étudiés par la *terminologie*, tandis que les modalités de leur publication, qui leur confère un caractère de scientificité, relève de l'*éditologie*. Il devient donc possible de fonder une typologie des textes sur des critères objectifs liés au fonctionnement éditorial : type de sélection des articles, mode de financement, de diffusion, profil des rédacteurs, etc.

Dans cette optique, il est clair que les traductions textuelles des progrès de la connaissance, la récurrence des thèmes sur lesquels les scientifiques s'interrogent et les avatars de leur mise en mots, la polysémie galopante de termes-clés et l'étonnante fertilité de certains d'entre eux (*organisme, cellule, machine, capteur, structure*, par ex.), la multiplication des secteurs disciplinaires et les négociations terminologiques qui en découlent constituent autant de motifs de rapprochement entre la terminologie et l'*histoire des sciences, des techniques et de leurs vocabulaires*. Il convient en effet de replacer les dérives des signifiés au sein des lignes de fractures que l'histoire dessine. Cette dérive, les historiens du vocabulaire des sciences en ont fait leur objet : la socioterminologie ne saurait ignorer l'histoire.

Pratique réglée, pratique réglante, l'activité terminologique nécessite un contact direct avec le développement du savoir, et non pas avec sa seule communication. C'est peut-être là, dans son *rapport aux connaissances*, que réside sa spécificité. Aussi les problèmes de la référence, de la représentation et de la conceptualisation ne sauraient lui rester étrangers.

Cependant, la seule réflexion sémantique ne suffit pas pour mieux comprendre les pratiques expérimentales et cognitives que le langage autorise et accompagne. De ce point de vue, l'apport de la *sociologie des sciences* permet, en dépassant la conception datée de la terminologie "classique", de fonder une typologie des textes produits par les chercheurs sur la réalité de la "vie de laboratoire". En effet, la science entre aujourd'hui dans une multiplicité d'interactions que les concepts linguistiques de l'*interaction verbale* permettent de mettre en lumière (Pierzo, 1991).

UN OBJET D'ETUDE : LE DISCOURS D'INTERFACE

La socioterminologie ne se limite pas aux discours les mieux normés, émanant d'experts, mais vise des *publics* plus variés : rédacteurs techniques, ingénieurs, traducteurs sont confrontés à des textes qui sont souvent le lieu de négociations.

Par exemple, le *discours d'interface* (ex. : *Biofutur*) se caractérise par la mise en relation de professionnels de branches différentes. Il se distingue du discours de vulgarisation - puisqu'il sert une communication horizontale et non verticale - et du discours entre pairs - puisqu'il ne peut recourir à la connivence -. Ce discours d'interface constitue, sur le plan éditorial, une traduction des relations nouvelles qui se sont établies entre science, technique et production (Guespin, 1991). L'information ne circule plus de façon hiérarchique, l'intrication des compétences et des financements crée des conditions nouvelles de production des discours professionnels.

Comprendre le fonctionnement des termes, les conditions de leur succès, leurs modes de genèse, nécessite de replacer l'activité des laboratoires, producteurs de connaissances et de textes, dans toute sa dimension sociale. Parmi les fonctions sociales que remplissent les scientifiques figure aussi la *transmission des connaissances*, et l'on ne peut oublier que la qualité de l'*équipement terminologique* des disciplines, et les choix qui y président, jouent un rôle majeur.

Ces conséquences sociales et sociolinguistiques de la conception que l'on peut se faire de la science obligent à interroger l'opposition entre LGP et LSP. Ne faut-il pas poser un *continuum* et faciliter les échanges et les interactions par un équipement terminologique de bonne qualité, au moment où la terminologie commune joue un rôle crucial pour faciliter les collaborations ?

LA SOCIOTERMINOLOGIE : UNE ATTITUDE DESCRIPTIVE

La socioterminologie procède avant tout d'une attitude descriptive. En rupture avec les usages traditionnels (consultation d'experts, travaux sur corpus limités, ignorance de la dimension orale), une attitude plus linguistique suppose que les termes soient étudiés dans leur dimension discursive.

Mais les textes demeurant les objets d'étude privilégiés, les décrire nécessite de typifier la variété des corpus recueillis. C'est ici que la socioterminologie trouve intérêt à s'appuyer sur des critères *éditologiques*. Ces critères peuvent être fondés sur les modes de sélection, de publication ou de diffusion des textes, voire leurs modes de financement. Ils permettent, par une meilleure sélection des documents, de parvenir à des relevés terminologiques mieux ciblés et offrent des pistes de recherche pour l'étude de la diffusion des termes.

Concernant cette diffusion (comment influence-t-on l'usage ?), des concepts sociolinguistiques comme *locuteur collectif*, *structure de sociabilité*, *donneur de sens* peuvent enrichir le champ des études terminologiques. Ils permettent de modéliser la pluralité de ces normes parmi lesquelles la socioterminologie doit voir clair pour adopter une attitude *glottonomique*.

UN ROLE GLOTTONOMIQUE

Rappelons que "la *glottonomie* propose, à la suite de l'analyse d'une situation langagière particulière, les modalités d'une intervention sur les pratiques langagières propres à cette situation" (Guespin, 1985 : 26). Il s'agit donc de décrire d'abord, d'informer ensuite.

De ce point de vue, qu'il s'agisse de mener des enquêtes sociolinguistiques, de jouer un rôle de conseil linguistique, la socioterminologie doit, dans son champ d'étude, se constituer en source d'*informations scientifiques*, utilisables par les responsables dans les domaines de la normalisation, de la politique linguistique, de l'équipement terminologique.

Mais ce rôle glottonomique concerne aussi les questions d'équipement terminologique, tels qu'ils se posent dans l'enseignement et dans la vulgarisation. Il ne suffit pas, quand on transmet un savoir, de parler vrai, il faut aussi parler clair. Et le rôle joué par la langue anglaise dans l'enseignement de certaines disciplines, au sein même des universités françaises, conduit à penser qu'en la matière, la glottonomie correspond à des besoins sociaux, et à des demandes encore peu fédérées mais réelles.

Cette attitude concerne la *normalisation*. La prise en compte et l'étude des pratiques langagières nous paraît en effet constituer un préalable indispensable si l'on espère pouvoir rompre avec la démarche introspective et intuitive qui caractérise largement les pratiques terminologiques. Il s'agit d'adopter une attitude qui soit d'interrogation des réalités linguistiques avant de se résoudre en effort opiniâtre de standardisation, effort souvent mal informé et toujours à reprendre.

Cette révision des postulats du travail terminologique suppose que l'on réintègre la variation, essentielle dans toutes les interactions, et nullement absente des vocabulaires professionnels. Il convient donc, au lieu de la combattre en la minorant, de comprendre cette variation et de l'étudier. Pour ce faire, il faut exploiter les acquis méthodologiques de la sociolinguistique, notamment pour élargir la recherche à l'oral, qui reste très peu travaillé alors qu'il constitue le lieu privilégié de l'activité néologique.

Enfin, dans la mesure où la socioterminologie est intéressée aussi bien par la politique linguistique que par les interactions où se négocient les dénominations, elle relève de la *glottopolitique*, laquelle permet de réfléchir à la pluralité des forces qui influent sur les *pratiques langagières*. C'est que la socioterminologie doit replacer la genèse et l'acceptation des termes au sein des pratiques langagières et sociales des locuteurs. Ces pratiques sont essentiellement celles qui s'exercent dans des *sphères d'activité*.

DES COLLABORATIONS NECESSAIRES

Même dans le cadre d'une recherche fondamentale, les travaux doivent en effet être menés en collaboration avec les utilisateurs : scientifiques, rédacteurs, entreprises, ...

Cela est indispensable pour concevoir des outils (lexiques, dictionnaires informatiques) qui soient adaptés aux besoins. Mais, par ailleurs, c'est dans leur contact avec des linguistes que les professionnels prennent conscience que certains "problèmes de langage" qu'ils rencontrent peuvent être résolus. Cela suppose un travail de terrain face à des demandes qui ne sont ni fédérées, ni toujours explicites. Les directions de travail sont nombreuses : ergonomie linguistique, conception de logiciels, modes d'emploi, etc.

LA DIMENSION COGNITIVE

Il nous faut maintenant évoquer les fonctions cognitives de la terminologie. Elles sont souvent abordées sous le seul aspect classificateur des terminologies-nomenclatures. Mais il est un aspect qui sollicite encore peu l'attention des chercheurs, c'est la fonction *heuristique* des termes, le rôle fécondant que jouent leur circulation d'un champ à l'autre, les emprunts entre disciplines (*ordre, chaos, fractales, transfert...*). On ne peut réduire à des mouvements métaphoriques les contaminations liées aux concepts nomades (Stengers, 1987), ni ignorer le rôle des signes dans la dénomination de l'inédit : les mots, on le sait, n'existent pas seuls mais riches de tous leurs emplois passés et l'on sait que la pensée scientifique n'est pas indifférente à sa mise en mots.

Il existe donc une solidarité complexe entre les co-occurents d'un terme et les schèmes conceptuels qui lui sont associés, solidarité qui permet de mettre en lumière le rôle de la langue et de la culture dans l'invention et l'innovation. Cette prise en compte du rôle cognitif et heuristique des termes tend à nous éloigner de l'approche des sciences du langage pour nous rapprocher de l'épistémologie et de l'histoire des sciences. Mais nous croyons que des recherches sur ces points permettraient de poser les bases d'une sémantique des discours spécialisés - qui reste à faire -.

CONCLUSION

En résumé, on peut dire que la socioterminologie constitue un champ de problèmes liés à la remise en cause des postulats de la terminologie classique, mais également aux nouveaux besoins dénominatifs, aux enjeux industriels que fait naître le développement des technologies de la communication.

Cette révision des principes et l'optimisation des outils nécessitent le développement d'une recherche fondamentale à caractère pluridisciplinaire. En effet, dans l'état actuel, la terminologie occupe une place mineure et son enseignement est souvent lié à la traduction et l'interprétation, ce qui favorise, fatalement, un certain praticisme. L'autonomie de la discipline, sa maturation, dépendent du développement d'une recherche plus autonome, mieux soutenue par les pouvoirs publics, notamment dans les domaines - équipement terminologique, projets industriels - qui sont de leur ressort.

Ce détour par la recherche constitue une nécessité si l'on tient à satisfaire les besoins sociaux nouveaux et à relever les défis liés à la "démocratie cognitive".

Cette formule d'Edgar Morin permet de rappeler que l'accès au savoir, ce patrimoine commun, n'est possible que grâce à la langue qui permet de dénommer le réel, d'exprimer des intuitions, de transmettre des connaissances et de comprendre le monde.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSAL Allal, 1991, "La normalisation : pour une approche socio-terminologique", GAUDIN & ASSAL (eds), p. 133-157.
 BAUDET Jean-Claude, 1991, "Editologie et sociolinguistique", GAUDIN & ASSAL (éds), p. 81-99.
 BOULANGER Jean-Claude, 1981, "Compte rendu", *Terminogramme*, n° 7-8, p. 11-12.

GAMBIER Yves,

- 1987, "Problèmes terminologiques des pluies acides : pour une socio-terminologie" dans *La fertilisation dans les langues romanes, Meta*, vol. 32, n° 3, p. 314-320, Montréal.
- 1991a, "Travail et vocabulaire spécialisés : prolégomènes à une sociotérminologie", *Meta*, vol. 36, n°1, Presses de l'Université de Montréal, p. 8-15.
- 1991b, "Pré-supposés de la terminologie : vers une remise en cause", GAUDIN & ASSAL (éds), p. 31-58.

GAUDIN François,

- 1990, *Terminologie : des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Thèse de Doctorat N.R., Université de Rouen, 631 p.
 - 1991a, "Terminologie et travail scientifique : mouvement des signes, mouvement des connaissances", GAUDIN & ASSAL (éds), p. 111-131.
 - 1991b, "Langue, travail scientifique et démocratisation du savoir", dans *Le langage et l'homme*, vol. XXVI, n° 2-3, I.L.M.H., Bruxelles, p. 129-139.
- GAUDIN François et ASSAL Allal (éds), 1991, *Terminologie et sociolinguistique, Cahiers de linguistique sociale*, n° 18, URA 1164 CNRS/ Université de Rouen, 213 p.

GUESPIN Louis,

- 1985, "Matériaux pour une glottopolitique" dans *Cahiers de Linguistique Sociale* n° 7, Publications de l'Université de Rouen, p. 13-32.
- 1991, "La circulation terminologique et les rapports science, technique, production", GAUDIN & ASSAL (éds), p. 59-79.

LATOURE B. et WOOLGAR S., 1989, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, La découverte, 300 p.

LOUIS P. et ROGER J. (éds), 1988, *Transferts de vocabulaires dans les sciences*, CNRS, 338 p.

PIERZO Véronique, 1991, "La sociologie des sciences : un apport fructueux pour la sociotérminologie", GAUDIN & ASSAL (éds), p. 181-200.

STENGERS Isabelle (dir.), 1987, *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, 387 p., Paris, Seuil.

SUDLA URA 1164
CNRS/Université de Rouen

POUR UNE LINGUISTIQUE EN CONTACT

Simone BONNAFOUS, Pierre FIALA, Maurice TOURNIER

Créée en 1980 pour diffuser les travaux de lexicologie politique et les méthodes lexicométriques, la revue *Mots*¹ a élargi son champ d'étude depuis 1988 à certains aspects de la communication politique, sans abandonner pour autant son ancrage dans les sciences du langage ni ses références aux méthodes quantitatives et à l'analyse du discours.

Pourquoi défendre aujourd'hui une démarche pluridisciplinaire, regroupant des analyses et des méthodes souvent très différentes, historiques, sociologiques, politistes, communicationnelles ? Les approches linguistiques centrées ont-elles encore une pertinence dans un domaine où les techniques de communication politique tendent à minoriser toujours plus le langage ? A partir de notre expérience éditoriale, nous aimerions montrer l'intérêt et les possibilités d'intervention d'une revue se réclamant de la linguistique dans le domaine du discours socio-politique. Le développement du cognitivisme, des travaux communicationnels, de l'instrument informatique ne devraient pas détourner les sciences du langage de l'objet discursif mais les aider à en approfondir les dimensions discursives multiples, qui inscrivent les sujets parlants, non dans une pure et simple intentionnalité, ou une biomécanique du langage, mais dans des places complexes, socialement et historiquement déterminées. Le travail sur les mots du discours, comme unités lexico-syntaxiques fondamentales, comme

¹ Publiée par les Presses de la Fondation des Sciences Politiques.

instruments de l'échange, comme réceptacles de mémoire et enjeux des conflits socio-politiques, reste un lieu privilégié des contacts interdisciplinaires et d'une intervention possible de la linguistique dans le champ socio-politique².

MOTS : LANGAGES DU POLITIQUE

Trois directions orientent la politique éditoriale de notre revue.

Un axe de lexicologie historique est concrétisé dans des numéros à thèmes, comme "Vocabulaire sociopolitique de la Troisième République" (n° 19, juin 89), ou les "Nouveaux mots du socialisme" (n° 22, mars 90), et dans une chronique régulière, "Des mots en politique", où sont explorés des formes et des usages d'expressions courantes (*progressiste, gauche, langue de bois, parler vrai, otage, casseurs, bachelier, faubourgs et banlieues, parlement*, etc.). L'analyse des usages socio-politiques du lexique appréhendés à partir de corpus construits sur des hypothèses de recherches, reste ici une règle méthodologique de base ; comme on le voit par exemple dans les "Paroles de la guerre de 14-18" (n° 24, sept. 90), qui s'attache aux divers aspects lexicaux, et phraséologique des lettres de soldats. La mesure et la comparaison statistique des données discursives devraient encore gagner par l'affinement des instruments d'analyse en linguistique informatique.

L'exploration des propriétés idéologiques et des fonctionnements discursifs et argumentatifs de notions autour desquelles se sont noués des débats marquants dans le champ politique contemporain constitue une deuxième perspective, réalisée dans des numéros comme "Racisme et antiracisme" (n° 18, mars 89) ; "Santé et médecine" (n° 26, mars 91), "Laïcité" (n° 27, juin 91), "Images arabes" (à paraître), "Europe" (à paraître), "Utopies politiques" (à paraître). Une attention particulière est consacrée aux débats où les notions en jeu sont de nature linguistique, comme les "Langues de bois" (n° 21, déc. 89) ou "L'orthographe" (n° 28, sept. 91). "Les formes de l'autobiographie politique", "Transparence du discours" (à paraître), où les mécanismes de langue apparaissent comme des éléments stabilisateurs/déstabilisateurs des rapports socio-politiques. L'objectif est à chaque fois de pouvoir formuler une ou plusieurs questions pertinentes sur le plan politique et de déterminer un domaine d'observation, un champ "d'archive"³ où des chercheurs peuvent se situer et articuler des hypothèses socio-politiques et des données linguistiques constituées en corpus.

² Il est regrettable que l'analyse du discours, explicitement mentionnée en 1983 comme domaine de recherche dans la commission 42, n'ait pas été répertoriée en 1991 dans la nouvelle commission 34 du CNRS.

³ D. Maingueneau, *L'Analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991.

Le troisième point de vue porte sur une réflexion à propos de la communication politique. Dans des numéros comme "Le discours politique télévisé" (n° 20, sept. 89), "Les sondages d'opinion" (n° 23, juin 90), "La politique locale" (n° 25, déc. 90), les équipes rédactionnelles cherchent en permanence, sans sectarisme, à mettre en évidence le rôle incontournable des "matérialités discursives" dans la communication politique et médiatique. Nous souhaiterions développer encore dans l'analyse des langages du politique les avancées de la linguistique informatique, le marquage catégoriel et le passage syntaxique qui, jointes aux méthodes quantitatives présentes dès l'origine de la revue, permettent d'analyser et de comparer non seulement des propriétés strictement lexicales, mais aussi les données énonciatives, argumentatives, phraséologiques, encore peu exploitées dans les travaux publiés sur le discours politique. Approfondir ces "matérialités discursives" dans leurs rapports au pouvoir, qu'elle prend pour objet, est notre objectif majeur.

LES MOTS : PRATIQUES DU DISCOURS

La revue *Mots* se situe donc aux antipodes d'une approche purement technique des pratiques communicatives. Ni la seule analyse des direx et gestes des hommes politiques, ni les rituels de prise de parole, l'analyse des journaux audio-visuelles ni la description des campagnes électorales ne sont son objet propre.

Si elle intervient dans le champ de la communication politique, c'est dans la continuité de l'"analyse du discours" et du lien que ce courant a toujours établi entre discours, situation et idéologie. "Les formations idéologiques comportent nécessairement, comme une de leurs composantes, une ou plusieurs formations discursives inter-reliées, qui déterminent ce qui peut et doit être dit (articulé sous la forme d'une harangue, d'un sermon, d'un pamphlet, d'un exposé, d'un programme, etc.), à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée". De cette définition de Michel Pêcheux reprise dans un ouvrage récent de Denise Maldidier⁴, nous retenons aujourd'hui non pas tant le détail de la formule, que l'idée que le discours politique a bien toujours à voir avec ses conditions de production et les positions de ceux qui y sont impliqués. Refusant donc de circonscrire un horizon uniquement linguistique à nos études, nous avons pour ambition de saisir le mot au cœur des batailles idéologiques qui passent par la sémantique. Eclairer par exemple les enjeux de la substitution progressive de "salariés" à "travailleurs" dans le discours socio-politique récent, ou analyser les glissements de sens d'"étranger" à "immigré"⁵.

⁴ *L'inquiétude du discours*, textes de Michel Pêcheux, choisis et présentés par Denise Maldidier, Editions des cendres, Paris, 1990.

⁵ Simone Bonnatous, *L'immigration prise aux mots*, Editions Kimé, Paris, 1991.

Analyses sémantiques et linguistiques débouchent ainsi sur la question des effets sociaux et politiques des énoncés mis en circulation. Point où l'analyse du discours rejoint partiellement les travaux de la pragmatique pour s'interroger sur le pouvoir symbolique de la langue et sur l'importance des "représentations" dans la constitution des identités et des groupes⁶. On peut ainsi examiner la façon dont le discours sur les *Autres*, "immigrés", "étrangers", ou "beurs", sert d'abord à consolider le sentiment d'une identité de soi. On peut également montrer dans quel contexte le terme d'"intégration" s'est substitué à celui d'"insertion" dans le discours politico-administratif, à la fin de l'année 1989⁷. Et montrer que le consensus terminologique qui s'est opéré sur ce nouveau terme n'empêche pas la plus grande confusion sémantique et conceptuelle de régner. Au bout du compte, c'est sur la fonction performative des énoncés assertant l'"intégration" que portera la réflexion. Si l'on peut indifféremment parler d'"intégrer les exclus", "les étrangers", "les Français maghrébins", "les immigrés et leur famille" ou même "l'Islam", la fonction essentielle de ces formules n'est-elle pas - à défaut de pouvoir définir clairement ce qu'on entend par "intégration", qui l'on entend "intégrer" et à quoi - de convaincre l'opinion de l'existence d'un problème et de la volonté du gouvernement d'y remédier⁸.

L'imposition terminologique, le "préconstruit", - "impensé de la pensée"⁹ -, et le rapport du sujet parlant à sa parole sont autant de questions que rencontrent des analyses linguistiques et lexicologiques qui ne font pas l'économie de l'histoire et du social. Au terme de travaux qui interrogent le discours comme pouvoir, enjeu et propagande, ce sont des débats essentiels qui s'ouvrent : ceux des modalités modernes de constitution de l'opinion, de la liberté de pensée, des frontières du conscient et de l'inconscient dans le cadre des pratiques discursives. Vastes champs à explorer, aux confins de la philosophie et de la politique.

LES MOTS : MEMOIRE DU PASSE

Les pratiques, seules, n'avouent rien du passé dans lequel nous sommes. Insérées dans des situations à enjeux de pouvoir et de destin, elles sont pourtant aussi, comme le disait M. Bakhtine, "déjà habitées", et habitées non seulement par les *Autres* du dialogisme contemporain qui se croisent dans le discours mais par les énoncés antérieurs qui, d'écho en écho atténuant,

⁶ Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1982.

⁷ S. Bonnafous, "Immigration : le consensus douteux de l'intégration", *Année Politique* 1990, Hachette, Paris, 1991.

⁸ S. Bonnafous, "A propos du concept d'"intégration", réflexion sur l'exercice pratique de la liberté de pensée", à paraître en 1992.

⁹ Dans les *Vérités de la Palice* (Maspéro, 1975), Michel Pécheux définit le préconstruit comme l'"impensé de la pensée", le sens qui préexiste à l'énonciation par le Sujet Parlant.

déformant, amplifiant, les ont utilisées et par les traces qu'ils en ont laissées quelque part, en mémoire ou en institution. Or cette "histoire" n'est pas dans les mots, comme le jus du citron qu'il suffit de presser. Personne n'est héritier d'une langue toute faite et qui serait univoque¹⁰. Les mots, et plus généralement les langages, ont été les moyens des voies et des impasses, des présences et des absences de l'histoire, avant d'en être les refractions institutionnalisées. Ils furent et restent actes et lieux de conflit.

Pour en rendre compte - ce qui fait le programme d'une étymologie sociale -, il faut non seulement aller à la recherche de l'archive, des textes et cotextes d'époque où se sont construites les représentations, mais examiner les rites sociaux qu'ont marqués les interventions langagières, tenants du discours comme aboutissants de l'usage. Ces moments-espaces communicationnels, dont les mots furent les actants, simulateurs ou dissimulateurs - le propre du symbolique - inclus dans des interactions, des enjeux et des stratégies, d'où venaient-ils, qui servaient-ils, comment les manipulons-nous encore ? Oublier ces questions, et l'anachronisme consensuel nous piège. Ce vice de la sémantique, si fréquent et insidieux, constitutif qu'il est de notre réflexion, vient du fait que l'on croit voir défiler l'histoire à travers la transparence des énoncés. Or les mots d'aujourd'hui font écran devant leurs sens d'hier ou ce qui nous en parvient.

Il est par là plus aisé de travailler sur une langue morte, sur des pratiques dont on ne dispose plus, car on en affronte sans biais l'opacité. Voilà pourquoi les historiens qui s'inquiètent le plus des rôles joués par les mots sont ceux de l'Antiquité. Ils savent, par exemple, que la "popularitas" (le fait d'être peuple ou de vouloir s'acquérir le peuple) était une tactique de démagogue avant d'être le produit d'une célébrité généralisée, comme on le croit aujourd'hui pour "popularité"¹¹. Jusqu'à la Renaissance et pour beaucoup jusqu'au début du 19ème siècle, le pas allait de soi vers les autres¹² ; il est aujourd'hui inversé. Dans les deux cas il s'agit de place et de représentation sociales : le démagogue antique est visible dans sa distribution de cadeaux ; le démocrate moderne dans l'aura acquise, sans mention des moyens, la rebasculé étant toujours possible...

Pas plus qu'un historien des mentalités ne peut ignorer l'opacité des mots, leur flou, leur ambiguïté, leur variance d'un emploi à l'autre, leur jeu

¹⁰ "La langue comme système de formes renvoyant à une norme n'est qu'une abstraction /.../. Ce système... nous éloigne de la réalité évolutive et vivante de la langue et de ses fonctions sociales. /.../ La langue est un phénomène purement historique". M. Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Ed. de Minuit, 1977, p. 118.

¹¹ Colloque "La popularité politique", 17-19 octobre 1990, Fondation nationale des sciences politiques, Paris.

¹² La "popularité" d'Henri IV a d'abord été sa poule au pot. Mercier glose le terme par "bonté" et Napoléon par "débonnaireté". Avec les révolutions anglaise puis française, la popularité a inversé son cours et privilégié le pas de l'*Autre* vers soi, la faveur populaire, le suffrage. En fait, pendant des siècles les deux sens ont cohabité. Simplement, la signification de renommée qui existait en fillgrane ou consécution depuis "popularitas", sème potentiel dans les emplois, est devenue en anglais dès le 17ème siècle et en France plus tardivement le sème majeur organisateur du sens.

concurrentiel, un philologue et surtout un sémanticien n'a le droit de parler de langue hors situation. L'une des tâches de la revue *Mots* réside justement dans ce souci "sociolinguistique" d'aller jusque dans l'histoire chercher de quoi l'on parle de nos jours. Quelles vues et valeurs du passé habitent l'énonciation présente ? L'étymologie sociale ne se résume donc pas à dater l'anecdote, la hardiesse, la performance, où le mot s'est formé ou transformé, mais elle s'efforce d'éclairer les places historiques où il a pris consistance sociale en devenant acquis de groupe puis de société. Car nous sommes pétris de consensus provisoires et inconscients, pris pour des significations, dont le linguiste ne peut se délivrer qu'en cherchant non l'être des mots en soi, mais leur raison d'être, à la racine de leur énonciation sociale.

Sans oublier que, si les mots construisent historiquement notre civilisation, c'est dans le pluriel, la contradiction des conflits, dont ils peuvent être le résumé symbolique aussi bien que la perversion. "Immigration", "race" pas plus que "popularité" ne se comprennent en dehors des images dominantes ou diverses, plus ou moins fantasmées et toujours transformables, qui ont circulé jusqu'à nous. Langue et imprégnation culturelle ne font qu'un.

Université Paris XII
ENS Fontenay - Saint-Cloud
CNRS, INaLF.

UNE ANALYSE DU DISCOURS POUR L'ETUDE DES PHENOMENES PSYCHO-SOCIO-LANGAGIERS

Patrick CHARAUDEAU

Il est vrai que notre discipline a éclaté sous l'effet conjugué d'une triple pression.

L'une, née à l'intérieur des études sur la langue, études qui essayent de prendre en compte tous les faits d'énonciation, en intégrant la *pragmatique* comme phénomène linguistique. Ceci a fait repousser de plus en plus loin la frontière entre les faits linguistiques et les faits empiriques (en témoigne le dernier état de la théorie des topoï de Ducrot).

L'autre pression est venue de la sociolinguistique et de l'éthnométhodologie américaines, lesquelles ont apporté un point de vue plus globalisant sur les échanges langagiers (étude des *variations sociales* d'une part, des *rituels* de langage d'autre part), et plus interactionniste, relançant ainsi le débat sur : quelles sont les catégories fondatrices du langage ? Celles de la langue, du discours, ou de la socio-pragmatique ?

A ces deux pressions, il faut en ajouter une troisième, d'ailleurs, celle du cognitivisme, lequel, à travers des modélisations de *calcul inférentiel*, remet au goût du jour (penser aux années soixante-dix sur

l'"automatisation") les universaux et schématisations archétypiques de la pensée.

Dès lors se pose légitimement un certain nombre de questions sur notre discipline, les concepts qui y circulent, et les relations qu'elle entretient avec les disciplines connexes qui s'intéressent au langage.

Ces journées, au-delà même des 10 ans des "sciences du langage" qu'elles veulent interroger, auront été pour moi l'occasion de m'interroger sur ma position dans notre discipline.

Ma première réflexion porte sur l'état du corps de concepts qui caractérise la discipline. Le moins que l'on puisse dire est qu'il est proliférant et peu stable. Si je me réfère au seul terme de **discours**, dont je m'occupe plus particulièrement, j'ai constaté en faisant récemment une revue de la littérature à ce sujet, qu'il n'avait pas la même définition selon qu'il était employé dans une méthodologie lexicophrastique, pragmatique, ethnométhodologique, ou psychosociologique. Pour ce qui me concerne, je tire de cet état de choses une première leçon : il ne faut, me semble-t-il, ni s'en formaliser, ni chercher à confisquer les concepts autour d'une seule et même théorie ; on y perdrait en richesse de discussions théoriques. Mais dans le même temps peut-être faudrait-il être soucieux de préciser dans quel sens on les utilise, et ne pas faire comme s'ils allaient de soi.

La deuxième réflexion porte sur la question, actuellement discutée, de savoir si la langue existe toujours, si l'on travaille sur la langue, la parole, le discours ou le langage.

Pour ce qui me concerne, je dirai que la problématique dans laquelle je travaille, avec d'autres, s'est déplacée de l'étude de la langue, ou même du discours, vers celle des mécanismes de la **construction du sens**, dans ses trois dimensions : *référentielle* (parce qu'il faut bien décrire-construire la signification des objets et événements du monde), *actionnelle* (parce que le sens a bien une finalité actionnelle), *véridictoire* (parce que le sens a partie liée avec les jugements de vérité qu'émet le sujet parlant)¹.

Cela ne veut pas dire, pour autant, que la langue serait exclue de cette construction, parce que celle-ci ne peut être appréhendée qu'à travers des **systèmes sémiotiques** divers, parmi lesquels le *système linguistique* (au sens de *verbal*) semble, en l'état actuel de nos connaissances, le plus riche

¹ Voir notre "Rôles sociaux et rôles langagiers", Actes du colloque d'Aix-en-Provence sur *Les Interactions verbales* (à paraître).

(voire dominant), dans la mesure où il est le plus «pourvoyeur de symbolique»² et ce probablement dû à son caractère de double articulation.

De ce fait, la problématique du **signe** avec laquelle je travaille s'est elle-même déplacée. Sans nier son caractère doublement articulé, qui comme je viens de le dire doit en constituer son caractère spécifique, le signe n'est plus dans cette perspective une entité pleine, ni même une unité opératoire pour la construction du sens. Il n'est qu'une sorte d'*indice sémiologique* porteur d'"instructions de sens" procédurales (voir note 1), lesquelles instructions se combinant avec les instructions d'autres indices sémiologiques para-verbaux ou situationnels concourent à construire du sens en situation d'échange communicatif.

En disant cela, je ne fais d'ailleurs que reprendre des notions qui sont utilisées dans différentes théories (comme *topoi* chez Bakhtine et Ducrot, *typicalité* chez certains psycho-linguistes, *schèmes*, *scripts* chez les cognitivistes, *savoirs encyclopédiques* chez les théoriciens de la pertinence, etc.). Cependant, ce qui me différencie de ces théories est que je continue à traiter ces "instructions de sens" à travers, et avec, leur *valeur sémiologique* (ce qui fait que je ne puisse pas confondre, par exemple, «donc» et «parce que», comme le font certains cognitivistes³).

Ce point de vue ainsi profilé sur la construction du sens m'entraîne donc à considérer que l'analyse du discours (défini comme la résultante des "instructions de sens" mises en oeuvre par la situation et la langue) consiste à trouver un lieu d'articulation propre entre la structuration des différents *systèmes sémiotiques* et celle de la *situation* (ou conditions de production) non point seulement sociale, mais *psycho-sociale*. Certes cette *situation*, au dire de certains linguistes est du domaine de l'empirie. Mais n'est du domaine de l'empirie que ce que chaque discipline décide de ce qu'est l'empirie. Or ce qui est considérée comme empirique par une discipline fait l'objet d'une structuration dans une autre (voir la psychologie, la sociologie, l'ethnologie, etc.), ce qui suffit à prouver que l'empirie est structurable. Eh bien, ce à quoi je consacre ma recherche c'est à essayer de proposer une certaine structuration de cette empirie en relation intrinsèque avec la structuration des systèmes sémiotiques.

² Expression d'Anne-Marie Houdebine.

³ Voir : J. Moeschler et alii, "Procédures interprétatives et savoirs partagés", Actes du colloque d'Aix-en-Provence sur *Les Interactions verbales* (à paraître).

Ma troisième réflexion est corrélative des précédentes. Elle concerne le concept de *sujet*. Sujet de la langue, du discours ou du langage ?

On connaît le *sujet idéal* d'une certaine linguistique syntaxique, la *génération-transformationnelle* (et comment pourrait-il en être autrement), le *sujet disant-faisant* de la pragma-linguistique, le *sujet sociologique* plus ou moins pré-construit de la sociolinguistique, le *sujet universel* (archétypes) des cognitivistes, et depuis quelques temps le *sujet sociétal* du courant qui travaille dans le domaine de l'"interculture".

Chacun de ces sujets a sa pertinence dans son propre cadre théorique, mais il est un autre sujet, dont on parle moins, parce qu'il est en cours de construction dans un lieu de rencontre entre la psychosociologie et la linguistique du discours, c'est celui du *sujet langagier*, qui a une identité *psycho-socio-sémiotique* :

— *psycho-*, en ce que le sujet parlant est un individu qui intervient dans le langage avec son *histoire personnelle*, ses *représentations* et ses *affects*, qu'il est pourvu d'*intentionnalité* (serait-elle non consciente), et que celle-ci est nécessairement liée à une *finalité actionnelle*.

— *socio-*, en ce que le sujet parlant est toujours "pris/embarqué" dans des *savoirs partagés* (diversement partagés, mais partagés), des *représentations sociales* axiologisées, et que, quand il parle, il est en partie contraint par des *rôles sociaux* et *langagiers* qui ont été construits, à force d'échange, par la collectivité.

— *sémiotique*, en ce que le sujet parlant, comme le dit l'expression elle-même, est un *être de parole*, construit par divers systèmes sémiotiques dont le plus puissant semble être, pour les raisons que j'évoquais précédemment, le *système verbal*.

Ainsi, avons-nous affaire à un *sujet communicant* dont l'identité est composite du fait qu'il est «sujet psycho-social qu'en tant qu'il est être de parole, et être de parole qu'en tant qu'il est sujet psycho-social» (voir note 1).

Ce serait une façon de définir ce que l'on pourrait appeler le *sujet langagier*. Ce sujet est donc à la fois linguistique, mais pas seulement, sociologique, mais pas seulement, psychologique, mais pas seulement, puisqu'il est considéré à la fois dans son histoire individuelle (catégorisation psychologique), à travers les rôles sociaux qui lui sont attribués par les contraintes de l'échange dans lequel il s'est engagé (contrat et catégorisation sociale), et dans une finalité communicative qui l'amène à parler pour agir (stratégies).

Il s'agit donc d'un sujet nécessairement hétérogène dans l'instance de son énonciation (polyphonie).

Je voudrais illustrer mon propos par un exemple tiré d'une anecdote qui m'a été rapportée par l'un de ses acteurs : un psychologue non encore Docteur d'Etat (cela se passe dans les années 70), rencontrait, parfois, dans les couloirs de la Sorbonne, l'illustre professeur P. Fraisse, lequel le saluait chaque fois fort courtoisement en lui demandant : "Rappelez-moi votre nom s'il vous plaît ?". Et notre collègue de répondre à chaque fois : "Je m'appelle DUPONT, monsieur le professeur, Robert Dupont". "Ah, très bien", disait l'autre. Et voilà qu'un jour, notre psychologue soutient brillamment sa thèse d'Etat, et que, quelques temps après, il rencontre notre "grand professeur", lequel vient à lui et le salue en lui disant : "Bonjour, monsieur Dupont, comment allez-vous ?".

Quoi de plus quotidien et banal, en apparence, que cet échange langagier ? Et pourtant on ne peut en analyser le sens de façon relativement complète si on ne tient pas compte :

— du *statut*, certes, des deux partenaires en présence, des représentations qu'ils en ont l'un et l'autre (*regard évaluateur*) (voir note 1), mais également du *contrat* d'échange social qui pré-déterminait certains des *rôles* que chacun jouait (à travers les rituels de reconnaissance réciproque et de politesse sociale),

— de l'*identité psychologique* de chacun des partenaires en présence, certes, mais aussi de l'*intentionnalité* qui animait chacun d'eux pour *influencer* l'autre, chacun à sa manière (par exemple : signifier la "hiérarchie" dans la relation d'un côté, signifier un "vouloir-être-reconnu" de l'autre), intentionnalité dont on peut considérer qu'elle s'est modifiée ou non, au cours des échanges.

— de l'*identité linguistique* de chacun des partenaires, à travers leurs *comportements discursifs* : *acceptation* par les deux interlocuteurs de se conformer au contrat de rencontre et au rituel de politesse (par le choix d'une marque : «Bonjour» et non «Salut») ; l'un adopte un comportement de *reconnaissance* de l'identité personnelle de l'autre (par l'emploi du «nom propre»), l'autre adopte un comportement de *refus* d'une telle reconnaissance, et la met en évidence en réitérant la «question» portant sur l'identité de l'autre. Ce deuxième comportement change avec l'existence d'un fait nouveau (le titre de Docteur d'Etat), ce qui est une façon de signifier qu'il existe une communauté particulière, cénacle d'un petit nombre d'élus,

qu'on n'est rien (on n'a pas d'identité propre) tant qu'on n'y appartient pas et que maintenant, de ce fait, l'interlocuteur a droit à être reconnu (interpellation par un «terme d'adresse d'identité spécifique»).

L'on voit que les rapports de "pouvoir" ne sont pas réservés à des situations particulières, seraient-elles politiques. Le politique n'est particulier qu'en tant qu'il s'affiche institutionnellement tel. Mais il n'est pas un lieu plus privilégié qu'un autre pour étudier ces types de rapports.

L'explicitation de cette position particulière à l'intérieur du paysage de l'analyse du discours n'est destinée qu'à montrer que notre discipline est elle aussi marquée par la *polyphonie*. Certains regretteront que notre discipline parte dans beaucoup de directions, mais n'est-ce pas là le signe d'une grande vitalité. Ce qu'il convient d'éviter c'est la cacophonie, et l'homophonie. La cacophonie on peut l'éviter en étant curieux de ce qui se fait dans notre propre discipline, en dehors de l'univers nécessairement restreint de notre domaine de recherche (cela permettrait par exemple que l'on sache comment chacun emploie le concept de *discours*, comme je le faisais remarquer en commençant) ; l'homophonie, quant à elle, doit être combattue pour des raisons éthiques, sous peine de voir notre discipline s'appauvrir et mourir.

Pour ce qui me concerne, je vois dans cet éclatement polyphonique la preuve que, du point de vue épistémologique, les études sur le langage ne peuvent être qu'interdisciplinaires, car le langage est au cœur des sciences humaines et sociales.

C'est à redéfinir une interdisciplinarité que doit s'employer aujourd'hui le linguiste qui veut rester linguiste mais linguiste du langage et non plus exclusivement de la langue.

Université Paris XIII
Centre d'Analyse du Discours (CAD)

UN NOUVEAU DOMAINE D'ETUDES

Langage et travail

Josiane BOUTET et Bernard GARDIN

Parmi les modifications qui ont affecté la carte de l'archipel nommé sociolinguistique ces dernières années je voudrais parler ici de l'apparition d'un nouveau territoire (flot, île ou continent : l'histoire le dira) : "Langage et travail".

Je dirai tout de suite qu'il s'agit d'un territoire aux frontières floues, aux bords marécageux (on peut y grenouiller), que je ne chercherai pas à borner.

Il ne s'agit donc pas d'un objet scientifique aux configurations nettes, ni d'une discipline. J'en parlerai donc plutôt en termes de processus de constitution.

Ce territoire tout d'abord n'a pas été découvert, mais inventé, il est né de la rencontre de plusieurs types de chercheurs ; les uns relevant des sciences du langage, les autres des sciences traditionnellement intéressées au travail qui se sont retrouvés sur les mêmes objets empiriques.

Les travailleurs en entreprises ont donc vu s'intéresser à eux divers scientifiques. Sociologues, ergonomes, pathologues du travail, ils connaissaient déjà. La nouveauté c'est que ceux-ci se sont mis à les écouter avec plus de modestie, à prendre les paroles entendues plus au sérieux, à les supposer plus complexes qu'il y paraissait.

Les linguistes, ils connaissaient moins ; certes, des travailleurs pouvaient avoir été déjà informateurs d'enquêtes sociolinguistiques, mais en tant qu'appartenant à la "classe ouvrière", aux "milieux populaires", ou "socioculturellement défavorisés". La nouveauté résidait dans le fait que cette fois les linguistes devenaient moins aveugles à l'activité spécifique de ces locuteurs : leur travail.

Des linguistes moins aveugles et des sociologues moins sourds ont donc fréquenté les usines. Question : pourquoi les sociologues ont-ils pris ce "linguistic turn" et pourquoi les linguistes sont-ils allés au charbon ?

ANCIENNETE DU THEME

Tout d'abord mentionnons que la liaison "langage et travail" n'est pas nouvelle en sciences du langage ; il s'agit là d'un vieux thème de la réflexion sur les origines du langage. Rappelons les thèses de Leroi Gourhan (*Le Geste et la Parole*, Albin Michel, 1964) qui lient étroitement apparition du langage et apparition des outils, les hypothèses qui en découlent, reprises par exemple par R. Lafont dans *Le Travail et la Langue* (Flammarion, 1978), selon lesquelles pendant toute une période de l'histoire de l'humanité il y aurait eu un parallélisme entre le développement des structures linguistiques et celui des structures techniques... avant que le linguistique ne prenne son envol. Mais l'*homo habilis* des préhistoriens, ne travaille pas en entreprise, n'est pas salarié, ne fait pas grève, bref ce n'est pas un collègue de travail. Louis Guéspin de son côté ("Langage, travail et théorie de la personnalité", *La Pensée* 209, 1980) appelle à une prise en compte du facteur travail dans le développement langagier ; mais les études empiriques et les corpus manquent encore.

LE CONTEXTE TECHNOLOGIQUE ET SOCIAL LE LANGAGE FACTEUR DE PRODUCTION

Découplage de l'opérateur et de la matière, développement de la part communicative de l'activité collective de travail caractérisent l'époque post-industrielle parallèlement au recul des organisations tayloristes du travail fondées (entre autres) sur la non-communication. Le taylorisme est dénoncé comme folie rationnelle : il ne faut pas uniquement louer des bras mais aussi des cerveaux et les langues qui vont avec.

De fait, même dans les plus intenses moments du taylorisme, les usines n'ont tourné que parce que les ouvriers pensaient, transformaient en travail réel le travail prescrit. Les nouveaux modes de gestion prennent en compte cette réalité et tentent de la transformer en facteur de production. Les ouvriers ne sont pas que manouvriers. Gestion participative, petites unités de travail, cercles de qualité, de progrès... sont les modes d'organisation qui tentent de faire servir cette pensée ouvrière et en même temps de répondre à leur façon - ou de faire pièce - aux aspirations ouvrières de responsabilisation et de démocratie sur le lieu de travail.

Ce "turn" pourrait-être dû à un accroissement de la visibilité de la part du langage dans le travail de par un changement dans le réel, dans le travail lui-même. De nouvelles formes du travail se développent, caractérisées par la part énorme qu'y prennent les activités symboliques, jusqu'à remplacer toute activité directe. Il y a donc une décontextualisation de fait des pratiques symboliques : certains opérateurs n'agissent jamais sur les processus et matières réelles, mais sur des écrans, des représentations, diverses icônes...

Il y a un développement des pratiques communicationnelles dans les nouvelles formes du travail et dans certains cas même les pratiques symboliques langagières ne sont plus seulement partie du travail, mais constituent l'activité de travail elle-même. Il y a donc dans le réel quotidien d'un grand nombre de situations de travail un découplage qui s'effectue de l'activité symbolique et de l'action sur la matière.

Ajoutons le contexte idéologique global : la fascination pour le micro ; les petites unités de travail à communication forte ; la remontée dans

l'horizon idéologique de l'entreprise (cf. la "culture d'entreprise"), le reflux des idéologies globales...

LE CONTEXTE SCIENTIFIQUE

Il se trouve que (hasard, miracle ou tout simplement histoire) les sciences sociales se trouvent en état de saisir ces phénomènes :

- Depuis plusieurs années une linguistique du langage comme action et interaction s'est développée, rapprochant les comportements langagiers des autres actes les spécifiant (énonciation, performativité, pragmatiques diverses, interactionisme).

- L'ethnométhodologie a eu le mérite de rappeler que les gens ne sont pas des "idiots culturels" : les écouter parler leur travail n'est plus saisir simplement une apparence ou les manifestations d'une conscience aliénée mais un sens efficace et pertinent.

- Une discipline comme l'Analyse de Discours s'est progressivement dépris des discours d'organisation pour se rapprocher des bases et du quotidien : toute une pratique de terrain, une méthodologie se sont mises en place.

Il s'est donc produit du nouveau, de l'événement, qu'illustre bien la dérive sémantique du syntagme "parole ouvrière" que nous avons repris dans trois titres qui jalonnent la période :

La parole ouvrière, 1976 : Si les textes rassemblés sous ce titre par J. Rancière et R. Faure émanent bien d'ouvriers, il s'agit de ces ouvriers écrivains du milieu du dix-neuvième siècle qui utilisent le temps que le travail leur laisse (que J. Rancière désignera plus tard par le beau syntagme : "la nuit des prolétaires"), pour écrire réflexions, traités et poèmes humanitaires ou de révolte, utopies diverses, écrits par lesquels, selon les auteurs, ils tentent d'échapper à leur condition et tels les "héliotropes" se tournent vers le soleil du logos. L'article défini du titre dit bien la certitude pour les auteurs de l'unicité de leur objet, signe des temps la parole ouvrière ne peut être que de révolte, de négation de la condition.

La Parole Ouvrière autour de Ladrecht (Messidor), que publient en 1986 Brès et F. Madray, est constituée de propos et récits de mineurs recueillis par interviews au cours d'une grève exemplaire qu'il n'est pas besoin de rappeler ici ; c'est-à-dire sur une autre forme de contestation, la forme essentielle de la contestation du travail dans son organisation par le capitalisme : la grève. Ici cependant l'article défini a disparu, l'objet se particularise, les auteurs ne prétendent pas saisir le tout ni l'essence de "la parole ouvrière".

En utilisant les parenthèses dans le titre du numéro 93 de *Langages* : "*Parole(s) ouvrière(s)*" (Larousse), les éditeurs de cette livraison, F. Madray-Lesigne et B. Gardin, tentent en 1989 d'indiquer une pluralité possible ; s'il existe une parole ouvrière ses formes sont multiples : la classe n'écrase pas la diversité. Si la parole revendicative est toujours représentée dans le volume, se trouvent aussi des articles qui analysent la parole à l'oeuvre dans l'activité de travail même, la parole agissante, autre parole "ouvrière". Comme si l'on découvrait que les ouvriers ne font pas que se révolter, mais qu'ils travaillent aussi, ce qui avait peut-être été oublié.

Ainsi peut-on lire sous les variations d'un syntagme une histoire des pratiques des linguistes qui se rapprochent du travail. Le risque serait peut-être aujourd'hui celui d'une autre myopie : de l'occultation du travail en tant qu'activité sociale, que production, que salariat, par l'activité considérée sous son seul aspect technique.

Nous signalerons pour terminer sur cette actualité scientifique du thème : la publication du n° 1 *CNRS info*, sur le thème, et la création d'un poste de chargé de recherche au CNRS avec le profil : "langage et travail"

LE "RESEAU LANGAGE ET TRAVAIL"

Le réseau LANGAGE ET TRAVAIL est né en 1987 à l'initiative d'un groupe d'enseignants-chercheurs et de chercheurs (en sociologie : A. Borzeix, linguistique : J. Boutet, B. Gardin, M. Lacoste, sciences de la gestion : J. Girin) désireux d'unir leurs efforts autour d'un projet intellectuel novateur : jeter

un pont entre deux univers scientifiques traditionnellement dissociés : les sciences sociales du travail d'un côté, les sciences du langage de l'autre. Ce réseau bénéficie du soutien du PIRTEM-CNRS et est subventionné depuis 1991 à titre d'opération structurante pour une durée de trois ans. Sa mission est de poursuivre la structuration en cours du milieu scientifique concerné par ce nouveau domaine de connaissance, de promouvoir sous forme de séminaires, journées d'études, colloques, la réflexion et le débat intellectuel sur ce champ scientifique pluridisciplinaire. Son projet : coordonner les initiatives souvent éparées, susceptibles de contribuer à cette jonction ; développer des projets d'enseignement et de recherche sur la base du partenariat associant acteurs économiques, institutionnels et scientifiques. Signalons au titre de ses réalisations :

- Le colloque international : "Travail et pratiques langagières", Avril 1989, Paris, qui a réuni plus de 150 chercheurs, et dont les *Actes* (600 p.) sont répartis dans les sections : "Les savoirs au travail", "La production des langages techniques", "Les approches interactives dans les situations de travail", "Le rôle du langage dans les organisations".
- Organisation de deux "sessions ad hoc" au Congrès Mondial de Sociologie de Madrid (Juillet 1990).
- Publication des *Cahiers Langage et Travail* :
 - n° 1 : *Catégorisations dans le langage* ;
 - n° 2 : *Action et production langagière*.
- Organisation de journées sur le thème : langage et apprentissage, langage et activité de service, ...

Université Paris VII
SUDLA, URA 1164 CNRS

LA SOCIOLINGUISTIQUE A L'EPREUVE DES TITRES D'UNE BANQUE DE DONNEES

Un praxème peut en changer un autre

Françoise MADRAY-LESIGNE

Personne ne songerait à réduire une oeuvre à son titre. Et pourtant, s'il ne dit pas tout, il est beaucoup plus bavard que son laconisme ne le laisserait supposer. Les nombreux travaux consacrés à ce type de production l'ont abondamment montré. Peut-on, à ce seul examen, discerner les orientations d'une discipline ? Bernard Laks a largement utilisé ces données lorsqu'il s'est proposé, il y a quelques années, de dégager les tendances de la sociolinguistique française. Cet article a pour objet d'actualiser cette réflexion, tout en insistant sur les limites inhérentes à ce type d'analyse.

Le traitement informatique des titres contenus dans la banque de données réalisée et publiée par notre URA fait apparaître trois pesées massives sur le réglage du sens dans les titres d'ouvrages ou d'articles sociolinguistiques produits dans l'hexagone ces cinq dernières années : elles s'expriment par une présence surabondante des praxèmes "langue", "France" et "Français". Mais, au-delà de cette dominance, on peut observer une évolution dans les centres d'intérêt des chercheurs, évolution qui dessine

des essoufflements, des stagnations et des émergences, tant dans les concepts revendiqués que dans leur mise en oeuvre.

LES DONNEES ET LEURS LIMITES

Mon corpus d'analyse est constitué par 1882 titres d'ouvrages et d'articles publiés dans des revues ou des actes de colloques, titres répertoriés dans la banque de données sociolinguistiques établie par l'URA 1164 du CNRS. Cette banque, rappelons-le, est accessible par Minitel et fait l'objet d'une publication annuelle. L'analyse qui va suivre porte sur les cinq dernières années enregistrées à ce jour (de 1985 à 1989 inclus). Le choix de ce type de corpus soumet l'analyse à deux contraintes fortes qui en limitent nécessairement la portée et qui sont donc à prendre en compte dans l'interprétation des données. La première tient à leur fiabilité, la seconde est liée aux conditions de production de sens de l'objet : "titre".

La sociolinguistique a mis l'accent, depuis longtemps, sur l'importance de la constitution des corpus et du dosage des données observées. On ne peut plus, aujourd'hui, travailler sur un corpus sans s'interroger sur sa fiabilité. Qu'en est-il de la banque de données qui sert de base à cette recherche ? Précisons d'emblée que, malgré ses efforts, elle ne saurait prétendre à l'exhaustivité et ne recouvre pas l'ensemble de la production qui se revendique de la sociolinguistique en France ces cinq dernières années. Par ailleurs, il peut fort bien se faire que figurent, parmi les textes qu'elle a retenus, des productions dont on peut discuter le caractère sociolinguistique. Un classement, aussi rigoureux soit-il, ne peut effacer une relative part de subjectivité. Reste que le nombre très élevé de titres (près de 1900) permet certainement, au-delà des questions posées par ses aléas, de pouvoir déceler les grandes tendances qui orientent actuellement la recherche dans notre secteur. Je m'en tiendrai donc à l'observation et à l'interprétation de phénomènes massifs où se laisse repérer le travail du sens.

La deuxième limite de l'analyse est inhérente au statut même des titres. Un titre, cela est bien connu, n'informe pas strictement sur le

contenu d'un article ou d'un livre. Plus qu'un résumé, c'est une invite et, de ce fait, il peut s'inscrire dans un relatif décrochement par rapport au texte qu'il introduit. Il peut jouer sur l'ambiguïté, la surprise, la mode, le mystère, le dialogisme.... Ce n'est donc pas le contenu des travaux recensés que je vais interroger ici, mais la focalisation opérée par leurs scripteurs sur tel ou tel vocable. Que donne-t-elle à lire ? Pourquoi des auteurs décident-ils d'inscrire leurs écrits sous l'égide de quelques praxèmes ? Rappelons que la praxématique a substitué au concept saussurien de signe celui de praxème pour signifier par là qu'un mot, mis en circulation sur le marché du sens, n'est rien d'autre qu'un outil de production de sens.

Cette focalisation peut avoir diverses motivations, conscientes ou non. J'en citerai seulement quelques-unes. Il peut s'agir seulement d'essayer de trouver un titre accrocheur, qui donne envie aux lecteurs potentiels de devenir des lecteurs effectifs. Il peut s'agir aussi d'affirmer des options théoriques ou thématiques. Il peut s'agir encore de mettre en circulation de nouveaux concepts. Il va sans dire que ces éléments (et bien d'autres) peuvent se conjuguer. Mettre en relation dix-neuf cent titres, c'est instaurer entre eux un dialogisme producteur de sens. Ils donnent à voir ce que la production récente véhicule comme modes successives. Mais il y a plus : ils donnent aussi à voir les points d'ancrage choisis par ceux qui écrivent pour présenter leurs propos.

TRAITEMENT DES DONNEES

Seuls ont été retenus pour l'analyse le nom des auteurs et le titre de leurs écrits, après suppression des doublets introduits dans la bibliographie lorsqu'elle fait état d'articles collectifs, répertoriés au nom de leurs différents auteurs. Je n'ai pas tenu compte, en particulier, du classement thématique proposé par la banque de données, pour éviter de confondre la visée de producteur de titres et celle de classificateur qui choisit de ramener un texte à quelques mots-clé. Cette mise entre parenthèses m'a paru d'autant plus nécessaire que, dans le cas qui nous occupe, les termes

retenus n'ont pas été proposés par les auteurs. Ainsi épurées, les données ont été soumises à deux traitements informatiques et à un traitement d'analyse interprétative, fondé sur la technique de l'analyse de discours.

L'ensemble des titres constitue la base d'un dictionnaire de fréquence. C'est le dictionnaire général des occurrences de praxèmes que l'on rencontre dans les titres si leur fréquence est égale ou supérieure à 8. Fixer un seuil comporte toujours, sans doute, une relative part d'arbitraire ; le nombre 8 a été retenu dans la mesure où, en deçà de ce chiffre, on observe une rupture dans la courbe de fréquence qui signale un émiettement des occurrences.

A ce dictionnaire s'ajoute un dictionnaire d'association de termes. Ce type de dictionnaire permet de savoir avec quel terme s'associe préférentiellement un praxème ("langue", par exemple). Comme le dictionnaire général, les dictionnaires d'associations ne prennent en compte que les praxèmes associés huit fois, au moins, au praxème-clé.

J'ai confronté, pour l'interprétation, les informations fournies par ces deux types de dictionnaire avec les titres eux-mêmes et leur date de parution. Il est, en effet, plus que hasardeux d'interpréter des taux de fréquence en dehors des contextes d'emploi des éléments comptabilisés. On pourrait penser, par exemple, que l'extrême abondance des termes "France", "française", "français", est à mettre en rapport avec le bicentenaire de la révolution française et les nombreuses publications auxquelles cet événement a donné matière. Cette séduisante hypothèse est cependant inexacte. Le recours aux contextes des titres et aux associations privilégiées de ces trois praxèmes nous apprend que les références à la période révolutionnaire sont rares et ne sauraient expliquer cet emploi insistant. Le taux élevé de fréquence des praxèmes "analyse" et "discours" pourrait aussi induire en erreur en laissant supposer que l'analyse de discours est en pleine expansion, alors, nous le verrons, qu'il n'en est rien. On ne saurait donc trop se méfier des interprétations sauvages que les chiffres peuvent suggérer. Mais les indications quantitatives sont précieuses pour éclairer l'interprétation du fonctionnement des praxèmes, si on les met en rapport avec la position des termes en contexte.

DEUX DOMINANTES FORTES : "LANGUE", "FRANCE"/"FRANCAISE/FRANCAIS"

Première remarque : un terme brille par son absence (ou presque puisque on n'en compte que 8 occurrences), c'est précisément celui de sociolinguistique. Les écrits qui s'inscrivent sous son égide ne la revendiquent pas, du moins au niveau du titre. Serait-ce pour éviter une redondance inutile ? L'explication ne paraît guère plausible si l'on met ce phénomène en rapport avec le fort taux de fréquence du praxème "linguistique" (180 occurrences). Comment expliquer un déséquilibre aussi considérable ? Faut-il y voir un glissement, une substitution, un malaise ?

Le fait est à mettre en rapport avec une seconde anomalie, plus surprenante encore, peut-être : la sociolinguistique en France s'intéresse surtout non pas aux langues, mais à la langue. Sur les quelques 300 occurrences du praxème "langue", 211 sont au singulier. Le contexte des titres fait apparaître que ce dont il est question, le plus souvent, n'est pas le contact des langues, mais une définition de "la langue française", de "la langue basque", de "la langue corse" ... Par ailleurs, si l'on observe la géographie reflétée par le dictionnaire général des occurrences, on peut constater qu'il s'agit d'une géographie électorale, qui donne de très loin la première place au créole (49 occurrences), et aux langues minoritaires en contact avec le français dans l'espace français. Les associations placent en fin de peloton les langues d'immigration. Il est essentiellement question, en matière de langue minoritaire, de créole, d'occitan (24 occurrences), de corse (15 occurrences), et, très en retrait, d'arabe (10 occurrences), et de langues africaines, couplées en général avec le qualificatif "noire" qui restreint la géographie africaine à l'Afrique noire.

Les associations de "langue", soulignent, en outre, deux faits majeurs : le praxème "langue" est fort souvent associé à "France" ou à "Français". Ce facteur donne à la recherche sociolinguistique dans notre pays une allure franco-française très accentuée. Quant aux centres d'intérêts de cette recherche, ils concernent prioritairement deux secteurs : la pédagogie ou la didactique et la "politique de la langue". Dans cette perspective, le concept de "crise" est fréquemment sollicité, en termes de "crise de la langue". La "langue de bois" connaît aussi un certain succès. S'étonnera-t-on d'apprendre

que cette "langue de bois" n'est pas également partagée ? Si l'on en croit la géographie dessinée par les titres, on la rencontre en Yougoslavie, en URSS, en Pologne... D'une façon générale, c'est toujours la langue de l'autre.

La sociolinguistique, à travers les titres, se présente donc comme une linguistique. Elle s'interroge sur la langue, dans une réflexion sur la glottopolitique qui ne dit pas son nom. Cette tendance, déjà relevée par B. Laks, explique sans doute la relative rareté du praxème "enquête" (18 occurrences). Ce fait est à mettre en relation avec l'importance du champ lexical de l'écrit (plus de cent occurrences d'"écrit/s" "écrire", "écriture"...). En face de ce déferlement, l'oral fait piètre figure avec 39 occurrences. Décidément, il est toujours aussi tentant pour des sociolinguistes français de réduire jusqu'à l'effacer la distance qui sépare la parole vivante de sa mise en trace. L'abolition des privilèges de l'écrit est encore à venir...

ESSOUFFLEMENTS, STAGNATIONS ET EMERGENCES

Au-delà de cette pesée dominante du sens, des courants sous-jacents se dessinent, qui traduisent à la fois évolution et confrontation théorique, même si cette confrontation n'est jamais assumée en tant que telle. Du point de vue de l'essoufflement, on peut pointer d'abord le praxème "diglossie" (9 occurrences), dans la mesure où il disparaît de la bibliographie en 1987 ce qui constitue certainement un indice. Cette disparition traduit peut-être un malaise et une interrogation théorique qui aboutit à la toute récente apparition, au niveau des titres, du concept de "langue polynomique". (Le phénomène est toutefois trop rare encore pour affleurer dans le dictionnaire général de fréquence dont la barre, rappelons-le, est placée à 8 occurrences). L'accent n'est plus mis sur les conflits entre langue dominante et langue dominée mais sur les possibilités de cohabitation et de consensus, sans que ces termes, idéologiquement trop marqués, soient employés. Ils s'abritent derrière des séquences du type : "politique de la langue", ou, plus récemment, "glottopolitique", terme dont la percée, au plan théorique, est remarquable (16 occurrences).

Autre lieu d'essoufflement à mettre en rapport avec ce qui vient d'être dit : le praxème "identité". Il est en nette régression. Ici encore, le taux de fréquence (27 occurrences) pourrait induire en erreur. Ce chiffre plutôt élevé cache une courbe descendante très marquée, de 1985 à 1989. La chute est significative après 1986, et la focalisation sur ce terme se fait de plus en plus rare, après cette date.

Du côté de la stagnation, on peut situer, me semble-t-il, la référence à l'analyse de discours. Il s'agit là d'une étiquette encore bien vivante, puisque 30 titres associent les deux termes, mais cette proportion est faible si l'on observe les taux respectifs de fréquence d'analyse (89 occurrences) et de discours (127 occurrences). L'analyse de discours n'a pas retrouvé, ces derniers temps, le statut de référence quasi-obligée qu'elle a connu en France. Avec ces 127 occurrences, le praxème "discours" est l'un des mieux représentés du corpus. Mais c'est, dans les deux tiers des cas, pour pointer une autre réalité que celle de l'analyse de discours. Faut-il en déduire qu'il n'est plus vraiment porteur, aujourd'hui, de se placer sous ce label ? Oui, sans doute, si l'on observe, simultanément, la percée fulgurante des concepts rattachés à l'univers communicationnel.

Du côté des émergences, le secteur de la communication confirme l'expansion de son influence. Sous une forme ou sous une autre, quelque 150 titres y renvoient, selon une courbe ascendante, de 1985 à 1989. Le praxème le plus fréquemment sollicité est celui de "communication" (40 occurrences) auquel sont associés les praxèmes "dialogue", "entretien", "interaction verbale"...

Le praxème "travail" figure aussi dans ce champ associatif mais son fonctionnement s'est sensiblement modifié en cinq ans. Au cours des deux premières années, "travail" est exclusivement associé à deux secteurs : celui de l'immigration et celui de la recherche théorique. Dans le second cas, le concept est convoqué par la pragmatique, dans des séquences telles que : "travail d'interprétation". A partir de 1987, au contraire, le praxème "travail" vise uniquement le travail en entreprise. Il intervient dans des titres très diversifiés en ce qui concerne les lieux-cible, comme en ce qui concerne les auteurs-source. Le travail en entreprise est un des points de focalisation actuels de la sociolinguistique française.

Autres lieux d'émergence les recherches en terminologie et celles liées au traitement automatique des données. Trente titres renvoient aux rapports entre terminologie et sociolinguistique, en se référant au praxème "terminologie", selon une courbe de fréquence ascendante, d'année en année.

mais le praxème "socioterminologie" n'apparaît pas encore de façon significative dans les titres. Quant au secteur lié au traitement informatique des données, je serais tentée de dire que son importance s'accroît lentement mais sûrement. Une trentaine de titres en témoignent. Le vocabulaire lié à l'informatique n'est plus l'apanage des spécialistes de linguistique quantitative ou des cognitivistes. Il est devenu suffisamment attractif pour être un ancrage revendiqué dans une bibliographie sociolinguistique. Mode passagère ou signe annonciateur d'un tournant dans la discipline ? Il est trop tôt pour le dire.

J'insisterai enfin sur la question posée par l'évolution d'emploi récente du praxème "variation". Curieusement, 32 occurrences sur 37 figurent dans des titres qui concernent la didactique et la pédagogie. Les cinq autres renvoient à la problématique des langues en contact. Comment expliquer cette spécialisation de la variation sociale dans le domaine scolaire ? Faut-il y voir un repliement sectoriel de la linguistique variationniste ? La prudence s'impose, dans la mesure où l'analyse ne porte pas sur la totalité des parutions du moment, mais il serait bien extraordinaire que la tendance reflétée par notre corpus n'ait pas une valeur indicative.

A travers ses titres, la sociolinguistique française d'aujourd'hui semble hésiter sur ses orientations. Toujours fortement franco-française et plus soucieuse de "la langue" que "des langues", elle ne cesse pourtant d'élargir son domaine et ses centres d'intérêt. Le dialogisme des titres tisse des carrefours de sens où s'esquissent de nouvelles routes pour la recherche. Mais ces tentatives novatrices s'effectuent, le plus souvent, en laissant dans l'ombre les options théoriques qui leur servent de base. Si l'on en croit notre banque de données, les concepts ou les références d'école ne font plus guère recette sur le marché du sens. On leur préfère le terrain apparemment moins risqué des domaines de préoccupation. Prise entre la parole et sa trace, entre clivage et consensus, la sociolinguistique actuelle tend à gommer, pour ses lecteurs potentiels, les enjeux épistémologiques auxquels elle est confrontée, en présentant ses choix en termes d'évidences.

SUDLA, URA 1164 CNRS/Université de ROUEN
PRAXILING, Montpellier III

SOCIOLINGUISTIQUE ET CULTURES EN CONTACTS

Éléments de réflexions

Irène FENOGLIO

Dans le cadre général de l'attention portée à la notion d'"inter..." dans les sciences humaines, celle portée à l'"interculturalité" a été le plus souvent fondée sur l'intention de faire sa place à "l'autre", aux autres, de sortir de références autocentrées, de donner "droit à la différence". Or, en faisant sa place à l'autre, ne l'a-t-on pas *mis* un peu trop à sa *place*, jusqu'à savoir *pour* lui ce qu'il devait être ?

Cette interrogation sous-tend les réflexions formulées ici quant à la façon dont la sociolinguistique a abordé et pourrait aborder ce domaine particulier (mais est-il justement si particulier ?) des contacts entre cultures.

Les enjeux prévus par cette intervention s'énoncent en trois questions :

- la question de la **discipline** dont il faudra faire un état des lieux,
- celle d'une **approche** (un sous-domaine ?), les contacts entre cultures pour lesquels il faudra s'interroger sur la façon dont ils doivent être traités.
- une **question d'ordre épistémologique** : comment s'en sortir avec la (notion de) culture ?

LA SOCIOLINGUISTIQUE : UNE DISCIPLINE ?

Sans contrevénir aux réserves émises par Bernard Laks (1984 et 1988) quant à la difficulté de pouvoir considérer la sociolinguistique comme discipline à part entière du fait de ses multiples diversités, on préférerait partir de l'exigence de rigueur énoncée par Pierre Achard, dans son article "Une partie intégrante de la sociolinguistique : l'analyse de discours"¹ et considérer la sociolinguistique comme une démarche particulière à l'intérieur des sciences du langage, démarche, "discipline" dont on peut désigner des éléments et dessiner une voie de procédure large. Les éléments : les faits de langage avec les faits sociaux ; la voie : mettre ceux-ci en rapport, faire émerger théoriquement leur lien.

On souhaiterait, en tout cas, ne pas se situer comme "la majorité des sociolinguistes (pour qui) tout se passe comme si la sociolinguistique n'était qu'un domaine annexe de la linguistique, celui où les linguistes prennent position, au nom de leur compétence particulière, sur les problèmes et les débats qui agitent le corps social." (B. Laks, 1988, p.15). Non que cette attitude nous semble à proscrire, mais nous souhaiterions, en outre, pouvoir appartenir à une discipline existant en tant que telle, scientifiquement nécessaire et non "facultative" selon les circonstances.

De ce point de vue, la sociolinguistique nous semble pouvoir être définie comme étant fondamentalement une mise en rapport, une mise en relation ; elle n'est ni alternative, ni addition de deux disciplines constituées, à part, séparément, et qui se mettraient ensemble pour produire du socio-linguistique², elle ne traite pas de "faits" appartenant à deux domaines différents, distincts dans leur existence ou dans leur expression, les "sociaux" et les "langagiers", elle traite de faits qui sont *directement, d'emblée*, "sociolinguistiques", c'est-à-dire constitutivement, indissolublement à la fois sociaux et langagiers. On dira volontiers avec P. Achard (1989, p. 39) : "Nous refusons la formulation apparemment (...) simple, "utilisation sociale du langage" pour deux raisons : cette formulation présuppose une séparation initiale du langagier et du social (...) elle suppose une maîtrise de l'individu sur le social."

¹ *Langage et Société* 6, déc. 1978, p. 24.

² Or, c'est ainsi que cette discipline est le plus souvent présentée et la question du traitement entre socio et linguistique a été posée. Cf. J. Cortes, par ex. : "Le problème majeur d'une approche de type sociolinguistique, c'est l'obligation de relier à un moment T (...) les alternatives de sens : *en amont* aux catégories sociales du comportement, *en aval* aux catégories de formes linguistiques." ("L'ancien et le nouveau testament de la didactique des langues" *Revue de phonétique appliquée* 59/60, p. 266, c'est nous qui soulignons). Cf. aussi F. Leimdorfer et A.-L. Tessonneau qui, dans leur riche et nuancé article (1987, p. 19-20) montrent comment dans *Langage et Société*, les travaux sociolinguistique font toujours apparaître une partition sociologique/linguistique, quel que soit le rapport établi entre les deux.

Cette sociolinguistique s'exerce sur deux champs de travail. Un champ macro où apparaissent dans leurs relations complexes les ensembles sociaux, les "structures de sociabilité"³, soit dans un espace régional, soit dans un espace configurationnel. Un champ micro où, à l'intérieur de ces ensembles, ou à leur traverse, émergent des sujets parlants dans ce que l'on peut désigner globalement comme des interactions soit dans l'espace/temps d'une conversation, soit dans celui d'un discours⁴.

Ces deux champs de travail s'ils sont distinguables et parfois très distincts n'en sont pas pour autant dépourvus de relations étroites que la sociolinguistique a en partie pour but de faire apparaître. Au fond, la question posée à la sociolinguistique serait celle que formulent François Leimdorfer et Alex-Louise Tessonneau (1987, p.17) : "Comment les productions langagières individuelles sont organisées en pratiques langagières sociales elles-mêmes déterminées par des "champs de forces" extra-linguistiques (mais pas extra-langagiers)".

Deux thèmes généraux animent de façon dominante ces deux champs de travail : un thème/espace, celui du discours et un thème/cadre, celui de l'éducation (pédagogie) lié, souvent, à celui des migrations ou à celui du rapport entre langue majoritaire et langue minoritaire.

Le premier thème récupère quasiment tous les travaux - peu nombreux - effectués sur les rapports entre linguistique et histoire.

Deux ouvrages paraissant à dix ans d'intervalle s'intitulent *Linguistique et Histoire*. Le premier, celui de Régine Robin (1973) est centré sur le discours historique et sur les ensembles lexicaux de type historique. Le second ouvrage (1984), collectif, est constitué par les Actes d'une Table-ronde organisée par *Langage et Société* (avril 1983). Dix ans après le premier ouvrage, le contenu du second, bien évidemment, a changé et les questions traitées se sont affinées et diversifiées : question de l'oral, question du fait, question de la mémoire, cependant, le rapport entre linguistique et histoire se fait toujours par le biais du discours (plus ou moins) déjà constitué. Dans ces deux ouvrages - les seuls sur la question - les deux domaines ne sont pris que sous l'angle de leurs disciplines constituées, circonscrites ; dans l'ouvrage de 1984, Histoire et Linguistique portent toujours une majuscule.

Ainsi, le rapprochement entre histoire et linguistique s'opère le plus souvent par le biais de l'analyse de discours, c'est, de notre point de vue,

³ Cf. Louis Guespin, 1985.

⁴ Cf. Jean-Marie Marconot : "En prenant Saussure comme point de départ, on peut situer le sujet de la sociolinguistique quelque part entre un individu dont la parole serait trop complexe pour pouvoir être analysée et la masse parlante, somme de toutes les productions des individus parlants.", "L'espace et le sujet social", *La production d'identité*, 1986, p. 176.

confondre (ou trop rapprocher) histoire et contexte politique⁵. Il se fait aussi par le biais de la politique linguistique ("glottopolitique"), c'est confondre ou trop rapprocher histoire et pouvoir politique. Nous souhaiterions montrer, dans le présent travail qu'un autre rapport que celui entre deux disciplines peut être mis au jour.

Le second thème, celui de l'éducation, encadre la plupart des travaux fait sur les contacts entre langues et entre niveaux de langues ainsi que ceux sur les contacts entre cultures. Par le biais de l'ethnométhodologie⁶ et de ce que l'on peut désigner globalement sous le terme de pédagogie, les contacts entre langues sont la plupart du temps rapportés à des contacts entre cultures supposées désignables, on entretient de cette façon des expressions aussi gênantes (voire, pour certaines aberrantes) que "primo-arrivants", "mariage mixte", "langues immigrées", expressions qui à leur tour se figent et finissent par désigner des objets de recherche. On voudrait, pour notre part, essayer de percevoir la dynamique ou histoire et culture apparaissent dans la parole⁷.

UNE APPROCHE : LES CONTACTS CULTURELS

La question du contact entre cultures est la question des deux dernières décennies. Elle nous importe en elle-même. Elle nous importe aussi parce que dans sa désignation de *cultures en contact*, elle nous semble pouvoir désigner sur ce qui à la fois fait la difficulté de la théorisation sociolinguistique et ce qui en fait la spécificité.

Ce que nous appelons "contacts" entre cultures est toujours, d'abord, un projet communicatif langagier - avorté, réussi ou manqué - et, en ce sens,

⁵ Cf. Michel Pécheux et la reprise de son propos par Denise Maldidier dans l'article "Hommage Histoire et linguistique, 1984, pp. XI-XIV.

⁶ De nombreux travaux abordent de façon descriptive ou critique l'ethnométhodologie. On renverra particulièrement à P. Achard, aux pages 45/46 de son article "Discours et sociologie du langage", à l'article de J. Lindelfeld, "A la recherche de modèles culturels à travers l'analyse du discours spontané", article critique par rapport à l'ethnométhodologie mais non par rapport à la recherche de modèles culturels, car il illustre bien cette question de notre point de vue aporique : le modèle culturel est-il premier et donc nécessaire méthodologiquement ou bien est-il tiré, "extrait" de la réalité interactionnelle? On renverra aussi à la mise au point de Jean Widmer, "Langage et action sociale. Aspects philosophiques et sémiotiques du langage dans la perspective de l'ethnométhodologie".

⁷ On pourrait dans cette perspective s'aligner sur Gumperz : "on s'est mis à abandonner les conceptions antérieures qui considèrent les agrégats sociaux les plus vastes comme constitués d'unités de population ayant une culture autonome. Et ce, au profit d'une conception plus dynamique du milieu social où l'histoire, les forces économiques et les processus d'interaction se combinent pour créer ou éliminer les distinctions sociales." (1989, p. 27).

on pourra dire que le contact entre cultures est toujours d'abord d'ordre phatique. Ce disant, on reste dans l'abord qualificatif du phénomène, on ne dit rien quant au processus du point de vue de son possible abord par une discipline.

Il y a une dynamique des contact à trois niveaux :

- celui de l'objectivité des contacts entre ensembles sociaux, entre personnes,
- celui de l'épaisseur d'histoire et d'habitus qui les sous-tend et les présente,
- celui de la représentation mutuelle qui en est fait : dimension à la fois symbolique (mythique, projetée) et désirée.

La dynamique entre ces niveaux est constante ; elle compose et recompose ce que l'on désigne par cultures en contact. La question pour nous n'est pas de l'ordre du contenu mais d'ordre méthodologique : comment traiter "l'interculturel" en sociolinguistique ? Comment traiter les rapports entre langues ou entre niveaux de langue lorsqu'ils se produisent sur fond de contacts entre cultures ?

La question de base est finalement celle-ci : Comment le culturel s'inscrit-il dans la parole ? Question immense, sans fin car les contacts culturels sont là certes *marqués* par les contacts linguistiques, par l'exolinguisme⁸, mais ils sont là, déjà, en deçà de ces marques. C'est là que se situe la difficulté : où arrêter le culturel ? Comment le circonscrire ?

Le culturel n'est pas l'origine territoriale mais il se trouve dans l'origine territoriale assumée, marquée dans la parole, dans l'origine territoriale parlée.

A l'instar de Louis Guespin qui montre que "le territoire choisi et revendiqué après avoir été subi : d'abord lieu de socialisation, il peut être postérieurement et de façon consciente et volontariste élu comme lieu référentiel de la sociabilité, comme structure de sociabilité essentielle à la maintenance identitaire"⁹, on dira que le culturel est une structure de sociabilité, d'abord subie, puis choisie en tant qu'introprojetée et poursuivie par un sujet ou un ensemble social ; une structure, c'est-à-dire un fonctionnement par mise en relation.

La sociolinguistique ne devrait pas *poser la question* de l'origine mais se servir de la déclaration d'appartenance à une origine pour procéder à un type d'analyse. En termes sociolinguistiques, cela signifie tenir compte de la représentation épilinguistique de caractère souvent symbolique avant de reconstruire la situation dite "objective".

⁸ En ce sens, la question traitée par Alain Khim dans le résumé de son article "La matière du contact : pour un modèle lexicaliste des rencontres linguistiques" (*Langage et Société* 41, pp. 62-63) n'est pas du tout la nôtre. Ce qui n'enlève rien à la pertinence de son propos, bien circonscrit.

⁹ L. Guespin : "Pour modéliser le procès de production d'identité : sur quelques concepts disponibles" in *La production d'identité*, 1986, p. 254.

Le culturel n'est pas l'appartenance sociale *hic et nunc*, ni l'origine sociale familiale. Mais il est repérable dans et par "les habitudes, domaines de compétences, style de vie et tout ce que recouvre l'utile concept d'*habitus* dû à P. Bourdieu." (Hagège, 1984, p. 26).

Savoir cela ne rend pas l'analyse sociolinguistique plus facile. Celle-ci doit tenir compte d'une variable dont Hagège dit qu'elle est trop fluctuante pour que des lois soient établies qui la mesurent dans tous les cas" (Ibid.). Cette variable est constituée par "les relations de statuts sociaux (...) très variées et (qui) contrairement à celles qui sont encodées en système (...) ne sont pas, quelle que soit l'évidence des rapports hiérarchiques, perçues de la même façon par les énonces" (Ibid.).

Comment mettre au jour cette variable ? Sa "fluctuance" exclut de traiter la parole interactive comme un reflet de rapports sociaux. La parole, dans une interaction, le discours dans une conversation, dénotent-ils des esquisses relationnelles du réel ou bien, à partir du regard de type sociologique porté au préalable sur le langage à analyser en déduit-on des "model-type" de relations entre structures sociales, habitations culturelles et parole ? P. Achard expose la complexité des liens, des rets impliqués dans sa proposition 42 "en sociologie du langage" : "... groupes sociaux, instances, places, etc. ne sont pas, de ce fait, de purs effets objectifs de discours internes à des registres, mais l'architecture des rapports entre registres est directement reliée aux rapports sociaux qui interviennent dans leur construction" (1989, p. 49).

Si le culturel n'est pas l'appartenance sociale marquée dans le langage, l'analyse sociolinguistique doit tenir compte de cette complexité à deux niveaux :

- celle du réel : les rapports sociaux et les liens linguistiques complexes qu'ils impliquent,
- celle de l'imaginaire, du préformé, du symbolique, pour une part *habitus* collectifs, recomposés dans des regards, des écoutes singulières.

Le culturel n'est pas la langue. Certes, parler *naturellement* des langues différentes implique nécessairement une habitation culturelle différente, cela ne signifie nullement que tout le culturel soit dans la langue. Certes, le culturel ne sort pas de la langue mais, si "la matérialité des langues (doit) être entendue comme les modalités culturalisées (du) réel" (A. Tabouret-Keller, 1990, p. 11), cela ne signifie pas que l'on puisse remplacer impunément le terme "langue" par celui de "culture".

Cette difficulté se trouve déjà au niveau de la façon dont on considère la langue, les langues : "la réflexion fait apercevoir qu'on est aussi peu fondé à prendre les langues comme objets détachés des conditions concrètes de leur emploi, qu'à considérer ce seul emploi en négligeant les propriétés des langues comme systèmes à l'autonomie partielle mais réelle" (Hagège, 1984, p. 2). Aussi, poser des relations d'attribution directe entre des "communautés" et leur répertoire linguistique comme cela se fait souvent,

c'est risquer d'oublier de poser toute la complexité dynamique des phénomènes sociolinguistiques que sont inmanquablement les "contacts de langues", complexité dont il s'agit justement de rendre compte dans, *par* la discipline sociolinguistique et qui en fait l'essentiel de la spécificité¹⁰. Se détourner de cette question, l'oublier en travaillant aux délimitations et aux désignations - travail fort utile et certes nécessaire - n'aidera pas à fonder la discipline sociolinguistique dans ce qui pourrait faire la spécificité de sa voie. Le propos d'A. Tabouret-Keller : "La valeur symbolique que les communautés attribuent à leurs identités rend à la limite caduque la nécessité de différences linguistiques réelles et actuelles.", le confirme¹¹.

Le culturel n'est pas la langue, mais les langues habitent les cultures, les habitent et les *informent*. Si la langue, pour ceux qui la parlent est de la mémoire, une mémoire rangée, ordonnée, prête à l'emploi dans la parole, prête à y être *usée*, donc une mémoire non encore chargée, le culturel est de la mémoire chargée (d'une langue, d'une tradition, d'un vécu, de relations sociales, etc.), charge qui à son tour n'est exprimée que dans la parole.

Le contact culturel est donc partout, dans les langues, dans les rapports sociaux, dans les rapports ethniques sans que soit pour autant définissable, tangible, le culturel. On repère le culturel partout, mais le culturel se pose en difficulté méthodologique. Parce que le culturel est toujours pensé en terme de **culture**, c'est-à-dire en terme d'entité, ensemble pré-dessiné (par qui ? sur quel fond ? sur quelle matière ?...), esquissé afin de pouvoir y mettre un contenu.

La difficulté vient justement de ce "parler en *terme de* ..." car quand le mot devient un terme, il appartient, il participe d'une langue délimitée, figée. En nommant, on croit désigner, en croyant désigner on représente, en représentant on croit penser le réel. Lorsque les rapports entre cultures se disent en "termes", la réflexion sociolinguistique ne porte plus alors sur ce qui devrait être son objet, sur cette difficulté à penser la relation entre deux phénomènes, elle porte sur la meilleure description possible d'une relation entre deux entités imaginées.

UNE QUESTION D'ORDRE EPISTEMOLOGIQUE COMMENT S'EN SORTIR AVEC LA (NOTION DE) CULTURE ?

Difficulté d'ordre méthodologique, la culture est cependant un butoir incontournable. On aimerait buter sur une substance, sur une totalité

¹⁰ P. Achard pose cette difficulté lorsqu'il dit : "L'aspect linguistique du pluri-linguisme peut-il être étudié indépendamment de l'aspect socio-discursif ? A la limite, on trouve la question délicate de savoir si l'on peut décrire la différence des langues en s'en tenant à la dimension linguistique sitôt qu'on envisage les langues en contact." (1986, p. 39).

¹¹ "Entre bilinguisme et diglossie. Du malaise des cloisonnements universitaires au malaise social", *La linguistique*, vol. 18, n° 1, p. 37.

concrète, responsable de sa propre causalité¹², là où on touche du dynamique chaque fois informé et formulé différemment, mais toujours présent.

Deux pôles d'*abord* et peut-être de cernabilité du culturel nous semblent possibles ; deux axes, à la fois parallèles et perpendiculaires, à la fois parallèles et en tiroirs, il s'agit de l'axe de l'histoire et celui du sujet. Winnicot, dans son très bel article "La localisation de l'expérience culturelle" dit cela : "... un problème latéral m'intéresse, le fait que dans tout champs culturel, il est impossible d'être original sans s'appuyer sur la tradition. A l'inverse, il n'est personne parmi ceux qui contribuent à la culture pour répéter - sauf quand il s'agit d'une citation délibérée - le péché impardonnable, dans le domaine culturel, est le plagiatisme. Le jeu réciproque entre l'originalité et l'acceptation d'une tradition, en tant qu'il constitue la base de la capacité d'inventer, me paraît simplement être un exemple de plus, et fort excitant pour l'esprit, du jeu réciproque entre la séparation affective et l'union." (1971, p. 19).

L'axe de l'histoire

On peut poser que l'analyse sociolinguistique d'un ensemble social donné passe par la prise en compte de sa configuration culturelle. Or, celle-ci ne peut être appréhendée que par l'analyse de la transmission culturelle, de l'histoire des relations interculturelles qui ont permis le dessin de cette configuration.

L'histoire, c'est le temps informant le territoire, c'est le territoire comme lieu de circulation des temps. Et l'aire culturelle n'est rien d'autre qu'une ère. L'histoire est considérée, ici, comme le moyen, le *milieu* où est expérimenté le *hic et nunc* tout en y échappant¹³.

Il nous semble pouvoir avancer que l'attention à l'histoire est ou devrait être partie intégrante et constituante de la sociolinguistique, non pas que l'on doive envisager une collaboration entre sociolinguistique et histoire en tant que *disciplines* parallèles, mais ne pas pouvoir considérer un fait comme étant de caractère sociolinguistique sans qu'une attention soit portée à son épaisseur et à sa charge historique. Cette épaisseur et cette charge du fait sociolinguistique seraient ce qui fait sa "*différence*" (dans le

¹² C'est ainsi que Louis Dumont, tout en mettant en valeur le dynamisme de la diffusion culturelle et tout en mettant en garde contre l'ethnocentrisme, substantialise néanmoins la culture : "... car deux cultures n'entrent pas directement en contact sur toute leur surface, mais sur certains points ou en certaines régions seulement" ("L'individu et les cultures ou comment l'idéologie se modifie par sa diffusion même", *Communications* 43, *Le croisement des cultures*, 1986, p. 131).

¹³ "Echapper au prétendu axiome du *hic et nunc* qui serait la condition même d'une entreprise explicative. Mais construire l'espace et le temps où le sens a pris corps. Si dans tel cas un vaste territoire culturel et historique a été sollicité, ce n'est pas au nom d'une volonté comparative - comme on le croit trop souvent - mais pour mettre en évidence des régularités qui manifestent des règles à partir desquelles les réalisations localisées, les aires différenciées et les mutations historiques pourront prendre sens. La démarche s'assure, se conforte au fur et à mesure, par sa capacité à intégrer des éléments autrement épars et incompréhensibles." Daniel Fabre, "Le symbolisme en question", *L'autre et le semblable*, 1989, p. 77.

sens où Derrida initia ce terme) d'avec les faits linguistiques : y peut se repérer l'information du futur comme y peut se repérer aussi la mémoire de l'*habitus*, chaque fois "déchargée" dans la parole sans être épuisable puisque constamment présente et renouvelée¹⁴.

Mais l'*habitus* n'est actualisé que par un sujet, comme la parole ou le discours, passent toujours - par delà une langue communautaire ou tout simplement *commune* à - par la bouche d'un sujet.

L'axe du sujet

Le sujet qui, en sociolinguistique, constitue une difficulté de type aporique : on doit tenir compte de sa présence, on ne peut tenir compte exhaustivement de toutes les expressions singulières, est bien le lieu de la culture, le point d'ancrage synchronique de la charge historico-culturelle sur l'axe diachronique et événementiel. "On ne peut parler d'un homme qu'en le considérant avec l'accumulation de ses expériences culturelles. Le tout forme une unité (...). En utilisant le mot de culture, je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, *si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons.*" (Winnicot, 1971, p. 19)

Le contact entre cultures est un contact entre sujets. Le culturel y est ce qui, dans le présent de la rencontre, de la communication, de la parole *échangée*, vient du passé pour marquer le présent, pour *l'informer*. L'espace langagier du contact est constitué par l'imbrication latérale de paroles, par l'échange et par l'imbrication en profondeur, en épaisseur, en volume, d'une mémoire lointaine, à la fois transmise, récupérée et transgressée dans le *hic et nunc* de la communication en train de s'effectuer.

CONCLUSION

Les difficultés d'ordre épistémologique relatives aux contacts entre cultures se font l'écho des difficultés réelles que représente le contact de soi avec l'autre.

La sociolinguistique de ce phénomène de contact se constitue dans cet écho. A la fois écart, distance, et relation nécessaire, une résonance, un lien structural. Le contact "interculturel" est contact culturel de moi à l'autre, de lui à l'autre.

Le culturel serait du côté du programme, de la "compétence", alors que le sujet serait du côté de la capacité de projet et de la "performance". Le

¹⁴ Cf. Bourdieu : "les automatismes durables, la trace et la mémoire des événements sociaux, surtout primitifs dont ces automatismes sont le produit." et, "... l'*habitus*, cette disposition réglée à engendrer des conduites réglées et régulières en dehors de toute référence à des règles" (1987, p. 81).

programme culturel est là, nécessairement là, histoire cumulée, transmise, manifestée par ses marqueurs. Il informe mais n'est pas créateur du sujet donc de l'identité, ni conditionneur d'univocité, de rétrécissement et donc d'empêchement d'accès à l'universel.

L'histoire culturelle est prégnante et peut - et à notre sens devrait - être abordée et utilisée par la sociolinguistique qui doit se délier de la validité explicative totalisante du contexte situationnel immédiat (sociologique) aussi bien que de la valeur explicative du positionnement diachronique.

BIBLIOGRAPHIE

- ACHARD P, GRUENAI S M.P., JAULIN D. (sous la dir. de), 1984, *Histoire et linguistique*, Paris, Ed. M.S.H.
- ACHARD Pierre,
- 1986, "Norme et écriture du français contemporain (Quelques éléments de réflexion sur le rapport entre linguistique et sociologie du langage) *Stylistique, rhétorique et poétique dans les langues romanes*, Pub. Université de Provence, Vol. 8, pp. 418-430.
- 1989, "Quelques propositions en sociologie du langage" *Courants sociolinguistiques*, Pub. INALF (coll. St. Cloud), Ed. Klincksieck.
- BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire*, Fayard.
- BOURDIEU Pierre, CHARTIER R. et DANTON R., "Dialogue à propos de l'histoire culturelle", *Actes de la recherche en sciences sociales* 59, pp. 86-93.
- CAMILLERI Carmel, 1988, "La culture d'hier à demain" *Anthropologie et sociétés*, Vol. 12, n° 1, *Questions d'ethnocriticisme*, Québec, pp. 13-27.
- CERTEAU (de) Michel, 1987, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Folio (Essais).
- DUBY Georges, 1977, "Mémoires sans historien" *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 15, pp. 213-220.
- ECO Umberto, 1988, *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF (1ère éd. Einaudi, 1984).
- FENOGLIO Irène, 1990, "Épaisseur historique et situation sociolinguistique", communication à la Rencontre Rouen-Leipzig 1991, à paraître *Cahiers de Linguistique sociale*.
- FRANCOIS Frédéric, 1990, "Langue(s), langage(s), universaux, dialogue, cultures" *Migrants-Formation* 83, pp. 6-17.
- GIRIN Jacques, 1988, "Nous et les autres : la gestion des appartenances dans un témoignage", *Langage et Société* 45, pp. 5-34.
- GUMPERZ John J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Université de la Réunion, URA 104 CNRS/L'harmattan (1ère éd. 1982).
- HAGEGE Claude, 1984, "Les pièges de la parole. Pour une linguistique socio-opérative", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*.
- HARTOG François, 1986, "L'œil de l'historien et la voix de l'histoire" *Communications* 43, *Le croisement de cultures*, pp. 55-69.
- HILL Jane H., 1988, "Language, culture and world view", *Linguistics : The Cambridge Survey*, Vol. IV, pp. 14-36.
- LAKS Bernard,
- 1984, "Le champ de la sociolinguistique française de 1968 à 1983, production et fonctionnement", *Langue française* 63, pp. 103-125.
- 1988, "Sociolinguistique(s)", *Cahiers du français des années quatre-vingt* 3.
- 1988, *Sociolinguistique, "évaluation" et analyse de discours* (Acte du séminaire 1983-1986), pp. 9-27.

- LAVANDERA Beatriz R., 1988, "The study of language into socio-cultural context", *Linguistics : The Cambridge Survey*, Vol. IV, Cambridge University Press, pp. 1-13.
- LE GOFF Jacques, 1988, *Histoire et mémoire*, Folio (1ère éd. Einaudi, 1977).
- LEIMDORFER François, TESSONNEAU Alex-Louise, 1984, "Quelques remarques sur le sociologique et le sociolinguistique dans *Langage et Société*", *Langage et Société* 42, pp. 11-25.
- LE PICHON Alain, 1991, *Le regard inégal*, J.C. Lattès (coll. Le regard de l'autre).
- LINDELFELD Jacqueline, 1990, "A la recherche de modèles culturels à travers l'analyse du discours spontané", *Langage et société* 53, pp. 49-64.
- MARCELLISI Jean-Baptiste, 1986, Quelques réflexions sur "identité" et "individuation", *La production d'identité* (Symp. international de Sommières 1985), Montpellier, Université Paul Valéry et CNRS, pp. 81-85.
- NORA Pierre, 1977, "Mémoire de l'historien, mémoire de l'histoire" (entretien avec J. B. Pontalis), *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 15, pp. 221-232.
- ROBIN Régine, 1973, *Histoire et linguistique*, Paris, A. Colin.
- SEGALEN Martine (sous la dir. de), 1989, *L'autre et le semblable*, Presses du CNRS.
- TABOURET-KELLER Andrée, 1990, "La matérialité des langues : essai de formulation", *Cahiers de linguistique sociale* 17, *Linguistique et matérialisme*, URA SUDLA-CNRS, Rouen, pp. 11-17.
- TODOROV Tzvetan,
- 1986, "Le croisement des cultures", *Communications* 43, pp. 5-24.
- 1987, "La connaissance ethnologique. Distanciation et universalité", *Vers des sociétés pluriculturelles : études comparatives et situation en France*, Ed. de l'ORSTOM, pp. 622-630.
- WIDMER Jean, 1986, "Langage et action sociale. Aspects philosophiques et sémiotiques du langage dans la perspective de l'ethnométhodologie", *Documents économiques* 31, Fribourg, Ed. universitaires, pp.
- WINDISCH Uli, 1982, *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, Ed. L'âge d'homme.
- WINNICOT D. W., 1971, "La localisation de l'expérience culturelle", *Nouvelle Revue de psychanalyse* 4, pp. 15-23.

LADISIS, URA 668, CNRS

QUELQUES QUESTIONS SUR L'EVOLUTION, LES TENDANCES ET LES PERSPECTIVES DANS LA RECHERCHE

Rapport : Emilie SABEAU-JOUANNET

L'acquisition du langage et l'apprentissage des langues est un domaine concerné par différentes disciplines dont les relations, les solidarités et les méthodes spécifiques constituent un enjeu crucial pour les sciences du langage. Concernée à un pôle par les sciences cognitives, elle engage des orientations anthropologiques du côté des sciences sociales.

A considérer l'évolution du domaine dans cette dernière période et à la lecture des communications présentées dans cette session, la première réflexion qui s'impose est celle du déplacement des relations entre ces différentes approches.

Quelles sont les places respectives de la linguistique et de ses modèles, vis-à-vis de la psycholinguistique, de la psychologie du langage, de la sociolinguistique, de l'anthropologie ou de la neurologie ?

Une deuxième remarque s'impose à moi qui est celle de déplacements parallèles au sein des modèles linguistiques, et autres modèles concernés. En effet on peut souligner que ces quinze dernières années ont vu les problématiques bouger d'un même mouvement sur au moins trois points.

Le premier concerne la modification de la prise en compte du sujet et la modification des rapports du sujet à l'environnement. Ceci est vrai de l'absence du sujet aux années du béhaviourisme, comme de la période suivante chez le psychologue, le linguiste et le logicien.

Le deuxième trait concerne les spécificités et les corrélations entre le développement linguistique et le développement cognitif sous ses diverses modalités. Le débat sur la place autonome du langage dans la cognition, ou au contraire de sa fusion au sein du cognitif général est d'une grande actualité. Sous des positions diversifiées, il est vrai. L'intervention de Hudelot développe cette question.

Il semblerait imprudent de couvrir d'un masque consensuel des tendances nettement controversées. En ce qui concerne les définitions modulaires des relations entre le(s) système(s) cognitif(s) et les modules linguistiques lexicaux, syntaxiques..., il faut bien reconnaître que les préoccupations sont communes : quelles sont les inter-relations entre des unités linguistiques, de différents niveaux (macro-, micro-, infra-, supra-, contextualisés ou pas...) ,et "les autres".

Le troisième point concerne la prise en compte du traitement de la variation. On a vu l'unicité et la finalisation régulière du développement génétique selon des stades ordonnés du constructivisme genevois mis en cause par les décalages et les disparités des résultats au sein de la théorie. Notons aussi l'explosion des résultats des recherches menées sur le bébé. L'établissement incontestable des capacités sensorielles, des catégorisations (notamment dans le domaine de la perception de la parole et le traitement phonique chez bébé - Bertoncini, De Boisson Bardies), de la cohérence des relations entre les modalités inter-sensorielles, Lecuyer) sont venus infirmer la trop grande généralité de la théorie. Cette invalidation empirique a amené jusque et y compris les psychologues généticiens à faire la place à la diversité des voies d'acquisition comme à la variété des comportements.

On reconnaîtra que la place du traitement de l'hétérogène est une caractéristique commune aux problématiques linguistiques.

Caractéristique dominante de cette période, la prise en compte de la variation n'est pas sans susciter un débat aux termes particulièrement vifs. Ainsi dans le manifeste chomskien suivant :

Ce que nous essayons de présenter est une théorie qui serait à l'esprit ce que la physique est à une théorie qui se préoccupe d'étudier les grandes classes de phénomènes mais néglige les réalisations

particulières de ces phénomènes. Nous étudions l'esprit du sujet idéal, du prototype de l'espèce humaine et non pas de l'esprit dans ses subtiles différences qui permettent de distinguer Jean de Pierre et Pierre de Paul. Faut-il le crier tout haut une fois de plus ? Ne point faire de différentiel jusqu'au moment où le général a été compris. (Mehler et Dupoux 1987).

Ainsi les niveaux de régularités intermédiaires, caractéristiques des langues, des groupes sociaux et ethniques sont renvoyés à un hypothétique achèvement de la science.

La linguistique dans l'établissement de sa réflexion théorique a une longue tradition de description des langues. Une solide tradition descriptiviste constitue le terreau des réflexions théoriques de la linguistique générale. La vitalité des recherches contrastives et typologiques en sont les manifestations actuelles. Les travaux relatifs aux interlangues dans l'acquisition d'une langue seconde en offre un autre exemple. Il faudrait sans doute que, dans le domaine des apprentissages premiers, des entreprises transculturelles apportent des contributions similaires. On connaît les travaux de Ochs et Scheffelin, on souhaiterait le développement de cette problématique anthropologique.

Il faut entendre la variation comme variation sociale et de plus comme variations contextuelles et situationnelles. Là encore citons le propos d'une psychologue où nous trouverons un écho :

Il y a déplacement d'intérêt d'un sujet épistémique général à un sujet psychologique en situation. Et c'est Barbel Inhelder qui parle. (Questions vives : 1989).

Le développement du niveau intermédiaire de conduites langagières en situations dans des dyades communicationnelles marquent certainement les résultats de la dernière décennie.

Régine Delamotte-Legrand centre son intervention sur le rôle de la sociolinguistique dans la reconnaissance de l'hétérogénéité des résultats dans le champ de l'acquisition. Elle met en perspective son lien historique avec le terrain institutionnel de l'école et la resitue théoriquement au sein des études sur la pluralité des voies de développement. C'est dans la

variation des interactions langagières (verbales et non verbales) en milieu familial dès la communication la plus précoce que s'enracine la variation sociale. Le style de dyades devient porteur de variations de managements langagiers qui engage des "profils" cognitifs. Elle nous propose un aperçu particulièrement stimulant de ces "profils" de locuteurs.

Christian Hudelot dresse un historique des relations au cours des trois générations de modèles de la psycholinguistique. Il situe les courants actuels et leurs problématiques. Puis il rappelle les principaux enjeux de la période.

C'est donc à un bilan qu'il nous invite, partageant ce panorama avec l'intervention de Régine Delamotte-Legrand. Son exposé est toutefois nettement situé dans les activités du laboratoire LEAPLE.

J.M. Odéric Delefosse nous présente les présupposés théoriques et méthodologiques du CRALOE, créé par Laurence Lentin en 1970. Historiquement centré sur les premières acquisitions du langage, ces recherches se sont développées sur les apprentissages de la lecture et de l'écriture. Le rapport au terrain d'enseignement et de rééducation est particulièrement diversifié et ne concerne pas que la langue maternelle, mais aussi les apprentissages de langue 2.

Partant du point de vue de la psychomécanique du langage, **Jacques Coulardeau** s'intéresse à la didactique des langues vivantes étrangères et plus singulièrement à celle de l'anglais. Dans un ample tour d'horizon de la "mondialisation des processus économiques et politiques", il montre à quel point la didactique des langues vivantes étrangères constitue "le marché linguistique du siècle", surtout, cela implique une rénovation radicale des processus et des circuits de la didactique. L'exemple de l'article, qui constitue comme on sait l'exemple princeps de la pensée guillaumienne, sert d'illustration à ce que pourrait être, dans le cadre de la didactique, une théorisation ancrée dans une pratique. Un second exemple, celui des usages du passé composé en français et du présent perfect en anglais permet à l'auteur de présenter les avantages de la psychomécanique : théorie

explicative de la production des énoncés, elle participerait à la construction de catégories intermédiaires dans le passage de l'une à l'autre langue.

On rapprochera inévitablement cette contribution de celle que **Daniel Véronique** consacre aux travaux sur l'apprentissage d'une langue étrangère.

Répondant parfaitement à ce qu'annonce son titre, Véronique dresse un bilan des recherches sur l'acquisition des langues étrangères telles qu'elles se sont développées en France, à partir des années 80.

Au terme du programme ESF, les principaux acteurs de la recherche ont mis en place un Réseau Européen de Laboratoires sur l'Acquisition des langues qui, en s'ouvrant à la psychologie, est à ma connaissance un des rares lieux d'échange de confrontation et d'enrichissement réciproque des recherches portant sur l'acquisition d'une langue seconde et d'une langue première.

C'est à un débat de ce type que nous invite Véronique, d'abord dans la présentation de trois notions clés : celle de la communication interlangue - dont, par parenthèse, on est en droit de se demander si elle ne caractérise pas toute interaction verbale asymétrique - celle d'interlangue et, conséquence logique des deux précédentes, celle de stratégies de l'apprenant.

On est loin, on le voit, de cette conception désincarnée des contacts de langues quand prévalaient les comparaisons *in abstracto* de systèmes linguistiques susceptibles de manifester des interférences éventuelles. Surtout, c'est à une socio-genèse des interlangues que nous convie l'auteur. Ce qui ne va pas sans poser la question des relations entre ce qu'apportent les interlocuteurs et les processus d'intégrations propres à l'apprenant. Une discussion sur les Séquences Potentiellement Acquisitionnelles s'en fait ici l'écho.

C'est bien évidemment la même question des relations entre genèse de l'acquisition et socialisation qu'aborde la contribution de Régine Delamotte-Legrand.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTONCINI J., 1988, *Journal of Experimental Psychology*, 117.
 EGNER I., 1988, *Analyse conversationnelle de l'échange réparateur en wobé*, Berne, Peter Lang.

- FODOR J. A., 1986, *La modularité de l'esprit*, Ed. de Minuit.
- FUCHS C., Dossier sur l'Acquisition du Langage (réuni par), *Courrier du CNRS*, 60, Avril-Juin 1985.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., Variations culturelles et universaux dans les systèmes conversationnels, Actes du 1er Colloque International sur l'Analyse des interactions, la Baume-les-Aix, Septembre 1991, VION R. (éd.), *L'Analyse des Interactions*, Publications de l'Université de Provence, (à paraître).
- LECUYER R., 1989, *Bébés astronomes, bébés psychologues. L'intelligence de la première année*, P. Mardaga.
- MEHLER J. et DUPOUX, 1987, De la Psychologie à la science cognitive, *Le Débat*, 47, Nov.-Déc., 45-64.
- OCHS E., SCHIEFFELIN B.,
- 1984, Language acquisition and socialisation : Three developmental stories and their implication, R. A. Shweder and R.A.L. Le vine (Eds), *Culture theory : Essays on mind, self, and emotion*, 276-320, Cambridge University Press.
 - 1990, Language, Socialisation Across Cultures, *Studies in the Social and Cultural Foundation of Language*, Vol. 3.
- OGBU J. U., 1981, Origins of human competence : a cultural-ecological perspective, *Child Development*, 52, 413-429.
- Questions vives de la Psychologie, *Bulletin de Psychologie*, Tome XLII, n° 390, 1989.
- Rapport de Conjoncture de la Section 42 des Sciences du Langage 1989, *Buscila*, n° 22.
- Rapport de Conjoncture du Comité National du CNRS, 1989, Edité par le CNRS.
- RASTIER F., Sciences du langage et recherches cognitives, (coordonné par) *Histoire, Epistémologie, Langage*, Tome 11, fascicule 1, 1989.
- SABEAU-JOUANNET E., Dossier sur Les Sciences du Langage, (réuni par) *Buscila*, Supplément au numéro 20, 1988.

LEAPLE, URA 1031 CNRS/Paris V

ACQUISITION-APPRENTISSAGE DE LA LANGUE MATERNELLE

Un exemple de ce qui bouge dans la recherche¹

Régine DELAMOTTE-LEGRAND

L'acquisition de la langue par l'enfant (ALE) est loin de constituer un champ unifié et, encore moins, un champ autonome de recherche.

L'ALE se situe au carrefour de plusieurs sciences, la difficulté étant alors de rendre compte de son objet sans en réduire l'hétérogénéité constitutive.

On sait bien qu'un des moyens du progrès des sciences est de chercher à leurs frontières et que l'on trouve souvent dans les marges !

Ainsi, les travaux sur l'ALE, à travers leurs différentes approches, ouvrent des voies intéressantes pour éclairer des questions essentielles en Sciences du Langage.

¹ Cette synthèse reprend en partie un article paru dans : *Sociolinguistique, didactique du FLE : deux domaines en mutation*, Cahiers de Linguistique sociale, collection Bilans et perspectives, SUDLA, Université de Rouen, 1991, 267 p.

L'EMERGENCE DE LA SOCIOLINGUISTIQUE EN ALE

L'acquisition du langage par l'enfant a d'abord été un objet d'étude de la psychologie de l'enfant et de la psychologie du langage, la linguistique, la psycholinguistique et la sociolinguistique ne s'y intéressent vraiment que plus tard.

En psychologie, dès les premières études, le problème de l'homogène et de l'hétérogène se trouve posé : si la psychologie génétique travaille dans l'homogène et définit, à travers des études de stades de développement, ce qui est la normalité, la psychologie sociale se préoccupe de l'hétérogénéité des résultats, essentiellement des échecs et des retards en tant qu'effets négatifs du milieu et se place ainsi dans une problématique de la déviance. Mais les liens entre ces deux approches ne se trouvent jamais théorisés. D'un côté, on assiste à des recherches préoccupées de ce qui relèverait du général dans l'acquisition du langage. D'où un effort essentiel mis sur des méthodes et des techniques expérimentales toujours plus sophistiquées et rigoureuses. D'un autre côté on perçoit un traitement de la diversité sociale confrontée aux normes socioculturelles en terme de déterminisme social conduisant au handicap et en conséquence aux solutions compensatoires.

Pour ce qui est de la psycholinguistique, les liens entre l'origine sociale et le développement verbal des sujets ne fait pas partie d'une recherche qui reste globalement marquée par la démarche expérimentale de la psychologie et par les postulats béhavioristes et chomskyens.

Cependant, on a pu assister dans les dix dernières années à une évolution de cette discipline qui, s'opposant aux conceptions skinnériennes et chomskiennes de l'acquisition, considère que le langage ne peut s'actualiser et se spécifier qu'au sein d'interactions sociales. Se trouvent donc mises au centre de la recherche des hypothèses concernant à la fois la structure des conduites verbales, la configuration des paramètres du contexte qui interagissent de façon significative avec ces conduites et enfin les modalités de cette interaction.

Quant à la sociolinguistique, elle commence à s'intéresser à l'ALE avec le problème de l'échec scolaire, c'est-à-dire dans un contexte où éclate au

grand jour le conflit entre institution scolaire et origine sociale des enfants. Cette discipline est au coeur de la polémique entre problématique de la déficience et problématique de la différence et, à ce titre, elle est beaucoup intervenue dans les recherches en didactique et dans la lutte contre l'échec scolaire et l'illettrisme.

La conséquence de cette répartition des recherches est que l'ALE en milieu familial reste essentiellement un objet d'étude pour la psychologie et la psycholinguistique et que le terrain de l'école se trouve massivement investi par la sociopédagogie et la sociolinguistique. Une sorte de partage est ainsi institué : le langage de l'enfant en milieu "naturel" et les problèmes de la gestion des relations inter-individuelles du côté "psy", le langage de l'enfant en milieu "guidé" et le problème de la gestion des rapports de conflit du côté "socio". Ce qui conduit à l'évacuation du social dans le premier cas, c'est-à-dire l'évacuation de la causalité sociale des phénomènes langagiers dans les cadres de vie non institutionnels. Ceci est regrettable à deux titres.

- Toute instance de socialisation est pour l'enfant un lieu où se réalise sa personne sociale, où il interagit avec des personnes diverses (qui ont face à lui des statuts différents et vis-à-vis desquelles il a aussi des statuts différents), où il fait l'expérience d'enjeux communicatifs variés et où il se construit en tant que sujet parlant. Les processus d'individuation linguistique ont leur origine dans les toutes premières interactions verbales de l'enfant avec son entourage. C'est là que commence à se fabriquer la variation sociolinguistique.

- Il y a un lien étroit, et de causalité, entre ce que l'enfant vit du point de vue langagier avant l'école, et hors de l'école lorsqu'il est scolarisé, et sa réussite ou son échec dans le cadre scolaire. La sociolinguistique montre comment l'échec repose sur le refus de l'institution de gérer de façon positive l'hétérogénéité des pratiques langagières et culturelles. Mais elle ne travaille pas encore sur la façon dont se fabrique cet hétérogène, c'est-à-dire l'acquisition préscolaire du langage.

Entre psycholinguistique et sociolinguistique il n'y a pas qu'un simple partage de terrains : de nombreux éléments diffèrent dans les approches (conceptualisation, problématique, méthodologie) bien que des

rapprochements soient actuellement visibles. C'est pourquoi il y a place et nécessité des recherches des deux disciplines dans toutes les instances de socialisation langagière de l'enfant.

TRAITEMENT DE L'HETEROGENE DANS LES ETUDES SUR L'ALE

Dans son ensemble, la psychologie du langage a pour objet principal les processus qui sous-tendent l'acquisition et le fonctionnement du langage chez l'être humain. Elle cherche donc à mettre en évidence les lois qui gouvernent ces phénomènes, quels que soient les individus ou même les langues concernés. Elle repose sur le postulat qu'un processus unique, qu'il s'agit de découvrir, explique l'évolution de l'acquisition du langage chez l'enfant, le passage d'un stade au suivant. C'est ce postulat qui justifie, du point de vue méthodologique, la portée générale accordée aux études portant sur un enfant unique.

Bien sûr, cette problématique et la méthodologie qui en découle ne sont plus soutenables si l'on adhère à l'idée que les processus d'acquisition sont multiples. Une voie unique ou une pluralité de voies d'acquisition : c'est sans doute l'alternative théorique la plus importante pour les études traitant de l'ALE.

Prenant partie pour la pluralité des voies, la psychologie différentielle montre qu'au sein des tendances générales dégagées par la psychologie générale se manifestent des variations entre les individus qui ne peuvent en aucun cas être attribuées à des facteurs aléatoires. Celles-ci apparaissent de façon régulière dans les deux démarches méthodologiques qui servent de base au recueil des données en psychologie différentielle.

- L'observation longitudinale, analytique et contrastive d'un nombre limité d'enfants dont chacun peut faire l'objet d'une sorte de monographie.
- Le traitement statistique et le calcul de moyennes de données recueillies sur un nombre élevé de sujets soumis à un nombre restreint d'épreuves.

Si, par exemple, on veut comparer les productions langagières d'enfants d'âges différents, la première démarche mettra en lumière les différences individuelles entre enfants au sein d'un même âge, alors que la deuxième démarche ne laissera apparaître que les différences tendanciellees entre les tranches d'âge.

Les premières études établissant l'existence de différences interindividuelles dans l'ALE sont postérieures à 1970, c'est-à-dire à un moment où les psycholinguistes commencent à mettre en doute l'intérêt dans leur domaine des théories du langage de Chomsky qui avaient joui pendant une dizaine d'années d'une faveur presque exclusive. Confirmées par de nombreuses recherches, essentiellement anglo-américaines, les différences individuelles dans l'acquisition du langage ont retrouvé droit à l'existence et ont contribué amplement à infirmer la théorie qui les niait.

L'idée essentielle est de montrer que les enfants ne se différencient pas seulement par la vitesse et les rythmes d'appropriation des structures de sa (ou ses) langues maternelles, mais aussi par des stratégies diverses témoignant que leurs progrès verbaux empruntent des voies cognitives variées. On aboutit, dans cette perspective, à un ensemble d'études définissant chez les enfants des "styles" d'acquisition, des "profils" de locuteur : référentiels/expressifs, nominaux/pronominaux ... différences traduisant des approches cognitives différentes du réel et des relations aux autres. On repèrera ainsi des enfants plus tournés vers l'expression des relations interpersonnelles et d'autres plutôt centrés vers l'étiquetage référentiel de l'environnement, en un mot des enfants exprimant plus leurs relations aux "choses" et d'autres exprimant plus leurs rapports aux "êtres".

L'existence de la variation étant reconnue, le problème d'une explication des différences reste cependant entier et intéresse directement la sociolinguistique, d'autant plus que l'école fait de ces différences un des critères essentiels d'adaptation et de réussite et que la valeur sociale qui s'attache aux variations de maniement langagier continuent de jouer ensuite un rôle dans l'orientation et la promotion professionnelle des adultes.

En psychologie, on se penche bien sur les résultats entre enfants de milieux sociaux contrastés, mais les études s'intéressent surtout à des dimensions ponctuelles du langage : taille du vocabulaire, diversité des

structures syntaxiques, présence/absence d'une morpho-syntaxe ... le tout mesuré à travers des épreuves expérimentales ou des tests verbaux et conduisant toujours à une supériorité des enfants des couches socioculturellement favorisées. Quelques études posent cependant le problème de l'efficacité dans la communication en travaillant sur la notion de situation de production. Seulement, les épreuves restant expérimentales sans que les conditions de passation entrent dans l'analyse et l'interprétation des résultats, les conclusions conduisent à penser que les enfants des couches populaires seraient plus "égocentriques" (au sens qu'ils tiendraient moins compte du point de vue de leur interlocuteur) et qu'ils manqueraient de "décentration cognitive" (au sens de capacité de généraliser pour les autres une expérience personnelle). Or, cette absence de décentration pourrait fort bien relever tout simplement du mode de perception des exigences de la situation de test par certains enfants. Pour la sociolinguistique le problème consiste aussi à intégrer à ce qu'on appelle capacité communicative les notions d'attitudes et de représentations attachées au langage et aux conditions de son utilisation. Sans invalider la convergence des résultats sur les aspects formels de maniement linguistique et sur les aspects communicatifs, cette position demande plutôt que ces résultats soient interprétés autrement qu'en termes d'échec langagier global.

De son côté la psycholinguistique développementale met principalement l'accent sur les processus précoces qui sont responsables de l'émergence des différences. Si tous les enfants ne passent pas par les mêmes étapes selon des mécanismes identiques dans leur développement langagier, c'est sans doute en fonction du type d'interaction avec l'entourage vécu dès les toutes premières années de la socialisation de l'enfant, chaque enfant faisant l'expérience de modes particuliers d'échanges. D'où un intérêt croissant pour les interactions langagières (verbales et non-verbales) entre enfant et entourage à un âge de plus en plus précoce, de façon à retrouver les racines préverbaux et verbaux des variations observées. La méthodologie utilisée est fondée sur l'analyse fine d'interactions enfant/adulte dans le sens d'une approche ethnométhodologique de micro-situations de communication qui intègre une série de questions "locales" (par exemple : gestion par la mère du questionnement de l'enfant, traitement par l'enfant des interventions métalinguistiques de l'adulte...). La causalité des variations langagières est donc à rechercher dans les situations

d'acquisition présentées à l'enfant, les formes en langue qui sont utilisées mais aussi les actes de communication mis en place, le traitement appliqué à ses interventions, les éléments de continuité ou de rupture, la cohérence ou les contradictions dans le comportement de l'entourage, les représentations de la langue maternelle et des locuteurs véhiculées par les discours... En cela ces études se rapprochent très fortement de la problématique sociolinguistique.

On n'est plus à l'époque où les linguistes parlaient de "maniements linguistiques", les psycholinguistes de "conduites verbales", les sociolinguistes de "pratiques langagières" et où cela signifiait des objets d'étude totalement différents.

Reste que seule la sociolinguistique tente de mettre en rapport usages du langage dans des micro-situations de communication et usages du langage dans les différents groupes sociaux en vue de trouver comment se fabrique l'individuation sociolinguistique dans les processus d'acquisition du langage. Divers répertoires langagiers sont repérables au sein d'une société et constituent des pratiques dont les caractéristiques se définissent contrastivement les unes par rapport aux autres et suscitent dans l'interaction des phénomènes de reconnaissance, de rejet, de représentations diverses. Chaque sujet parlant est ainsi le lieu de compétences langagières collectives correspondant à celles des divers groupes sociaux dans lesquels il est inséré et d'attitudes normatives subjectives et évaluatives. Il est aussi le lieu de stratégies particulières, résultat de son histoire personnelle et de son parcours conversationnel.

CONCLUSION

Ainsi, concernant l'enfant, il faut lui reconnaître le statut social bien réel qui est le sien et qui s'exprime, entre autres, à travers les pratiques langagières (les siennes et celles des autres à son égard : parents, institutions, médias). Les modes de transmission et d'appropriation de la langue maternelle, les modes d'interlocution entre les enfants et leur

entourage, les jeux langagiers divers, ou leur absence, ont quelque chose à voir avec la différenciation sociale, même s'il n'est pas simple de mettre au jour les rapports entre social et langagier. Le cadre scolaire, dont les études sociologiques sont mieux connues que celles sur la famille (grâce aux travaux de Bourdieu et à ceux de sociologie de l'éducation) a eu de façon exclusive les faveurs de l'approche sociolinguistique.

La sociolinguistique de l'enfant est encore un champ de recherche en voie de construction qui s'appuie sur les problématique et méthodologie spécifiques à la discipline et sur l'expérience acquise dans le domaine de l'école. La demande est importante et des études sociolinguistiques de l'acquisition du langage par les enfants dans d'autres instances de socialisation que le milieu scolaire font actuellement défaut. C'est dans ce sens que travaille notre groupe de recherche de l'URA 1164 du CNRS qui, après s'être appelé "sociolinguistique scolaire" (= langage et école), a pris le titre d'"éducation linguistique" (= langage et relations éducatives) puis celui de "socialisation langagière" (= le langage comme une des voies privilégiées de la socialisation de l'individu).

BIBLIOGRAPHIE

- BRONCKART J.P. et *alii*, 1983, *Psycholinguistique de l'enfant*, Delachaux et Niestlé, 291 p.
- CARON J., 1983, *Les régulations du discours, psycholinguistique et pragmatique du langage*, PUF, 255 p.
- DELAMOTTE-LEGRAND R., 1991, *Problèmes d'Éducation Linguistique*, Thèse d'Etat, Université de Rouen, 1183 p.
- FRANCOIS F. et *alii*, 1984, *Conduites linguistiques chez le jeune enfant*, PUF, 227 p.
- HAMERS J.F., BLANC M., 1983, *Bilinguisme et bilinguisme*, Mardaga, 498 p.
- REUHLIN M. et *alii*, 1987, *Problèmes de psycholinguistique*, Mardaga, 557 p.

SUDLA URA 1164 CNRS/Université de Rouen

EVOLUTION DES RECHERCHES EN ACQUISITION DU LANGAGE CHEZ L'ENFANT

Christian HUDELLOT

Si l'on devait résumer en quelques mots ce qu'ont été les évolutions de la psycholinguistique développementale au cours de ces dix ou quinze dernières années, il me semble que l'on pourrait dire que s'y dessine à la fois une intégration progressive de l'articulation linguistique à l'articulation discursive, et, dans le même temps, une prise en considération des fonctions communicatives, cognitives et réflexives de l'activité langagière. Corrélativement, on assiste à une réhabilitation du sujet parlant.

APERÇU HISTORIQUE

Les psycholinguistes ont pris l'habitude de distinguer trois grandes périodes dans l'histoire récente de leur discipline. On attribue à Osgood, Carroll et Miller la paternité d'une discipline, qui, dans le début des années cinquante sera largement dominée par la théorie de l'information. Cette

psycholinguistique, dont on a souligné les fondements structuralistes et béhavioristes ne parviendra pas à considérer le langage comme un objet différent des autres conduites psychologiques. En revanche, l'importance accordée à la spécificité du langage humain allait engendrer les seconde et troisième psycholinguistiques.

La seconde psycholinguistique sera, pendant plus de dix ans, dominée par la Grammaire Générative Transformationnelle. La psychologie expérimentale se met alors au service d'une théorie linguistique dont elle cherche à valider (ou invalider) les hypothèses. Chacun a en mémoire l'ensemble des travaux sur la réalité psychologique des transformations.

La grammaire générative a par son insistance sur la spécificité du langage humain, joué un double rôle dans le renouvellement des recherches sur l'acquisition du langage chez l'enfant. D'une part parce que, sur le plan théorique, les critiques portées au modèle béhavioriste rendent irréversibles les rejets des théories S → R. D'autre part on notera l'importance des travaux empiriques qui s'en sont inspirés. Importance quantitative sans doute, par l'accroissement des publications, importance également qualitative, dans la mesure où ces travaux, conduits le plus souvent dans le cadre de la psychologie expérimentale, ont produit un ensemble de faits empiriques susceptibles d'aiguiser la sagacité des théoriciens.

On entre alors dans la troisième période de la psycholinguistique, avec au moins trois grandes orientations plus ou moins perméables.

Orientation sémantico-énonciativo-pragmatique

Il s'agit d'abord de chercher les causes extrinsèques, de la non conformité des résultats avec ce que prédit la théorie. En particulier par la prise en compte de phénomènes sémantiques, et pragmatiques. On pense inévitablement aux travaux consacrés à la passivation et à la négation, qui ont le plus souvent abouti à une prise de distance vis-à-vis des théories linguistiques, plus aptes à décrire la compétence d'un locuteur-auditeur idéal qu'à rendre compte des stratégies des sujets placés dans des conditions concrètes d'interprétation ou de production. Certes, comme l'écrit Chomsky lui-même, les théories ainsi mises à l'épreuve avaient alors changées, et "beaucoup de psychologues furent déconcertés". Mais on ne peut

pas expliquer les changements d'orientation qui s'en suivirent par le découragement de chercheurs lassés de courir après la théorie. Ce serait faire fi de l'existence de problématiques propres à la psychologie génétique, et aux interrogations que suscite le développement des conduites chez l'enfant. Le recours à d'autres théories du langage, s'explique donc en partie par la volonté de décrire l'évolution de phénomènes verbaux peu ou mal pris en compte par les grammaires structurales et transformationnelles, comme l'acquisition des structures temporelles, difficilement abordables sans avoir recours aux théories de l'énonciation, ou comme l'acquisition des déterminants du nom, dont les fonctionnements ne peuvent guère être analysés sans mettre en jeu leurs situations ou leurs contextes d'apparition.

Dans le domaine plus spécifique de l'acquisition du langage, de tels travaux ont permis de ne pas confondre l'acquisition d'une forme et la maîtrise de sa structure comme de ses fonctions.

Cette troisième période se caractérise par une absence de théorie linguistique hégémonique. On peut même parler d'une prise de distance des psychologues à leur égard. En fait, on choisit celle qui semble la plus adaptée à son objet.

Psycholinguistique orthodoxe

Ce désenchantement vis-à-vis de la grammaire générative ne signifie pas bien évidemment la disparition de ce qu'il faut bien appeler une psycholinguistique orthodoxe. Pour elle la linguistique est considérée comme une branche de la psychologie. Elle part de l'hypothèse "qu'il existe une faculté spécifique de l'esprit/du cerveau qui est responsable de l'utilisation et de l'acquisition du langage, une faculté aux propriétés spécifiques, unique, semble-t-il à l'espèce humaine pour ses traits essentiels, qui est le bien commun de chacun de ses membres et est donc effectivement une véritable propriété de notre espèce"(Chomsky 1990). Posant dès lors un état initial : un modèle de grammaire universelle aujourd'hui décrit sous forme paramétrique, et un état final : la grammaire générative spécifique d'une langue, la question qui se pose reste celle du passage de l'un à l'autre. La question n'est pas seulement de savoir quelles sont les étapes du passage de l'un à l'autre que d'expliquer ces changements. Le dogme de la grammaire universelle comme "faculté de langage spécifique et identifiable [souligné par nous] dans l'esprit/le cerveau humain" (Chomsky 1990, 40), conduit à

situer le débat entre théorie maturationnelle ou non maturationnelle de l'acquisition du langage¹.

Interactionnisme

En 1977, à l'orée donc de la décennie qui nous intéresse (la recherche ne suivant pas nécessairement le calendrier des réunions décennales) sont publiés deux recueils de contributions qui impulsent un mouvement irréversible dans la recherche développementale (Snow et Ferguson, Ervin Tripp et Mitchel-Kernan). On voit poindre, et on continue, semble-t-il d'assister à ce que B.-N. Grünig appelait, dans son rapport², la vague communicationnelle. Ce que confirme également la revue de travaux publiée en 1985 par Michèle Kail : L'évolution de la psycholinguistique, sous-titré Le retour en force du thème de la communication.

On est là devant un ensemble de recherches foisonnantes qui portent à la fois sur l'ajustement du discours de l'adulte aux capacités de l'enfant, mais également sur effets de ses discours sur le développement du langage enfantin. Ces courants qui touchent alors au développement précoce de la communication rejoignent des préoccupations qui s'enracinent dans les travaux d'un Wallon ou d'un Spitz. Dans leur ensemble, ces recherches remettent radicalement en cause les idées les plus en vogue dans le courant des années soixante sur l'indifférenciation des environnements linguistiques de l'adulte et de l'enfant et sur le caractère fragmentaire et éminemment déviant de la plus grande partie des productions linguistiques. Les travaux empiriques montrent clairement au contraire que "le langage adressé par les adultes aux jeunes enfants présentent de nombreuses caractéristiques spécifiques et que les adultes, les parents en général, sont très sensibles aux progrès communicatifs et linguistiques affichés par leurs enfants" (Rondal, 1983, 15).

¹ Il y a bien un véritable schisme entre les positions de la troisième période psycholinguistique et ceux qui perpétuent la psycholinguistique orthodoxe. J'en veux pour témoignage les deux citations suivantes : "L'acquisition du langage n'est plus abordée par personne, comme la rencontre entre un cerveau déployant soudain ses potentialités linguistiques et une langue abstraitement représentée par des locuteurs réputés chaotiques." (Richelle, 1977, p. 320) ; "l'apprentissage d'une langue n'est pas quelque chose que fait l'enfant, c'est quelque chose qui lui arrive quand il est placé dans un environnement approprié tout comme son corps se développe de façon déterminée quand on lui fournit des stimulations externes et nutritionnelles appropriées." (Chomsky, 1990, [1987]).

² Rapport sur la linguistique, M.R.T., Mission sur les sciences de l'homme et de la Société, Juin 1982.

EVOLUTIONS

Ce bref aperçu permet du moins de noter certaines grandes orientations. On retiendra.

a) Une diversification des aspects langagiers pris en compte : plus seulement la phonologie, le lexique, ou, dans le courant des années soixante, la syntaxe, mais également des questions qui touchent aux fonctionnements sémantico-énonciatifs (des sémantismes primitifs dans les premiers énoncés ; dans l'évolution des structures aspectivo-temporelles, ou des déterminants du nom, dans la genèse des connecteurs, des phénomènes d'anaphore, ou dans l'usage de verbes comme *savoir* et *croire*, etc.).

Surtout, s'est développée une psycholinguistique des macro-éléments prenant en compte les "fonctionnements du discours"³.

b) Une diversification corrélative des théories linguistiques mises à contribution. Quand ce n'est pas leur abandon au profit de théories plus directement inspirées de la psychologie du langage (quand la discussion porte sur les paradigmes psychologiques eux-mêmes), soit de théories psychologiques indépendantes (comme par exemple la sémantique psychologique).

c) Ces aspects s'accompagnent également d'une diversification des méthodes dans la mesure où la nécessité de rendre compte non d'énoncés-phrases isolés, mais des productions effectives des enfants (apprenants) conduisent certains chercheurs à quitter les certitudes du raffinement de l'expérimentation au profit de l'observation en milieu "naturel".

ETAT ACTUEL DE LA PSYCHOLINGUISTIQUE

Autrement dit, il devient délicat de risquer aujourd'hui une définition univoque de la psycholinguistique, ou pour le dire autrement de son objet

³ Pour reprendre le titre d'un ouvrage de J.-P. Bronckart.

propre. On serait néanmoins tenté de poser que son objet est à situer dans les relations entre le message et les partenaires humains de la communication dans l'usage de langues particulières. Autrement dit des rapports entre le sujet, la langue et sa parole, pour reprendre la définition lapidaire du rapport de conjoncture CNRS de 1989. C'est dire que ce qui intéresse la psycholinguistique, ce n'est plus seulement la langue, la compétence, ou l'énoncé bien formé, abstraction faite de ses conditions d'emploi ou d'utilisation, mais le message, compris également dans son rapport à la situation d'interlocution, dans les ajustements à l'interlocuteur (enchaînement et adaptation anticipés), dans les genres qu'elle appelle, et plus généralement par rapport aux messages qui constituent en quelque sorte l'horizon du déjà dit, et du à dire. Ce n'est plus alors un locuteur-auditeur idéal qui encode et décode des messages, qui comprend ou produit des énoncés, mais un sujet singulier concret, avec son histoire, pris dans une situation singulière concrète. Dès lors, l'opposition entre l'individu et le groupe est abandonnée au profit d'"objets nouveaux tels que les dyades, les pairs, les partenaires ou adversaires dont les termes ne sont pas en relation additive mais en dépendance réciproque" (Alain Tête, 1989, 445).

ENJEUX THEORIQUES

Pour aller à l'essentiel, en risquant bien évidemment de faire trop simple, on peut dire que l'enjeu théorique est de deux ordres.

a) Il s'agit, quand on aborde les problèmes développementaux de réfléchir sur les relations qu'entretiennent phylogenèse et ontogenèse. Non en prétendant comme au XIX^e siècle que le second parcourt le premier, mais pour d'une part prendre en compte et l'évolution des espèces et l'évolution des langues ; surtout afin d'éviter d'attribuer exclusivement à *homo sapiens sapiens* des capacités qu'il partage éventuellement avec d'autres espèces.

b) Il s'agit aussi de penser les possibles relations entre langage et conduite non verbale. Traditionnellement, l'alternative est la suivante : i) soit la langue présente des spécificités telles qu'elle est incommensurable aux

autres conduites. C'est en gros la thèse de Chomsky. ii) soit la langue n'est qu'un mode sémiotique corrélé à d'autres. Cette position a été longtemps défendue par l'école genevoise. Comme on le sait, Piaget, dans ses travaux, a toujours insisté sur le fait que le langage ne vient pas structurer une réalité amorphe. Et nombre de chercheurs du domaine ont dégagé des précurseurs sensori-moteurs des catégories sémantiques.

Une position intermédiaire consiste donc à reconnaître des liens d'analogie entre organisation langagière et organisation sensorielle et motrice. La question reste alors posée de la spécificité de l'acquisition des conduites verbales. Tout cela demanderait à être nuancé. On sait par exemple combien il a été reproché à Piaget de présenter l'acquisition sous forme d'une robinsonnade qui néglige le rôle dominant de l'interaction, tant dans l'acquisition des processus cognitifs que dans celle du langage.

En d'autres termes, comprendre le langage de l'enfant dans son développement, ce n'est pas seulement le situer par rapport à un objet fini (?), la (?) langue de l'adulte, mais aussi le comparer à ce qui n'est pas tout à fait lui, soit dans les formes élémentaires de la signification, mais également dans les formes élémentaires de la communication. On songe évidemment aux thèses vygotskiennes dont G. Vergnaud a raison de dire qu'elles "restent d'une grande actualité" (1988, 455).

TENDANCES ACTUELLES

Il n'est pas question, dans une rencontre de ce type de discuter chacune de ces options. C'est pourtant leur mise à l'épreuve qui inspire la plupart des types de travaux qui se sont fait jour dans cette dernière décennie. Sans prétendre à l'exhaustivité, on indiquera quelques unes des orientations les plus saillantes.

- Les discriminations phoniques précoces du nourrisson et ses capacités de catégorisation phonétique sont complétées, sur le versant production par des études sur l'organisation phonétique et prosodique du babillage.
- Dans un ordre d'idée plus psychologique, l'analyse du protodialogue, du passage de l'interaction à la communication, et de la communication au dialogue est un domaine en pleine expansion. On peut citer, dans le cadre de

l'URA 1031 les travaux d'A. van der Straten, mais il faudrait aussi citer Bruner, Deleau, Lebovici, Wildmer ...

- Plus globalement, on insiste alors sur le fait que l'adulte constitue un Système de support pour l'acquisition du langage (LASS puis LAS chez Bruner). On ne peut alors éluder une réflexion sur les "rôles à la fois du jeu et de l'imitation dans l'évolution de l'éducabilité" (Bruner, 1983, 41)⁴.

- Pour revenir aux conduites verbales, on note, bien évidemment le vif intérêt porté aux "grammaires de texte", encore qu'il soit sans doute davantage nécessaire de distinguer ce qui, dans le discours relève de règles ou de régularités, et ce qui ressortit davantage à l'événementialité. Surtout, on notera qu'une plus grande variété de conduites extra-phrastiques sont aujourd'hui prise en compte : plus seulement les récits et autres conduites narratives, mais également d'autres types de discours. Le titre d'un ouvrage de J.P. Bronckart, le *fonctionnement des discours*⁵, est, de ce point de vue, révélateur. On se permettra également de citer le colloque interdisciplinaire consacré à l'explication chez le jeune enfant organisé conjointement par le SUDLA et le LEAPLE⁶.

- Dans le même ordre d'idées, on notera, du côté des travaux à dominante expérimentale, des recherches portant sur le versant pragmatique des conduites verbales (Champaud et Bassano 1987).

- Il faudrait également parler de l'ensemble des recherches interlangues qui, en référence aux travaux de Slobin, se poursuivent et dont le développement dépend sans doute des relations que voudront bien engager chercheurs de terrain et chercheurs en acquisition.

- Sur l'ensemble des travaux portant sur les relations de l'enfant à "la langue", et plus spécifiquement des activités réflexives, métalinguistiques de l'enfant à l'égard des phénomènes phoniques, lexicaux, syntaxiques et discursifs on ne peut que renvoyer à la très complète synthèse de Jean E. Gombert (1989).

- Dans le domaine de l'acquisition de la lecture, la France semble, combler le retard qu'elle avait pris par rapport aux pays anglo-saxons. On peut citer les travaux de Jaffré et de Sprenger-Charolle, ou renvoyer au Séminaire de Sprenger-Charolle et Bresson : "La lecture et son apprentissage : approches cognitives", Paris, EHESS/INRP/CNRS.

⁴ On rejoint ici une remarque du rapport de conjoncture 1988, p. 370.

⁵ Souligné par moi, C.H.

⁶ Les actes sont publiés dans les CALAP. On peut se les procurer en adressant au LEAPLE 120F à l'ordre de M. l'agent comptable secondaire du CNRS-Ivry.

Les travaux centrés sur le rôle du langage dans l'acquisition et l'organisation des connaissances sont en pleine extension. Je pense ici à l'ensemble des travaux portant sur la didactique dans les domaines de la physique et des mathématiques, mais aussi, dans la question, plus ardue semble-t-il de la didactique des langues.

- Mention doit être faite également du grand intérêt que présentent les travaux portant sur l'acquisition des langues secondes. Outre l'intérêt théorique de la notion d'interlangue, les données relatives aux stratégies de compréhension et d'apprentissage en situation exolingue fournissent des contributions qui enrichissent notre compréhension des phénomènes d'acquisition.

- Sur les relations qu'entretiennent développement du langage et socialisation, on ne peut que renvoyer à l'excellent rapport de Régine Delamotte-Légrand (ici-même).

CONCLUSIONS

En dehors du fait maintenant bien établi de la diversité des théories langagières (linguistiques et pragmatiques) prises en compte dans les modèles psycholinguistiques, deux phénomènes méritent d'être soulignés. On assiste d'une part à un développement des recherches de terrain, qu'il s'agisse d'études des communications précoces en milieu familial, ou de celui des apprentissages scolaires. D'autre part, on note le retour en force de références à des traditions européennes, singulièrement à un auteur comme Vygotsky dans le domaine de la psychologie développementale (la traduction française de *Pensée et langage* date de 1985)⁷, et à Bakhtine dans bon nombre de recherches consacrées à l'interaction (notamment, lors du 1er colloque international sur l'interaction qui s'est tenu en septembre 1991 à Aix-en-Provence).

Au début des années 80 il était de bon ton de parler de la crise de la linguistique. N'est-ce pas le signe qu'une partie de ses concepts fondateurs, comme par exemple la distinction langue/parole, sont partiellement obsolètes, ou du moins s'avèrent inopérants dès lors que l'on considère non la

⁷ Les actes d'un colloque Vygotsky ont été publiés dans *Enfance*, n°1-2, 1989.

langue en elle-même et pour elle-même mais que l'on travaille sur la mise en place (ou la non mise en place) du langage. Il n'est plus alors possible d'isoler un objet abstrait *la langue*, sans rechercher quelles sont les *conduites langagières* qui apparaissent dans un certain nombre de situations typiques, en fonction des interlocuteurs et des objets dont il est question, ainsi que des enjeux de la communication.

BIBLIOGRAPHIE

- BRONCKART J.-P., 1985, *Le fonctionnement des discours*, Lausanne, Delachaux & Niestlé.
- BRUNER J.S., 1983, *Le développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Textes traduits et présentés par Michel Deleau, Paris, PUF.
- CHAMPAUD C. et BASSANO D., 1987 (eds), *Argumentation and Psycholinguistics, Developmental Studies. Argumentation*, 1, 2.
- CHOMSKY N., 1990 [1987], Sur la nature, l'utilisation et l'acquisition du langage, *Recherches linguistiques de Vincennes* 19, 21-44.
- ERVIN-TRIPP S. et MITCHELL-KERNAN C., 1977, *Child Discourse*, New York, Academic Press.
- GOMBERT J. E., 1990, *Le développement métalinguistique*, Paris, PUF.
- KAIL M., 1985, L'évolution de la psycholinguistique. Le retour en force du thème de la communication, G. Noizet et al., *La Communication*, Paris, PUF.
- RICHELLE M., 1977, J.-P. Bronckart et al., *La genèse de la parole*, Paris, PUF, 319-324.
- RONDAL J.-A., 1983, *L'interaction adulte-enfant et la construction du langage*, Bruxelles, Mardaga.
- SNOW, C.E. et FERGUSON C.A., 1977, *Talking to children. Language input and acquisition*, Cambridge, CUP.
- STRATEN A. van der, 1991, *Premiers gestes, premiers mots. Formes précoces de la communication*, Paris, Centurion.
- TETE A., Questions vives, où, comment le sont-elles devenues, *Bulletin de Psychologie*, n° 390, tome XLII, 443-449.
- VERGNAUD G., 1989, Questions vives de la psychologie du développement cognitif, *Bulletin de Psychologie*, n° 390, tome XLII, 450-457.

LEAPLE, URA 1031 CNRS/Paris V

L'ACQUISITION DU LANGAGE ORAL ET ECRIT

Vers une linguistique de l'acquisition

Jean Marie Odéric DELEFOSSE

Dans le champ des Sciences du Langage, le domaine de l'acquisition du langage apparaît comme étant l'un des plus sensibles et où, sans doute, se retrouvent les principales questions épistémologiques de notre discipline. Quelle est, en effet, au sujet de cette problématique, la place de la linguistique ? Quels échanges sont possibles et sur quelles bases, avec les disciplines connexes (en particulier, la psychologie cognitive, la psycho- et la sociolinguistique) ? A l'intérieur même de la discipline, comment situer les recherches sur l'acquisition du langage oral et écrit au regard, par exemple de la didactique, la pragmatique, la sémantique, les grammaires ?

Pour apporter des éléments de réponse et poser les fondements d'une nécessaire confrontation, je présenterai succinctement l'équipe de recherche que je représente, exposerai le champ et les axes privilégiés de notre recherche, nos présupposés théoriques et méthodologiques de manière à faire surgir problèmes en suspens et perspectives, renvoyant pour plus amples détails aux *Actes* de nos journées d'études (Lentin et al., 84 et 88).

Le Centre de Recherche sur l'Acquisition du Langage Oral et Ecrit (CRALOE), fondé par Laurence Lentin en 1970, est une Formation de Recherche recommandée participant à l'école doctorale des Sciences du Langage de Paris III. Il est composé essentiellement de praticiens-chercheurs qui poursuivent leur formation théorique tout en conduisant bénévolement la recherche sur leur terrain professionnel (enseignement et rééducation).

LE CHAMP DE RECHERCHE : vers une linguistique de l'acquisition

Historiquement centrée sur l'étude des modalités de la première acquisition du langage par l'enfant, notre recherche se fonde sur ces premiers résultats et traite les prolongements de ce premier apprentissage :

- passage à la lecture/écriture au cours du cycle des apprentissages premiers et fondamentaux (maternelle/primaire) ;

- apprentissage du français langue 2 (enfants non-francophones scolarisés en France) ;

- situations particulières d'apprentissage :

apprenants tardifs (adolescents en échec scolaire, adultes dits handicapés mentaux, lutte contre l'illettrisme, réinsertion dans l'écrit d'adultes en formation professionnelle) ;

enfants vivant dans la misère (en collaboration avec le Mouvement ATD Quart Monde) ;

sujets sourds (oralisation et/ou LSF, bilinguisme) ;

enfants opérés d'une fente palatine.

- rôle du texte imprimé pour enfants et apprenants de tous âges (premiers livres, méthodes de lecture,...).

AXES DE DEVELOPPEMENT DE LA RECHERCHE

Analyse linguistique

Aspects généraux

Dans le cadre privilégié de l'étude des modalités de l'interaction langagière apprenant/apprenant au cours de l'acquisition des différents aspects du langage, l'analyse linguistique est conduite sur les points suivants et ce, aux différents niveaux de l'acquisition.

L'intérêt se porte particulièrement sur la complexification syntaxique des énoncés : combinatoire de la phrase simple, mode de mise en place des introducteurs de complexité syntaxique, des marques de personne. Cette analyse est complétée par les thèmes d'études suivants : de l'implicite vers l'explicite, acquisition des diverses variantes langagières orales et/ou écrites et sa relation avec la maîtrise de la syntaxe, influence des caractéristiques du langage adressé à l'apprenant, rôle des textes imprimés au cours de l'acquisition.

Aspects particuliers

Etude de l'apparition des premiers signifiants à partir de corpus diachroniques étendus.

Etude de la combinatoire des éléments à l'intérieur de la phrase simple.

Rôle du texte écrit dans l'acquisition du langage parlé.

Rôle et modalité de la "dictée de l'apprenant à l'apprenant".

Analyse linguistique des textes nécessaires à l'apprentissage de l'écrit.

Analyse linguistique de corpus issus de dictées à l'apprenant (marques de l'oral > marques de l'écrit).

Théorie et pratique de la bilinguisation chez les apprenants sourds.

Analyse des conditions d'une meilleure maîtrise du lire/écrire chez des adolescents en difficulté scolaire, adultes analphabètes ou illettrés (analyse de productions en situation).

Linguistique historique

Etude des courants précurseurs et contemporains de la linguistique de l'acquisition. On étudie notamment la manière dont les auteurs abordent l'acquisition du langage selon l'époque, la discipline d'origine ainsi que les lignes de force et les convergences inter-disciplinaires.

OBJECTIF THEORIQUE

Notre objectif est d'observer et d'analyser, chez l'apprenant, l'installation de la fonction langage qui se réalise dans le parler de sa communauté interactive (en général dans le cadre de la langue française).

Il s'agit de discerner les modalités de la mise en fonctionnement du système syntactico-sémantique de l'apprenant qui, au cours de son évolution, se rapprochera de celui de la langue cible et ce, de la naissance aux apprentissages tardifs.

Ce travail s'appuie sur quelques hypothèses théoriques :

- l'équipement génétique de l'être humain comporte la possibilité d'apprendre à parler, indiscernable de la faculté d'apprendre à penser ;
- cette fonction langage se réalise, pour chacun, dans la/les langue(s) naturelle(s) en usage dans le milieu de l'apprenant ;
- cette acquisition du langage se réalise essentiellement à travers une interaction langagière adaptée entre des apprenants et des appreneurs compétents par le biais, notamment, du feed-back approprié ;
- cette appropriation interactive justifierait l'existence de ce que, faute de mieux, L. Lentin nomme "des schèmes sémantico-syntaxiques créateurs" ;
- par cette interaction, l'apprenant est conduit à maîtriser progressivement en compréhension et en production des énonciations explicites proches de l'écrit (variantes écrivables de la langue) ;
- le passage à l'écrit (lire et rédiger) se réalise donc en continuité et selon des modalités comparables à celles de l'apprentissage du parler, par le développement de l'intuition de l'écrit grâce au rôle de textes porteurs de sens et par la confrontation de divers écrits en situation.

A partir de cette plate-forme commune issue de travaux déjà publiés, chaque chercheur du groupe conduit une expérimentation sur son terrain dont l'analyse et le bilan permettent d'infléchir ou d'infirmer les présupposés théoriques mentionnés.

Méthodologie

Etant donnée la spécificité de notre champ de recherche (le langage oral et écrit en voie d'acquisition), nous ne pouvons pas, sauf réductionnisme dommageable, utiliser sans ajustements telle ou telle méthodologie d'analyse déjà éprouvée en linguistique ; le danger étant de traiter les données recueillies comme une langue formée pré-existante à l'acquisition.

Or, nous avons à faire à des productions verbales dont l'analyse est extrêmement complexe :

- l'enfant ne peut, en effet, être interrogé sur ses propres productions et le chercheur ne peut lui parler dans son langage ;
- le parler de l'apprenant est en constante évolution, constitué de systèmes éphémères particularisés par des avancées, des retours en arrière et des chevauchements ; de plus, chaque corpus est spécifique ;
- les modalités linguistiques de l'acquisition et du fonctionnement langagier ne peuvent donc se généraliser, comme on a pu le penser un temps ; chaque apprenant, en fonction de sa personnalité, des offres de son entourage, de ses propres expériences, suivra son propre cheminement dans l'appropriation de la langue orale puis écrite.

Il ne paraît donc pas possible de chercher à établir une grammaire obligée de l'acquisition avec son calendrier et ses étapes constitutives, mais plutôt de dégager, à partir des aspects polymorphiques observables :

- les processus mis en oeuvre ;
- les tendances généralisables à partir de la comparaison de nombreuses analyses

Dans cette perspective, nous nous donnons comme tâche :

- de recueillir d'abondants corpus constitués par la transcription d'enregistrements de dialogues entre un apprenant et un apprenant, les situations non-standardisées correspondant à l'expérience quotidienne de l'apprenant. Autrement dit : recueillir du parler authentique (ce qui n'exclut pas, sur le plan pratique, de sélectionner des situations d'énonciation permettant d'obtenir du matériel langagier techniquement exploitable : lieu et moment de l'enregistrement ainsi que toutes conditions matérielles et psychologiques favorables). Ce recueil des données se réalise, selon l'âge de l'apprenant, dans le cadre familial ou institutionnel ;
- d'observer, d'analyser, de comparer les données ainsi recueillies.

En nous fondant sur les travaux d'analyse en linguistique générale (notamment les travaux portant sur l'énonciation), les recherches plus

spécifiques portant sur l'acquisition du langage (précurseurs et contemporains), les travaux récents portant sur l'analyse du français parlé adulte, enfin les éclairages apportés par les sciences connexes (génétique, neurosciences, psychologie et psychanalyse, sociologie...), nous avons privilégié les axes d'analyse suivants :

- apparitions des premiers signifiants ;
- mise en place du système syntaxique ;
- rôle de l'apprenant interacteur ;
- modalités linguistiques du passage du parler au lire/écrire.

Problèmes et perspectives

Autour du phénomène "acquisition" se retrouvent presque un certain nombre de chercheurs en sciences humaines : quelle est notre place et donc notre spécificité en tant que linguistes ? Dit autrement : quel est le champ d'une linguistique de l'acquisition, que peut-elle proposer aux autres sciences intéressées, à commencer par la linguistique tout court ? Que pouvons-nous attendre d'elles ? Nous nous trouvons obligatoirement dans un contexte transdisciplinaire, comme le pose ici-même Christiane Morinet. En cherchant toutefois à éviter la dilution de notre objet et sans prétendre détenir les seules réponses, il semble que puisqu'il est question de langage la linguistique devrait pouvoir canaliser et ordonner les différentes avancées. Or, nous lisons, par exemple : "Pendant les six premiers mois du développement de l'enfant, les linguistes ont toutes les raisons de ne pas se sentir concernés. Certes il y a des interactions vocales entre le bébé et son entourage, mais il n'y a encore aucun élément linguistique véritablement identifiable"¹

Parallèlement à tout ce que peuvent découvrir les psychologues sur la vie et la communication dans les premiers mois de sa vie, notre hypothèse est que dès la naissance, les éléments phoniques du bébé constituent déjà du langage.

D'où la pertinence de la dénomination de notre champ de recherche sous l'intitulé "linguistique de l'acquisition".

Depuis le bilan dressé en mars 1982 dans le cadre de la Mission sur les sciences de l'homme et de la société, nous pouvons constater des confirmations, des avancées, des problèmes en suspens et des perspectives.

¹ Didier HOUZEL, B. GOLSE et C. BURSZTEJN (sous la dir.), 1990, *Penser, parler, représenter, émergences chez l'enfant*, Masson.

Des confirmations

Les principales hypothèses énoncées par L. Lentin dès les années 70 se sont vues confirmées par les résultats de la recherche, notamment sur les points suivants :

- l'acquisition du langage par l'enfant suppose une fonction biologico-sociale, disponible dès la naissance, qui permet à chaque enfant de s'approprier le parler de son entourage ;
- la qualité de cette acquisition et surtout la possibilité pour l'apprenant de maîtriser des variantes proches de l'écrit puis la langue écrite proprement dite, dépend essentiellement de l'attitude et des offres langagières des apprenants (institutionnels ou du milieu de vie) qui l'entourent ;
- le passage du parler au lire/écrire se réalise dans la continuité et selon des modalités comparables ;
- l'acquisition des structures langagières et notamment syntaxiques ne se produit pas essentiellement par des processus d'imitation ou de renforcement, mais par une interaction constante, par essais, tâtonnements expérimentaux, ajustements progressifs, généralisation, dans une activité cognitivo-langagière complexe, mais faisant obligatoirement sens.

Des avancées

Les principales avancées de la recherche de ces dix dernières années portent essentiellement :

- sur le plan pratique, par l'élargissement du domaine d'expérimentation (adultes, apprenants tardifs, sourds ...)
- sur le plan théorique, par la mise en évidence des modalités du passage à la lecture /écriture, notamment par la pratique de la dictée à l'apprenant et le rôle des textes adaptés.

Des problèmes en suspens

Notre Centre rencontre, dans ses recherches, les points de butée suivants :

- difficulté, du fait de l'abondance des productions, à prendre en compte, voire à intégrer les recherches connexes ;
- difficulté de compléter nos modèles d'analyse ; nous comptons sur le développement des recherches actuelles sur l'analyse du français parlé et des variations linguistiques notamment.

Perspectives

Le champ d'investigation que L. Lentin a commencé de défricher dans les années 70 est vaste, mais même si la linguistique de l'acquisition intéresse de nombreux chercheurs de disciplines diverses nous sommes encore loin de connaître avec exactitude comment le langage vient aux enfants. Des hypothèses variées, parfois contradictoires, parfois trop hâtivement vulgarisées par les mass-media ou adaptées en recette pédagogique, compliquent le travail du chercheur. Il est vrai que les enjeux sociaux, pédagogiques sont importants et appellent autant l'urgence que la prudence.

Pour notre part, nous poursuivons notre travail méthodique de recherche en relation avec les nombreux praticiens qui, sur leurs lieux de travail, en prise avec les apprenants, nous renvoient leurs analyses, commentaires et suggestions, espérant ainsi faire avancer concomitamment la réflexion théorique et l'application à la pratique. L'un des points nodaux de notre recherche étant de dégager, par une analyse linguistique des productions d'apprenants plus complète et convaincante, les modalités de l'acquisition du langage, concourant par là à l'élaboration d'une théorie générale du langage.

BIBLIOGRAPHIE

- DELEFOSSE J.M. O., 1991, "La dictée à l'adulte et l'apprentissage de la lecture/écriture", *Rééducation orthophonique*, vol. 29, n° 165.
- LENTIN L., et al.,
- 1984, *Recherches sur l'acquisition du langage*, tome 1, P.S.N., Paris.
 - 1988, *Recherches sur l'acquisition du langage*, tome 2, P.S.N., Paris.
- (Ces deux derniers ouvrages, comptes rendus des Journées d'Etudes, organisées à Paris III, contiennent une bibliographie complète).

Université de Paris III

PSYCHOMECHANIQUE ET DIDACTIQUE DES LANGUES VIVANTES ETRANGERES

Jacques COULARDEAU

La psychomécanique du langage est une école linguistique particulière. C'est un structuralisme génétique. Loin de vouloir explorer les attendus théoriques de la psychomécanique, nous allons présenter les réflexions du groupe didactique de l'anglais de l'UA 1030 du CNRS.

LA DIDACTIQUE DES LANGUES VIVANTES ETRANGERES (LVE) EST LE MARCHE LINGUISTIQUE DU SIECLE

Si je parle en terme de marché, c'est que c'est bien une offre et une demande qui se confrontent sur le marché on ne peut plus économique des didacticiels et des méthodes.

Quelques échéances politiques font que nous sommes en train de franchir un seuil qualitatif. Il ne s'agit pas simplement de faire face à une demande accrue, mais il s'agit de faire face à une demande d'un autre type.

La date centrale pour cette évolution est bien sûr celle du 1er janvier 1993. L'intégration économique et politique des pays européens mais aussi l'intégration de ce marché unique dans un marché planétaire global en voie de constitution par la mondialisation des processus économiques et la mondialisation des processus politiques, font émerger les langues dites étrangères d'une façon tout à fait nouvelle.

D'abord certaines langues sont en train d'émerger comme des langues stratégiques pour la communication mondiale. C'est particulièrement vrai pour l'anglais qui dépasse aujourd'hui toutes les frontières nationales d'un ou de plusieurs pays, et qui est le siège de sa propre vernacularisation mondiale au-delà de tous les particularismes de l'anglais de telle ou telle zone. Sony fait la loi linguistique dans le domaine de l'audio-visuel, IBM et Microsoft en font autant dans le domaine de l'informatique. Il existe même des organes de presse internationaux qui sont le lieu de la constitution de ces langues communes. Citons par exemple le magazine *Byte* pour l'électronique et l'informatique.

Il serait vain de s'opposer à ce phénomène. Il s'agit de réfléchir sur la position relative d'autres langues, dont le français.

Mais plus encore, il s'agit de voir que ce phénomène impose une vision obligatoirement et minimalement bilingue du citoyen de demain. Et bilingue est déjà en retard d'une génération de pensée. Le citoyen de demain sera trilingue ou ne sera pas, suivant des configurations variables.

Mais nous parlons ici pour la masse des citoyens de demain et non pas, comme jusqu'à présent, pour une élite économique, politique et culturelle.

Il s'agit d'un besoin qui se réalise au niveau même des entreprises et à tous les niveaux de qualification de leurs travailleurs. C'est le résultat d'une évolution technique et scientifique sans précédent. L'intégration des techniques de communication dans le processus de conception et de production lui-même en est la cause. C'est au niveau de tous les travailleurs d'une entreprise secondaire ou tertiaire que le besoin en langues étrangères se fait sentir, particulièrement en anglais.

Cela entraîne une véritable explosion de la demande de formation en anglais et en quelques autres langues pour tous les niveaux de qualification des entreprises. D'où de nouveaux lieux et de nouvelles formes d'intervention pédagogique, de nouvelles didactiques. Formation permanente des adultes. Formation continue des travailleurs. Formation sur les lieux de travail. Formation multimédia. Formation à distance et avec des réseaux informatiques, télématiques, téléphoniques, câblés ou même satellite,

interactive ou non entre les apprenants, et entre les apprenants et le formateur.

Ce sont des centaines de millions d'hommes qu'il faudra mettre en formation dans les quelques années qui viennent et ce pour les former aux quatre compétences cardinales : compréhension écrite et orale, production écrite et orale.

Cela implique bien sûr une rénovation de la formation initiale. On en est loin aujourd'hui.

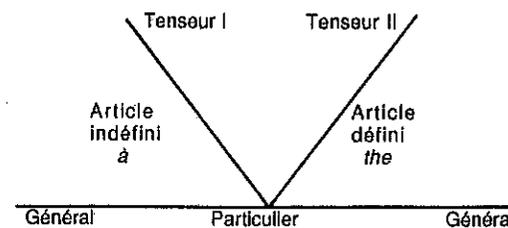
Cela implique aussi que ce sont les langues de spécialité qui deviennent le cœur de la formation en langue étrangère et les cultures techniques et scientifiques le cœur de la dimension culturelle de ces langues étrangères.

INCIDENCE DE LA VISEE DIDACTIQUE SUR LES THEORIES ET LES REPRESENTATIONS PSYCHOMECHANQUES

La didactique est une visée : le didacticien regarde la matière linguistique d'une langue étrangère dans la perspective de la transmission de sa domination en vue de produire du discours ou en vue de comprendre du discours dans cette langue étrangère.

La didactique est donc un point de vue, c'est-à-dire une position pratique dans laquelle je me mets pour des raisons concrètes, réelles, matérielles, qui dicte une façon de voir, une vision des choses qui se doit d'être conforme avec le but visé.

Nous allons prendre le seul exemple de l'article. Gustave Guillaume a théorisé le problème de l'article dans le cadre du modèle qu'est le tenseur binaire radical.



La date centrale pour cette évolution est bien sûr celle du 1er janvier 1993. L'intégration économique et politique des pays européens mais aussi l'intégration de ce marché unique dans un marché planétaire global en voie de constitution par la mondialisation des processus économiques et la mondialisation des processus politiques, font émerger les langues dites étrangères d'une façon tout à fait nouvelle.

D'abord certaines langues sont en train d'émerger comme des langues stratégiques pour la communication mondiale. C'est particulièrement vrai pour l'anglais qui dépasse aujourd'hui toutes les frontières nationales d'un ou de plusieurs pays, et qui est le siège de sa propre vernacularisation mondiale au-delà de tous les particularismes de l'anglais de telle ou telle zone. Sony fait la loi linguistique dans le domaine de l'audio-visuel. IBM et Microsoft en font autant dans le domaine de l'informatique. Il existe même des organes de presse internationaux qui sont le lieu de la constitution de ces langues communes. Citons par exemple le magazine *Byte* pour l'électronique et l'informatique.

Il serait vain de s'opposer à ce phénomène. Il s'agit de réfléchir sur la position relative d'autres langues, dont le français.

Mais plus encore, il s'agit de voir que ce phénomène impose une vision obligatoirement et minimalement bilingue du citoyen de demain. Et bilingue est déjà en retard d'une génération de pensée. Le citoyen de demain sera trilingue ou ne sera pas, suivant des configurations variables.

Mais nous parlons ici pour la masse des citoyens de demain et non pas, comme jusqu'à présent, pour une élite économique, politique et culturelle.

Il s'agit d'un besoin qui se réalise au niveau même des entreprises et à tous les niveaux de qualification de leurs travailleurs. C'est le résultat d'une évolution technique et scientifique sans précédent. L'intégration des techniques de communication dans le processus de conception et de production lui-même en est la cause. C'est au niveau de tous les travailleurs d'une entreprise secondaire ou tertiaire que le besoin en langues étrangères se fait sentir, particulièrement en anglais.

Cela entraîne une véritable explosion de la demande de formation en anglais et en quelques autres langues pour tous les niveaux de qualification des entreprises. D'où de nouveaux lieux et de nouvelles formes d'intervention pédagogique, de nouvelles didactiques. Formation permanente des adultes. Formation continue des travailleurs. Formation sur les lieux de travail. Formation multimédia. Formation à distance et avec des réseaux informatiques, télématiques, téléphoniques, câblés ou même satellite,

interactive ou non entre les apprenants, et entre les apprenants et le formateur.

Ce sont des centaines de millions d'hommes qu'il faudra mettre en formation dans les quelques années qui viennent et ce pour les former aux quatre compétences cardinales : compréhension écrite et orale, production écrite et orale.

Cela implique bien sûr une rénovation de la formation initiale. On en est loin aujourd'hui.

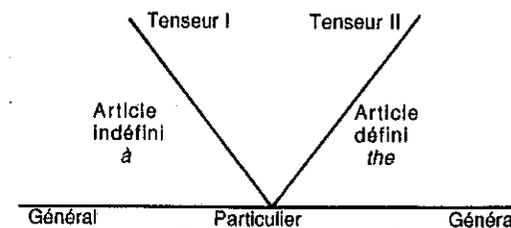
Cela implique aussi que ce sont les langues de spécialité qui deviennent le cœur de la formation en langue étrangère et les cultures techniques et scientifiques le cœur de la dimension culturelle de ces langues étrangères.

INCIDENCE DE LA VISEE DIDACTIQUE SUR LES THEORIES ET LES REPRESENTATIONS PSYCHOMECHANQUES

La didactique est une visée : le didacticien regarde la matière linguistique d'une langue étrangère dans la perspective de la transmission de sa domination en vue de produire du discours ou en vue de comprendre du discours dans cette langue étrangère.

La didactique est donc un point de vue, c'est-à-dire une position pratique dans laquelle je me mets pour des raisons concrètes, réelles, matérielles, qui dicte une façon de voir, une vision des choses qui se doit d'être conforme avec le but visé.

Nous allons prendre le seul exemple de l'article. Gustave Guillaume a théorisé le problème de l'article dans le cadre du modèle qu'est le tenseur binaire radical.



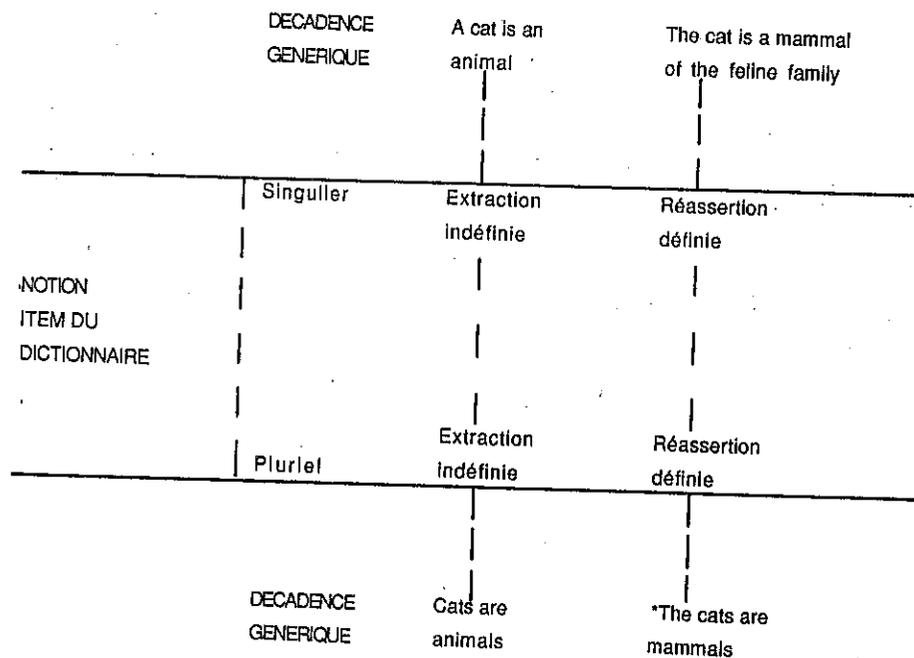
Sans discuter ici le bien fondé de ce tenseur binaire radical, il est clair qu'il n'"explique" pas de façon pédagogiquement acceptable un certain nombre de faits.

D'abord il ne prend pas en compte le singulier et le pluriel en même temps comme un seul et même mouvement.

Ensuite, il n'explicite pas de façon scientifiquement rigoureuse les deux opérations de base que sont l'extraction et la réassertion d'un ou de plusieurs éléments préalablement extraits, deux opérations qui sont la base des deux types d'articles. Ce modèle n'a pas de pont possible tel quel avec les formalisations mathématiques.

Plus encore, il n'explique pas du tout la nature unique de toute opération de généralisation à partir d'une détermination particulière indéfinie ou définie, singulière ou plurielle. Cette troisième opération de décadence générique produit quatre positions théoriques de généralisation dont seulement certains sont utilisées dans les diverses langues, et ce sans concordance entre les langues.

Je propose donc de représenter le tenseur binaire radical comme suit pour le rendre didactiquement efficace.



Je n'ai donné ici que le cas de l'anglais. C'est la quatrième position de décadence générique qui est impossible. En français, c'est la troisième.

Il s'agit de bien voir que je prétends que la pratique a le droit d'imposer à la pure théorisation des normes et des axiomes qui sont propres à cette pratique. Le vrai modèle est atteint lorsque la théorisation produit une "représentation" valable dans toutes les pratiques, pour tous les points de vue, avec des aménagements nécessaires éventuellement, tout comme un triangle isocèle est un triangle avec une caractéristique propre en plus.

LES AVANTAGES DE LA PSYCHOMÉCANIQUE

La psychomécanique a de nombreux avantages sur les théories linguistiques les plus courantes car elle n'en reste pas au discours mais remonte en langue pour construire des modèles explicatifs des opérations profondes. Elle ne se contente pas de lister les cas d'emploi des articles et les cas de décadence générique. Elle essaie d'expliquer pourquoi tel ou tel cas est possible ou impossible.

En anglais, la décadence générique est possible avec l'indéfini singulier car l'unité aléatoirement choisie est représentative du tout. Pour la même raison le singulier défini est représentatif du tout. Par contre, le pluriel indéfini est saisi comme représentatif du tout car il n'est pas marqué d'un quelconque article qui le limiterait à un groupe d'objets. Ainsi ce pluriel devient un pluriel aléatoire donc pouvant représenter l'ensemble. Enfin, le pluriel défini ne peut porter de décadence générique car l'article défini anglais a conservé une certaine valeur déictique qui fait qu'au pluriel il y a contradiction entre cette valeur déictique qui réduit à un groupe d'objets bien précis et une valeur générique éventuelle. Cette valeur déictique bloque la saisie aléatoire du pluriel défini qui serait la base de la décadence générique. Ce même phénomène ne fonctionne pas au singulier, le singulier conservant toujours une valeur exemplaire. Notons que ce générique impossible avec le pluriel défini est la preuve que l'article *the* conserve une valeur déictique que l'article défini a perdue complètement en français. Cela tient au fait que l'article *the* se forme sur le radical déictique.

Mais la psychomécanique va beaucoup plus loin.

Apprendre une langue étrangère c'est se mettre dans une situation diglossique obligée. L'apprenant part d'une langue première qu'il possède et vise une langue seconde qu'il ignore. Il va donc partir d'une langue, d'un discours et d'un fonctionnement mental correspondant à la langue première pour aller vers une langue, un discours et un fonctionnement mental correspondant à la langue seconde qu'il vise.

Il va donc falloir l'aider à se constituer des ponts entre la langue première et la langue seconde, ponts qu'il va pratiquer et qui vont l'aider à construire la terre de l'autre rive. C'est donc en produisant du discours en langue 2 qu'il doit se construire la langue et les fonctionnements abstraits correspondants. Le tout ne peut se faire qu'à partir de la langue première.

Or c'est là que la psychomécanique est la plus riche. Elle considère que toute forme de discours n'est que la réalisation superficielle d'une opération profonde de langue. Cela implique donc que nous devons aider l'apprenant d'une part à prendre conscience des opérations de langue de sa langue première et d'autre part à construire les opérations de langue de la langue seconde. La psychomécanique doit en plus aider à construire les correspondances entre les deux langues, les deux systèmes abstraits d'opérations. L'axiome premier de la psychomécanique pose cela comme le passage obligé.

Ainsi la psychomécanique nous mène à établir des ponts entre des opérations abstraites, ce qui est économique et intellectuellement satisfaisant, tandis que les autres linguistiques se contentent d'établir des correspondances entre faits de discours soit descriptifs de la matière linguistique superficielle (correspondances de cas d'emploi), soit descriptifs des situations d'énonciation ce qui ramène à la même taxinomie superficielle. La psychomécanique est une physique de la langue alors que les autres linguistiques ne sont que des taxinomies des discours.

La situation diglossique obligée impose la méthode de travail de l'apprenant : analyser les faits de la langue 1 en fonction des opérations de la langue 2 pour produire de façon exacte les formes de la langue 2 à partir des formes de la langue 1, seul point de départ de toute façon : tout apprenant part d'un fonctionnement cérébral en langue 1.

La psychomécanique permet d'éviter les dangers des approches conversationnelles qui prétendent que le seul emploi d'énoncés appris de façon répétitive et comme de simples réponses à des stimuli situationnels peuvent amener à la possession d'une langue. La psychomécanique permet

aussi d'éviter les affres de la grammaire en gloses successives, seule perspective qui reste disponible à la plupart des enseignants qui n'ont pas à leur disposition de grammaires explicatives, mais seulement des grammaires taxinomiques. Il faut bien que les enseignants répondent aux questions des élèves sur le pourquoi et le comment. Alors on se débrouille quand on n'a ni manuel ni formation adéquats. Et c'est bien là le mérite des enseignants et le drame du système scolaire.

CONCLUSION

Dans le marché de la didactique des langues étrangères, la psychomécanique du langage a bien l'intention de tenir sa place.

D'abord les chercheurs concernés ont beaucoup travaillé sur la constitution d'une progression de primo-apprentissage. Celle-ci est prête à l'exploitation.

Ensuite, ils ont largement travaillé sur des pans entiers de la syntaxe de l'anglais : l'article, le génitif, les temps et les aspects, les modaux. Il y a là un corpus capital de réflexion théorique sur ces questions centrales dans toute approche didactique ou pédagogique.

Mais plus encore, les psychomécaniques qui s'intéressent à la didactique refusent toute approche monodidactique. Nous sommes pour le plurididactisme car il est la garantie que les débats ne s'arrêtent jamais. Nous avons vécu depuis trente ans, au moins, sous un régime de monodidactisme absolu avec des changements d'orientation cycliques. Cette méthode de travail doit disparaître. Qu'on le sache bien, l'entier du système fonctionne au monodidactisme. C'est donc une revendication particulièrement contradictoire avec le système que nous émettons. Nous l'émettons cependant car cela nous semble la voix de la raison et la voie de l'enrichissement.

Notre conclusion principale est donc que tout, je dis bien tout, est devant nous, à faire, à construire. Derrière nous, nous avons la bonne volonté et les capacités des enseignants, quelques décennies d'erreurs et d'échecs, heureusement partiellement palliées par les enseignants qui sont

profondément désobéissants, ce qui est un signe de santé mentale dans un système qui est monodidactique.

Nous nous investissons dans l'enseignement des langues à tous les niveaux, mais particulièrement dans les domaines technique et professionnel, car c'est là que le joug du contrôle est minimum et les joies de la liberté sont les plus grandes. Et nous privilégions les domaines de la formation permanente et de la formation continue des adultes.

Lycée Technique Industriel Jean Rostand, Roubaix
UA.1030 CNRS Psychomécanique du Langage
Groupe Didactique de l'anglais.

TRAVAUX SUR L'APPRENTISSAGE D'UNE LANGUE ETRANGERE

Etat de la recherche (1982-1991)

Daniel VERONIQUE

La recherche linguistique sur l'apprentissage d'une langue étrangère débute en France dans les années 70 mais elle se développe surtout au début des années 80. Tout au long de ces dix dernières années, les travaux sur l'apprentissage d'une langue étrangère ont confirmé leur vitalité. Sur le plan de l'élaboration et de la diffusion des connaissances, cela s'est traduit par l'organisation de cinq colloques internationaux, de rencontres, de table-rondes, etc. et par la mise sur pied en 1987 d'un Réseau Européen de Laboratoires sur l'Acquisition des Langues, qui en est à sa quatrième rencontre.

En matière de formation, il existe depuis deux ans au moins des options "acquisition d'une langue étrangère" au sein de deux D.E.A de sciences du langage, les D.E.A de Paris VIII - Paris X et de l' Université de Provence (Aix-Marseille I).

Sur le plan de la recherche enfin, il faut rappeler l'attribution en 1982, et pour une durée de deux ans, d'une Action Thématique Programmée Internationale (CNRS) aux équipes du Groupe de Recherche sur l'Acquisition des Langues (sous la direction de J.-C. Chevalier) pour permettre leur participation au vaste programme de recherche de la Fondation Européenne de la Science consacré à l'étude de l'appropriation des langues des pays de travail par des adultes migrants. En 1988, un groupement de recherche sur le

thème de l'appropriation des langues étrangères, le GDR 0113, a été créé par le CNRS.

Dans le but de situer ces travaux (dont on trouvera les références en bibliographie) et d'engager le nécessaire débat avec d'autres secteurs de la linguistique, je présenterai, après un bref rappel historique, les principales notions employées dans l'étude linguistique de l'appropriation des langues étrangères. Je dresserai ensuite un court bilan de quelques travaux significatifs réalisés dans ce domaine.

L'ETUDE LINGUISTIQUE DE L'APPROPRIATION D'UNE LANGUE ETRANGERE : QUELQUES NOTIONS ESSENTIELLES

Pour préciser le cadre de ces travaux, je souhaite présenter brièvement trois notions clés : la communication exolingue, l'interlangue et les stratégies d'apprentissage.

La communication exolingue

Sous ce terme générique, R. Porquier (1984) évoque un ensemble de situations de communication qu'il caractérise à l'aide de combinaisons des cinq paramètres suivants : les langues que maîtrisent et que partagent éventuellement les interlocuteurs engagés dans l'échange, le milieu linguistique de l'interaction, son cadre situationnel, le type d'interaction en cours et son contenu. R. Porquier souhaite ainsi mieux saisir la dimension linguistique de la communication interculturelle. Par la suite, la notion a été appliquée essentiellement aux situations d'interaction où la langue de communication est la langue première d'une des parties. De plus, malgré les mises en garde formulées (cf. Arditty & Coste 1987, Arditty & Levailant 1987), on a aussi eu tendance à opposer de façon dichotomique, les situations exolingues (natif-non natif) et les situations endolingues (natif-natif).

Les situations de communication exolingue se caractérisent d'abord par la position asymétrique des participants (Hérédia 1990). P. Bange (1987) observe que la communication exolingue est une communication à risques sur les deux plans de l'intercompréhension et de la relation. En ce qui concerne l'intercompréhension, l'interaction exolingue requiert davantage que l'on porte attention aux opérations linguistiques et conversationnelles. De là découle une bi-focalisation potentielle de ce type de communication entre l'orientation ordinaire vers un but de toute interaction et l'attention accordée à son propre déroulement.

Pour Py (1986), les divergences entre les répertoires linguistiques respectifs des participants entraînent des stratégies de facilitation, de

collaboration et de négociation. La conversation exolingue engendre des processus typiques de *facilitation*, telles la ponctuation (ou segmentation auto-facilitatrice), la mention (ou stratégie du mot clé) et la reformulation. Müller (1991) rajoute un trait supplémentaire à la définition de la conversation exolingue. Selon lui, ce type d'interaction est dominé, au niveau de son organisation locale, par l'orientation rétrospective dans l'organisation séquentielle à cause des "repairs", des reprises et des traductions.

L'accord qui se dégage donc, à propos de la communication exolingue peut être ainsi résumé : il s'agit d'une communication asymétrique à risques tant au plan des relations qu'au plan de l'intercompréhension et de l'accomplissement des buts de l'activité communicative.

L'interlangue

Plusieurs dénominations ont été proposées pour désigner les connaissances linguistiques de l'apprenant, "compétence transitoire", "variété ou langue d'apprenant", "système approximatif ou approché". C'est le terme "interlangue" (dorénavant IL), associé du moins au début de son utilisation aux formulations de Selinker (1972), qui l'a emporté. Si Selinker n'est pas le seul à avoir contribué à la définition de la notion, il a beaucoup œuvré dans deux directions :

- la mise en rapport des données linguistiques recueillies auprès de l'apprenant et de ses stratégies d'apprentissage (transfert, généralisation, simplification) et de communication,
- la caractérisation de la dynamique de constitution des connaissances en langue étrangère, à travers l'identification de la régression (*back-sliding*), de la stabilisation d'apprentissage, et de la cessation de tout apprentissage, c'est-à-dire la fossilisation.

La définition de l'interlangue n'a pas échappé à la polémique contemporaine entre la définition chomskyenne d'une langue naturelle et la définition labovienne du locuteur pluri-registres, polémique en un sens sans intérêt puisqu'il y a désaccord de principe entre les positions confrontées (cf. Frauenfelder et coll. 1980). Białystok & Sharwood-Smith (1985), qui recensent les diverses acceptions de la notion d'interlangue, notent qu'IL désigne à la fois la compétence linguistique et pragmatique de l'apprenant en L2, et sa performance, laquelle peut fluctuer en fonction de l'évolution des connaissances ou à cause de variations dans la mise en oeuvre des procédés de contrôle et de traitement de la performance.

A ces difficultés définitoires initiales qui perdurent, est venue s'ajouter la prise en compte des représentations métalinguistiques de l'apprenant. Celles-ci ne se laissent pas aisément cerner (cf. Dubois et coll. 1981, Véronique 1990) et leur articulation aux régularités de l'IL demeure peu connue (cf. cependant Perdue 1987 et Klein 1989). On relèvera dans ce contexte, l'apport de Giacobbe (1989, 1990) qui, à la suite de Kellerman

(1979 & 1980), établit que le recours à la langue maternelle par l'apprenant est fonction des représentations qu'il a élaboré en termes de proximité ou de distance interlinguistique.

Pour Porquier (1986), la notion d'interlangue a subi une triple évolution au fil de ces deux dernières décennies :

- de la classe de langues où elle fut initialement appliquée, elle a été utilisée pour désigner les savoirs linguistiques et les savoir-faire langagiers acquis par contacts sociaux,
- centrée au départ sur le procès d'apprentissage, la notion en est venue à englober l'étude de la communication en langue étrangère,
- d'abord employée dans une perspective monologique pour décrire des productions d'apprenants, elle intègre dorénavant les acquis de l'analyse conversationnelle.

Cette évolution bien perçue par Alber et Py (1986), ne rend pas caduque la notion d'interlangue comme Vasseur (1990) a pu le montrer. Elle l'enrichit au contraire en conduisant à y intégrer l'apprenant, sujet social, et acteur de son apprentissage.

Les stratégies de l'apprenant

L'étude des stratégies de l'apprenant est étroitement liée à celle de la communication exolingue et à la description de la dynamique de l'interlangue. Chez Corder et Selinker, ce sont les stratégies de l'apprenant qui alimentent ses connaissances et qui lui permettent de résoudre ses difficultés de communication en langue étrangère. Le recours à la notion de "stratégie" pour expliquer les conduites de l'apprenant rencontre un accord général. Cela ne signifie pas pour autant que l'on dispose d'une bonne définition de ce terme. L'une des origines de l'emploi de la notion de "stratégie" est certainement à rechercher du côté de la psycholinguistique (Cf. Caron 1983 & 1989) où elle est associée à la mise en oeuvre de capacités linguistiques de compréhension et de production par le sujet parlant. Ces activités cognitives reposent sur le prélèvement d'indices linguistiques.

A l'instar des travaux sur la psychologie du langage, on rencontre une certaine diversité terminologique dans les travaux en L2. Besse & Porquier (1984) et Gaonac'h (1987) opposent des conduites à visée générale (le processus de compréhension par exemple) et des activités à visée locale, les stratégies. On peut aussi distinguer les processus et stratégies, activités non conscientes ou seulement potentiellement conscientes, des heuristiques, conduites d'apprentissage conscientes dont les apprenants peuvent porter témoignage. A la suite de Frauenfelder & Porquier (1979), on peut ranger les conduites suivantes : l'inférence, la mémorisation, la répétition mentale, l'association, l'analogie parmi les stratégies d'apprentissage alors que les stratégies de communication, seraient constituées par les stratégies de

formulation (la paraphrase, la circonlocution, la simplification, les mimes, etc.), les stratégies d'éludage (modification du contenu de la communication, passage de parole, etc.) et les stratégies de sollicitation.

Bialystok (1984) propose une définition en extension de la notion de stratégie en partant des traits de problématique (les stratégies sont employées pour résoudre une difficulté), de conscience et d'intentionnalité. Toute stratégie présenterait ces caractéristiques, les traits de conscience et d'intentionnalité étant plus importants que celui de problématique. Bialystok & Sharwood Smith (1985) enfin, proposent de distinguer des stratégies de mise en oeuvre des connaissances (*Knowledge-based strategies*) et des stratégies de contrôle (*Control-based strategies*). Les premières sont des conduites de production fondées sur la connaissance de la langue. Relèvent de cette catégorie entre autres, les circonlocutions et les créations lexicales. Les stratégies de contrôle visent à faire face à un déficit dans le répertoire de l'apprenant ou à un échec de communication. Un même observable, par exemple l'emploi de matériel linguistique de L1 en L2, peut résulter soit d'un fait d'interférence qui renvoie à un mécanisme de contrôle, soit d'un déficit de connaissance en L2 qu'une forme de L1 a comblé.

L'ETUDE LINGUISTIQUE DE L'APPROPRIATION D'UNE LANGUE ETRANGERE : ELEMENTS DE DESCRIPTION

Durant la dernière décennie, des avancées ont été réalisées dans deux directions principalement :

- une meilleure connaissance des interactions natifs - non natifs et une compréhension affinée des relations entre la capacité de participer à une situation de communication exolingue et l'appropriation de la langue cible,
- une description plus complète du développement des interlangues à base lexicale française, telle que celle effectuée au sein du projet translinguistique de l'E.S.F (Perdue 1984).

Les interactions en langue étrangère

Des travaux issus du projet ESF (cf. par exemple, Noyau & Porquier (éds) 1984) d'une part, et des recherches conduites tout particulièrement par les équipes de Bielefeld et de Bâle-Neuchâtel, ont exploré le type de collaboration qui s'instaure entre les deux parties dans l'interaction natif-non natif. Deux notions descriptives sont significatives de cette perspective, les séquences potentiellement acquisitionnelles (S.P.A.) et le S.L.A.S.S. (*Second Language Acquisition Support System*).

a) *Les séquences potentiellement acquisitionnelles (S.P.A.) et le S.L.A.S.S*

Selon De Pietro, Matthey & Py (1989), une situation potentielle d'acquisition en interaction présente les caractéristiques suivantes :

- c'est une séquence ternaire caractérisée par une production de l'apprenant (dite auto-structurante), une réaction (reprise, demande, etc.) hétéro-structurante du natif et une reprise auto-structurante de l'apprenant,
- c'est une séquence à focalisation métalinguistique,
- une S.P.A. s'accompagne le plus souvent d'un "contrat didactique" par lequel le natif cherche à aider l'apprenant. Le jeu des places énonciatives avec une éventuelle énonciation du natif en lieu et place de l'apprenant ("un putsch énonciatif"), en constitue l'un des indices les plus sûrs.

Matthey (1990) confirme cette analyse en insistant tout particulièrement sur le jeu des places énonciatives et sur le contrat didactique. Elle montre cependant qu'une S.P.A. peut être constituée par une séquence plus longue que la simple séquence ternaire.

Vasseur (1989/90, 1990) constate pourtant que la notion de S.P.A. demande à être encore précisée. En effet, il est nécessaire pour qu'une telle séquence se réalise que les deux interactants se focalisent sur les mêmes aspects de la communication. De plus, il faut que le non natif puisse effectuer une prise sur les données qui lui sont proposées. Cette dernière capacité est liée à la dynamique de ses connaissances linguistiques et aux efforts d'appropriation en cours.

Pour rendre compte du travail de collaboration entre apprenants et locuteurs natifs : les reformulations et leurs déclenchements (auto - et hétéro -), les activités de réparation et l'achèvement interactif d'énoncés inachevés (cf. Dausendschön-Gay, Gülich & Krafft 1989), Dausendschön-Gay & Krafft (1990) se placent dans une perspective sociocognitive inspirée par Vygotsky et Bruner. A l'instar du L.A.S.S postulé par Bruner pour l'acquisition du langage, ils postulent l'existence d'un *Second Language Acquisition Support System* (S.L.A.S.S.). Au niveau global, ce système comporte des formats, microcosmes communicatifs fortement ritualisés, et des méthodes interactives d'organisation de la communication. Au niveau local, le S.L.A.S.S. comprend des schémas de travail sur le code, sur le traitement d'information et le contrat didactique. Ces schémas dits métapragmatiques permettent d'aider les activités de compréhension et de production de l'apprenant. Ils comprennent des procédés tels les "séquences analytiques" : à une formulation du natif, l'apprenant réagit par une demande de répétition (demande de "bis"). La deuxième formulation, le "bis", qui est une version plus explicite, donne lieu alors, éventuellement, à une ratification.

L'intérêt de la proposition de Dausendschön-Gay & Krafft (inédit) est de réunir un ensemble de procédés locaux et globaux dans un cadre compréhensif. De plus, le S.L.A.S.S. donne du sens à la formule d'une

acquisition réalisée en interaction en développant les dimensions sociales et cognitives du phénomène. Cette proposition qui est susceptible d'englober celle des S.P.A., permet enfin, d'aborder de façon non mécaniste le rapport entre données et prises en soulignant la contribution des partenaires de l'échange.

b) *La gestion interactive de la compréhension*

Le projet de la Fondation Européenne (ESF) a aussi consacré beaucoup de travaux à la gestion de la compréhension des données et à ce que les échecs de communication révèlent du rapport entrée-saisie (cf. Bremer, Broeder, Roberts, Simonot & Vasseur (eds.), 1988). Il a ainsi été en mesure de dresser une liste des facteurs qui rendent le traitement de l'input difficile, d'où les incompréhensions et malentendus. Parmi ces facteurs, relevons les causes lexicales et phonétiques que seule une bonne appréhension du contexte peut neutraliser. On notera d'ailleurs, que dans un premier temps plutôt que d'avouer son incompréhension, l'apprenant essaie d'inférer le sens du contexte, guettant des indices et adoptant une stratégie du "Wait and see". Tout se passe comme si, il souhaite d'abord, dans un effort de collaboration maintenir le flot du dialogue, en reprenant les termes de son interlocuteur sans être toujours assuré de comprendre.

Il a par ailleurs, été établi que l'explicitation des difficultés de compréhension de l'apport de la part de l'apprenant demeure le moyen le plus efficace pour résoudre les incompréhensions et accomplir un progrès communicatif (cf. Vasseur, 1990). Ce que l'on retiendra de ces travaux qui tentent de cerner la relation entrée-saisie à travers l'étude des échecs de communication, c'est d'une part le repérage des lieux de difficultés tant culturels que linguistiques et des procédés mis en oeuvre par les interactants. Du principe de l'etcetera, à la reformulation, des auto-corrections aux définitions (cf. Giacomi & de Hérédia, 1986), se trouvent mis en oeuvre des conduites répertoriées par ailleurs dans le S.L.A.S.S. de Dausendschön-Gay & Krafft (1990).

La dynamique des interlangues

Je me propose de résumer quelques résultats du projet ESF dans les domaines de la référence temporelle et spatiale et dans celui de la structuration des énoncés. Ce rappel mettra en relief ce que les apprenants du français langue cible partagent avec des apprenants de quatre autres langues cibles, l'anglais, l'allemand, le néerlandais et le suédois.

a) *L'acquisition des moyens d'expression de la spatialité*

Les résultats du projet ESF portent essentiellement sur les deux domaines de :

- la référence aux relations spatiales,
- et de la référence au mouvement et à la causation de mouvement (Becker, Carroll, Kelly (eds) 1988). Je ne rappelle ici que quelques faits saillants.

En ce qui concerne l'expression des relations entre une entité et l'élément définissant son ancrage spatial, son relatum, tous les apprenants privilégient la relation topologique "être dans l'espace que définit le relatum" et "être à côté du relatum". On notera que "côté", acquis très tôt en tant qu'item locatif se trouve ici dans un contexte facilitateur. En ce qui concerne le mouvement, tous les apprenants acquièrent d'abord la capacité de caractériser un mouvement orienté, borné par un but. Au-delà de ce système minimal, de relatives divergences se manifestent en fonction des langues en présence.

Les apprenants de français acquièrent rapidement les expressions spatiales motivées "à côté" et "en face". Hispanophones et arabophones apprenant le français rencontrent des difficultés pour distinguer les relations de contiguïté et d'intériorité pour des raisons qui tiennent dans ce cas aux langues d'origine. L'acquisition de "sur/sous", "dessus/dessous" s'avère problématique pour des raisons phonétiques mais aussi dans le cas des arabophones pour des raisons qui tiennent à la structuration de la LS.

b) *L'acquisition de moyens de la référence temporelle*

L'étude de l'acquisition de l'expression de la temporalité en L2/LE a permis de dégager un ensemble de similitudes que nous allons rappeler brièvement (pour des détails complémentaires, voir Bhardwaj, Dietrich & Noyau (eds) 1988 ; Noyau, 1987, 1990). Les relations temporelles entre les événements et l'ancrage temporel sont exprimés tout d'abord par des moyens implicites : l'organisation des événements selon une chronologie "naturelle", la référence à d'autres repères que les repères temporels etc. L'expression explicite de la temporalité qui apparaît par la suite obéit à divers principes :

- un principe sémantique qui privilégie les relations topologiques par rapport aux relations d'ordre,
- un principe pragmatique : le marquage déictique précède le marquage anaphorique,
- un principe syntaxique : les expressions analytiques précèdent les expressions synthétiques.

Ajoutons que le marquage de la temporalité à l'aide de conjonctions et d'adverbes précède toute trace morphologique verbale. Enfin, le sémantisme des verbes joue un rôle déterminant notamment quand il exprime des procès bornés à droite ou pourvus de durée intrinsèque. Ce que laisse apparaître les études sur l'acquisition de la temporalité, c'est le rôle déterminant des recours indirects et de l'inscription des événements par rapport au moment de parole. Il est remarquable que l'expression de la temporalité dans le syntagme verbal n'apparaisse que fort tardivement. Les dimensions sémantique et pragmatique de la temporalité sont plus accessibles à l'apprentissage que les éventuelles marques morphologiques.

c) *La structuration des énoncés*

Klein & Perdue (eds) (1988) et Perdue (1990) présentent avec beaucoup de détails les schémas syntagmatiques les plus fréquemment employés par les apprenants, la dynamique de leurs évolutions et les déterminants de leur emploi. Perdue (1990) dégage un système minimal commun à tous les apprenants et indépendant de l'influence des LS. Ce système comprend des schémas syntagmatiques qui acceptent jusqu'à trois actants et qui peuvent apparaître associés à des circonstants de temps et de lieu. Au sein de ces schémas, l'ordre syntagmatique dominant est le suivant : SN1 V SN2 SN3 SN4 (Syntagme nominal, Verbe). SN1 possède une grande diversité de réalisations syntagmatiques, ce qui n'est pas le cas des SN post-verbales. Ce système possède un système pronominal minimal, une morphologie quasi-absente, pas de morphologie verbale et peu de procédés de subordination. Les structures du système minimal répertoriées sont contraintes par la nécessité que l'actant qui contrôle, réellement ou potentiellement, le procès occupe la première place syntagmatique, SN1, et par le fait que l'élément le plus riche en information se trouve en dernier. L'évolution de ce système de base sous la pression des besoins communicatifs amène les apprenants à acquérir des aspects spécifiques à la morphosyntaxe de la LC. En ce qui concerne le français, l'évolution des variétés d'apprenants porte sur la morphologie des pronoms, la subordination et la morphologie verbale.

REMARQUES CONCLUSIVES

Le domaine de l'appropriation des langues 2, comme d'autres secteurs de la linguistique, s'organise autour d'activités de description, activités qui empruntent plutôt à des théories fonctionnelles et conceptuelles, ainsi que d'activités de construction théorique, qui sont traversées par les débats qui animent la linguistique.

L'enquête sur l'acquisition d'une langue étrangère par contacts ou en classe requièrent des méthodes d'enquête, voire d'exploitation des données recueillies, partiellement spécifiques. Deux observations permettent d'apprécier cela :

- les connaissances de l'apprenant sont évolutives,
- l'analyste ne dispose d'aucun accès privilégié à la compréhension de l'interlangue.

Confronté à ces contraintes et étudiant d'abord des processus développementaux et secondairement, des fonctionnements linguistiques, l'acquisitionniste doit repenser ces outils de description (cf. Granger 1979). Il doit nécessairement s'interroger sur sa stratégie de description.

- Quelles articulations posent entre les situations communicatives, les sens et les moyens formels dont disposent l'apprenant en L2 (Trévisé & Porquier 1985) ?

- Comment rendre compte des régularités observées dans les productions en interlangue en intégrant dans cette démarche descriptive les stratégies de l'apprenant élaborées en interaction (Véronique 1989) ?

Sous un autre angle, on peut s'interroger sur ce que la description des interlangues à base lexicale française apporte à la description du français et à d'autres domaines de la recherche linguistique.

Ainsi, les données acquisitionnelles permettent d'éprouver les limites du français (Boutet 1987).

BIBLIOGRAPHIE

- ALBER J.-L. & PY B., 1986, Interlangue et conversation exolingue, GIACOMI A. & VERONIQUE D. (éds.), 1986, 147-166.
- ANDERSEN R.W. (ed.), 1983, *Second Languages*, Rowley (Mass.), Newbury House.
- ARDITTY J. (éd.), 1987, *Paroles en construction. Encrages*, 18/19.
- ARDITTY J. & COSTE D., 1987, Rapport sur "Interactions", Blanc, H. et coll., 1987, 15-22.
- ARDITTY J. & LEVAILLANT M., 1987, Repères pour l'analyse d'interactions verbales, ARDITTY J. (éd.), 1989, 9-20.
- ARDITTY J. & MITTNER M. (éds.), 1980, *Acquisition d'une langue étrangère. Encrages*, n° spécial.
- BAILLY D., 1984, *Éléments de didactique des langues*, Paris, APLV.
- BAILLY D. & BARBIER L., 1980, Spécification et interprétation des agencements de marqueurs dans un corpus d'erreurs grammaticales en langue 2, PERDUE C. & PORQUIER R. (éds.), 107-119.
- BANGE P., 1987, La régulation de l'intercompréhension dans la communication exolingue, contribution à la *Table ronde du Réseau Européen Acquisition des langues*, La Baume-les-Aix, ronéotypé.
- BECKER A. et coll. (eds.), 1988, *Reference to space*, Strasbourg, E.S.F.
- BESSE H. & PORQUIER R., 1984, *Grammaires et didactiques des langues*, Paris, Hatier-Crédif.
- BHARDWAJ M. et coll. (eds.), 1988, *Temporality. Second Language Acquisition by Adult Immigrants, Final Report, I*, Strasbourg, Paris, Heidelberg & Londres, ESF.
- BIALYSTOK E., 1984, Strategies in Interlanguage Learning and Performance, DAVIES A., CRIPER C. & HOWATT A.P.R., *Interlanguage, Proceedings of the Seminar in Honour of P.S. Corder*, Edimbourg, Edinburg University Press, 37-48.

- BIALYSTOK E. & SHARWOOD SMITH M., 1985, Interlanguage is not a state of mind : An evaluation of the construct for second-language acquisition, *Applied Linguistics*, 6, 101-117.
- BLANC H & coll. (éds.), 1987, *S'approprier une langue étrangère*, Paris, Didier Erudition.
- BOGAARDS P., 1988, *Aptitude et affectivité dans l'apprentissage des langues étrangères*, Paris, Hatier-Crédif.
- BOUTET J., 1987, Contacts de langues et question de la délimitation des langues, Communication au *Colloque Contacts de langue : Quels modèles*, Nice.
- BOUTET J., (éd.), 1989-90, L'acquisition des langues dans la migration, *Langage et Société*, 50-51.
- BREMER K.T. et coll. (eds.), 1988, *Ways of Achieving Understanding : Communicating to learn in a Second Language, Second Language Acquisition by Adult Immigrants, Final Report, I*, Strasbourg & Londres, ESF.
- CARON J.
- 1983, *Les régulations du discours*, Paris, PUF.
- 1989, *Précis de psycholinguistique*, Paris, PUF.
- CLAHSEN H. et coll., 1983, *Deutsch als Zweitsprache. Der Spracherwerb ausländischer Arbeiter*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- DAUSENSCHON-GAY et coll., 1989, Formes d'interaction communicative dans des situations de contact entre interlocuteurs français et allemands (projet de recherche), KRAMER D. (ed.), *Actes du 18^e Congrès International de linguistique et philologie romanes*, Université de Trèves (Trier), 1986, Tübingen, Niemeyer, 391-404.
- DAUSENSCHON-GAY U., & KRAFFT U., 1990, Éléments pour l'analyse du SLASS, Communication présentée au *Colloque "Interaction et acquisition : variétés d'interlangue et leurs déterminants linguistiques et interactifs"*, Réseau Européen Acquisition des langues, Bielefeld.
- DECHERT H. (ed.), 1990, *Current trends in European Second Language Acquisition Research*, Clevedon, Multilingual Matters.
- DEULOFEU J. & NOYAU C. (éds.), 1986, L'acquisition du français par des adultes migrants, *Langue Française*, 71.
- DE HEREDIA C., 1990, Incompréhensions et malentendus. Etude d'interactions entre étrangers et autochtones, FRANCOIS F. (éd.), 1990, *La communication inégale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- DE PIETRO J.F., MATTHEY M. & PY B., 1989, Acquisition et contrat didactique : les séquences potentiellement acquisitionnelles dans la conversation exolingue, WEIL D. & FUGIER H. (éds), *Actes du troisième colloque régional de linguistique, Strasbourg*, Université des Sciences Humaines et Université Louis Pasteur, 99-124.
- DOMMERMES J.Y., 1973, *La double origine des erreurs de syntaxe dans l'emploi d'une langue étrangère*, Thèse de 3^e cycle, Université de Paris III.
- DOMMERMES J.Y. & GRANDCOLAS B., 1980, Acquisition d'une langue étrangère, *Champs Éducatifs*, 1.
- DUBOIS C., et coll., 1981, A propos d'une pré-enquête sur l'utilisation du français en milieu naturel par des adultes hispanophones, Noyau C. (éd.), 1981.
- FRAUENFELDER U. et coll., 1980, Connaissance en langue étrangère, *Langages*, 57, 43-60.

FRAUENFELDER U., & PORQUIER R., 1979, Les voies d'apprentissage en langue étrangère, *Travaux de recherches sur le bilinguisme, Working Papers on Bilingualism*, 17.

GAONAC'H D., 1987, *Théories d'apprentissage et acquisition d'une langue étrangère*, Paris, Hatier-Crédif.

GAONAC'H D. (éd.), 1990, Acquisition et utilisation d'une langue étrangère. L'approche cognitive, *Le français dans le monde*, n° spécial.

GIACOBBE J.

- 1989, *Construction des mots et construction du sens : cognition et interaction dans l'acquisition du français par des adultes hispanophones*, Thèse de 3e cycle, Université de Paris VII.
- 1990, Le recours à la langue première, GAONAC'H D. (éd.), 1990, 115-123.

GIACOMI A. & DE HEREDIA Ch., 1986, Réussites et échecs dans la communication linguistique entre locuteurs francophones et locuteurs immigrés, PERDUE C. (éd.), 1986, 9-24.

GIACOMI A. & VERONIQUE D. (éds.), 1986, Acquisition d'une langue étrangère, perspectives et recherches, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

GRANGER G., 1979, *Langages et épistémologie*, Paris, Klincksieck.

HATCH E., 1978, *Second Language Acquisition. A book of readings*, Rowley (Mass.), Newbury House.

KELLERMAN E.

- 1979, La difficulté, une notion difficile, PERDUE C. & PORQUIER R. (éds.), 1979, 16-21.
- 1980, Oeil pour oeil, PERDUE C. & PORQUIER R. (éds.), 1980, 54-63.

KLEIN W., 1989, *L'acquisition de langue étrangère*, Paris, Armand Colin.

KLEIN W. & DITTMAR N., 1979, *Developing grammars. The Acquisition of German Syntax by Foreign Workers*, Berlin, Springer.

KLEIN W. & PERDUE C. (éds.), 1988, *Utterance Structure, Second Language Acquisition by Adult Immigrants, Final Report, I*, Strasbourg & Londres, ESF.

MATTHEY M., 1990, Séquences potentiellement acquisitionnelles (SPA), tâche et formats d'interaction. Communication présentée au Colloque *Interaction et acquisition : variétés d'interlangue et leurs déterminants linguistiques et interactifs*, Réseau Européen Acquisition des langues, Bielefeld.

MUELLER F., 1991, Avancer en reculant, la progression lente de la conversation exolingue, RUSSIER C. et coll. (éds.), 1991, 67-74.

NOYAU C.

- 1976, Les "français approchés" des travailleurs immigrés : un nouveau champ de recherche, *Langue Française*, 29, 45-60.
- 1987, L'acquisition des moyens de la référence temporelle en langue étrangère chez les adultes : perspectives translinguistiques, BLANC H. et coll. (éds.), 1987, 32-142.
- 1990, Structure conceptuelle, mise en texte et acquisition d'une langue étrangère, *Langages*, 100, 101-114.

NOYAU C. (éd.), 1981, Les travailleurs étrangers et la langue, *GRECO*, 13. *Recherches sur les migrations internationales*, n° spécial.

NOYAU C. & PORQUIER R. (éds.), 1984, *Communiquer dans la langue de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.

NOYAU C. & VERONIQUE D. (éds.), 1986, *Second Language Acquisition Research French and French-speaking Switzerland, Studies in Second Language Acquisition*, 8, 3.

PERDUE C.

- 1980, L'analyse des erreurs : un bilan pratique, PERDUE C. & PORQUIER R. (éds.), 1980b, 87-94.
- 1984, *Second language acquisition by adults migrants. A field manual*, Rowley (Mass.), Newbury House.
- 1987, L'analyse des erreurs : un bilan pratique, *Langages*, 57, 87-94.
- 1990, *Connaissances en Langue Etrangère. Méthodes d'étude de la langue de l'apprenant d'une langue étrangère*, Thèse de doctorat d'état, Université de Paris VIII.

PERDUE C. (éd.), 1986, L'acquisition du français par des adultes immigrés, *Langages*, 84.

PERDUE C. & PORQUIER R. (éds.)

- 1979, *Encrages*, n° spécial de linguistique appliquée.
- 1980a, *Encrages*, n° spécial, Acquisition d'une langue étrangère.
- 1980b, *Langages*, 57.

PFUFF C. (ed.), 1987, *First and Second Language Acquisition Processes*, Rowley (Mass.), Newbury House.

PORQUIER R.

- 1974, *Analyse d'erreurs en français, langue étrangère. Etude sur les erreurs grammaticales dans la production orale libre chez des adultes anglophones*, Thèse de 3e cycle, Paris VIII.
- 1984, Communication exolingue et apprentissage des langues, PY B. (éd.), 1984., 17-47.
- 1986, Remarques sur les interlangues et leurs descriptions, *Etudes de linguistique appliquée*, 63, 101-107.

PORQUIER R. (éd.), 1984, Le français tel qu'il s'apprend, *Le Français dans le Monde*, 185.

PUJOL M. & VERONIQUE D., 1991, *L'acquisition d'une langue étrangère : recherches et perspectives. Cahiers de la Section des Sciences de l'éducation. Pratiques et théorie*, 63.

PY B. (éd.), 1984, *Acquisition d'une langue étrangère III*, Paris, P.U.V. & Neuchâtel, Centre de Linguistique Appliquée.

RUSSIER C. et coll. (éds.)

- 1991a, *Interactions en langue étrangère*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- 1991b, *Modalisations en langue étrangère*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

SELINKER L., 1972, Interlangue, *International Review of Applied Linguistics*, X, 3, 209-231.

TREVISE A. & PORQUIER R., 1985, Acquisition d'une langue II en milieu naturel, quelles méthodologies et descriptions ? *Langue française*, 68, 18-31.

VALDMAN A., 1977, L'Effet de modèles culturels sur l'élaboration du langage simplifié (foreign talk), CORDER S. P. & ROULET E. (éds.), *The notions of Simplification, Interlanguages and Pidgin and their Relation to Second Language Pedagogy*, Genève, Droz, 114-131.

VASSEUR M. T.

- 1989-90, Observables et réalité de l'acquisition d'une langue étrangère. Séquences de négociation et processus d'acquisition, BOUTET J. (éd.), 67-85.
- 1990, Interaction et acquisition d'une langue étrangère en milieu social, GAONAC'H D. (éd.), 1990, 89-100.

VERONIQUE D.

- 1988, Des régularités linguistiques dans l'apprentissage d'une langue étrangère : réflexions sur la règle d'"Interlangue", *Cercle linguistique d'Aix-en-Provence. Travaux 6*, 163-180.
- 1990, A la rencontre de l'autre langue, le rôle des représentations dans l'acquisition d'une langue étrangère, BEACCO J. C. & LEHMANN D. (éds.), *Publics spécifiques et communication spécialisée. Le français dans le monde*, n° spécial, 17-24.

VIVES R. (éd.), 1981, Acquisition d'une langue étrangère, *Champs Educatifs*, 3.

WODE, H., 1981, *Learning a second language. 1. An integrated view of Language Acquisition*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.

Université de Provence

QUELLE EST AUJOURD'HUI LA SPECIFICITE DU REGARD DES LINGUISTES SUR LE LANGAGE DES ENFANTS ET ADOLESCENTS SCOLARISES ?¹

Françoise MANDELBAUM-REINER

Avec quels référents participons-nous aujourd'hui aux interprétations de l'échec scolaire et des diverses conceptions des "handicap", "inadaptation", "déficience" etc., et en quoi contribuons-nous à modifier les fausses interprétations qui traînent sur le langage des enfants et adolescents ?

Sur quels critères scientifiques s'appuient les orateurs de cette matinée pour distinguer "langue maternelle" ? J'ai relevé avec intérêt que Jacques Coulardeau, disait mettre "beaucoup de guillemets" quand il emploie ces deux termes. J'avais, pour ma part, suggéré, dans un article de 1980², que s'il fallait cataloguer ce premier système social, on pourrait

¹ Réaction aux communications de la Session 4, *Acquisition/Apprentissage des langues*.

² "La langue maternelle", *Cahiers de l'AFMPP*, Paris, Juillet 1980, n°1, p. 31-44.

momentanément utiliser l'adjectif "paternelle", qui suggère un certain rapport à la loi, avant d'accepter de nous passer de ces qualificatifs qui ne relèvent que de l'imaginaire des non-linguistes et de la terminologie floue sur la "langue" qui ne sied qu'aux journalistes. Devons-nous céder sur les mots quand cela correspond à céder sur l'objet que seul le point de vue - et le nôtre sur la langue a sa spécificité - délimite ?

En matière d'acquisition, comment se représentent-on l'acquéreur ? Il serait temps de s'interroger sur les représentations à l'œuvre dans l'esprit des linguistes concernant le fameux "sujet parlant", surtout quand il s'agit de l'enfant, par définition, en cours d'évolution. Va-t-on longtemps encore emboîter le pas aux discours sur les manques, déficits, incorrections, etc. que manipulent, sans interlocuteurs compétents, les psychologues, médecins, orthophonistes, éducateurs, enseignants, écrasés par le poids des diverses idéalizations de la norme et des suridéalizations de la langue, dont aucun de ces acteurs sociaux ne pourrait donner des descriptions utiles ? Qu'est-ce qui nous assujettit tant aux effets de mode, pour nous empêcher de mesurer la part que nous cédonons sur notre objet aux recherches psychologiques de type cognitiviste, à l'enseignement et nous retenir de dénoncer les abus qui s'y déroulent ? Je n'en veux pour exemple que l'emploi par les linguistes du terme "dyslexie", issu du domaine para-médical, dont aucun d'entre nous ne peut justifier, avec des critères linguistiques, la répétitive occurrence.

Peut-on parler de "continuité" dans le passage de l'oral à l'écrit ? Je retrouve le terrain de la pensée linguistique quand Jean-Marie-Odéric Delefosse, pour une des étapes du passage de l'oral à l'écrit, utilise les termes descriptifs de "variables parlées écrivables", car j'y reconnais l'éthique fonctionnaliste qui met le linguiste, lors de l'observation, à distance de la passion éducative. Mais je ne reconnais plus le point de vue du linguiste lorsqu'il envisage le passage de l'oral à l'écrit dans une perspective de "continuité" car, ce faisant, il projette, sur la discontinuité de l'activité langagière de l'apprenant, sa propre réalité de praticien accompli de l'écrit, pour qui, la discontinuité du passage se perçoit moins consciemment qu'au

moment des apprentissages. Et parce que nous savons que les enjeux pédagogiques sont des enjeux sociaux, non négligeables sur le plan psychologique, moins que quiconque, nous ne pouvons méconnaître le problème que pose à tout locuteur l'introduction du système de l'écrit dans son système de pensée de parole. Nous pouvons même dire en quoi ces deux systèmes (l'oral et l'écrit), étrangers l'un à l'autre, entretiennent des liens très particuliers que nous avons analysés et dont nous devons faire connaître les résultats. A nouveau, je suis pleinement d'accord avec lui, lorsqu'il avance qu'il faudrait "ordonner les difficultés des apprenants telles qu'elles sont avancées dans le champ social". Mais lorsqu'il relève que "les pédo-psychiatres ne font pas de place aux linguistes dans l'observation des réalisations langagières des premiers mois de l'enfant", il faut lui dire que les linguistes n'ont pas su prendre leur place dans ce champ qui attend encore la spécificité de leur point de vue et de leur tâche. Je précise même qu'après quelques années de vedettariat de la linguistique, à force de servir, sans autocritique adéquate, les intérêts des domaines puissants du champ social que sont la médecine, l'enseignement et les éditions des grammaires scolaires, et de nous y plier jusqu'à adopter leurs discours, nous y avons perdu notre crédibilité.

Je n'ai pas ri avec l'assemblée, lorsque Jacques Coulardeau a mentionné le "transfert de l'élève sur l'enseignant" et a précisé que cela "ne suffisait pas à faire de l'enseignant un psychiatre". Peut-être nous défendrions-nous moins de ce déplacement relationnel si nous nous donnions la liberté de penser que cette situation n'est pas celle du dialogue, mais celle des affects inévacuables des apprentis en langue qui prennent l'enseignant pour source et cible. Ce transfert-là n'a rien à voir avec le transfert sur le (je corrige) psychothérapeute et l'objet sexualité. L'élève n'a pas tort quand il attribue à l'enseignant d'avoir la langue comme jouet intérieur et privilégié de sa pensée, sur lequel il en saurait plus que l'élève, puisque, précisément, l'enseignant vient devant l'élève avec le projet et les gestes de la transmission de son savoir sur cet objet. Et que des relations affectives voire sexuées à la langue se jouent dans cette relation pédagogique devraient, en 1991, nous engager à travailler pour poser de meilleures questions et bâtir quelques hypothèses conséquentes de

recherche. C'est un psychanalyste, André Green³, qui a élargi l'objet sexualité du transfert, habituellement pris en compte par les psychanalystes freudiens et post-freudiens, à un second objet de transfert que serait la langue. Si nous avons laissé ouvrir cette voie par d'autres, ne laissons pas passer l'occasion d'y labourer notre spécificité sans oublier de rire en nous attelant à cette dure tâche dont Ferdinand de Saussure avait, au début de ce siècle, déjà posé les premiers contours⁴.

Linguiste-Pédagogue

Centre Médico-Psycho-Pédagogique des Yvelines et de l'Essonne

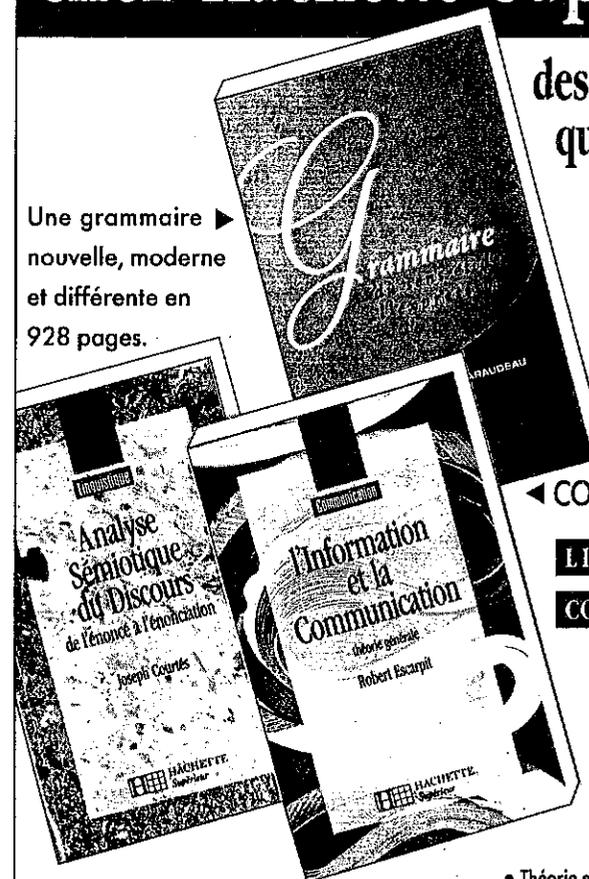
³ André Green, "Le langage dans la psychanalyse", *Langages*, Les Belles Lettres, confluents psychanalytiques, Paris, 1984, p.19-250.

⁴ Ferdinand de Saussure, "Quelle est l'utilité de la linguistique ?" et "La tâche sociale du linguiste", *Cours de linguistique Générale*, Payot, Paris, 1915, 1980, p. 21-22.

La langue française chez Hachette Supérieur

des collections
qui bougent...

Une grammaire
nouvelle, moderne
et différente en
928 pages.



◀ COLLECTION



LINGUISTIQUE

COMMUNICATION

Et aussi :

- La lecture pragmatique
- L'énonciation en linguistique française
- L'analyse du discours
- Les linguistiques contemporaines
- Théorie et analyse en linguistique

En vente chez
votre libraire

H HACHETTE
Supérieur

Format 130x190 - Trame 100 (HQ38)

Linguistique nouvelle

Collection dirigée par Guy Serbat

JEAN CERVONI - **L'énonciation**

DAVID COHEN - **L'aspect verbal**

JACK FEUILLET - **Introduction à l'analyse morphosyntaxique**

CATHERINE FUCHS - **La paraphrase**

MICHEL GALMICHE
Sémantique linguistique et logique
Introduction à la sémantique de Montague

STANISLAW KAROLAK - **L'article et la valeur du syntagme nominal**

MAREK KESIK - **La cataphore**

GEORGES KLEIBER
La sémantique du prototype
Catégories et sens lexical

ALAIN LEMARÉCHAL - **Les parties du discours. Sémantique et syntaxe**

ROBERT MARTIN
Pour une logique du sens

GEORGES MOLINIÉ
Éléments de stylistique française
(2^e éd.)

JEAN MOLINO, JOËLLE GARDES-TAMINE
Introduction à l'analyse de la poésie
I. Vers et figures
II. De la strophe à la construction du poème

MICHELE NOAILLY

Le substantif épithète

MAURICE PERGNIER

• **Le mot**

• **Les anglicismes.**

Danger ou enrichissement pour la langue française ?

ANNE-MARIE PERRIN-NAFFAKH
Stylistique.

Pratique du commentaire

PAOLO RAMAT

Typologie linguistique

MARTIN RIEGEL - **L'adjectif attribut**

GUY SERBAT - **Cas et fonctions**

SORIN STATI - **Le transphrastique**

IRENE TAMBA-MECZ

Le sens figuré

MARC WILMET

La détermination nominale
Quantification et caractérisation

GASTON ZINK

• **Phonétique historique du français** (3^e éd.)

• **Morphologie du français médiéval**

puf

LES LIVRES DES PUF QUESTIONNENT LE MONDE

ASSOCIATION DES SCIENCES DU LANGAGE

A.S.L.

BUREAU

Président : C. MARCHELLO-NIZIA
Vice-Présidente : E. SABEAU-JOUANNET
Secrétaire : B. HABERT
Secrétaire adjointe : B. FRANKEL
Trésorière : A. DECROSSE
Trésorière-adjointe : A. BOUCHERIT
Présidents d'honneur : M. ARRIVE, B. GARDIN, A. LEFEBVRE

COMITE DE PARRAINAGE

F. CARTON, N. CATACH, A. CULIOLI, G. FAUCONNIER, D. FRANÇOIS-GEIGER, F. FRANÇOIS, J. GAGNEPAIN, M. GROSS, B.N. GRUNIG, J.B. MARCELLES, R. MARTIN, A. MARTINET, J.C. MILNER, B. POTTIER, B. QUEMADA, N. RUWET, M.R. SIMONI-AUREMBOU, M. TOURNIER, H. WALTER.

BUSCILA

Recense les diverses informations sur les sciences du langage (annonces et comptes rendus des colloques, dépouillement de publications, résumés de thèses, séminaires...).

L'adhésion à l'Association donne droit au bulletin.

MONTANT DE LA COTISATION 1992

- COLLECTIVITE	200 FF
- ETRANGER (Avion)	180 FF
- INDIVIDUEL :	
- membre actif	150 FF
- membre actif étudiant	50 FF
- membre bienfaiteur	1.500 FF
- ADHESION DE SOUTIEN :	
- <i>L'interaction</i>	100 FF
- <i>Où en sont les sciences ...</i>	75 FF